

REVUE
DES DEUX
MONDES

Sommaire | AVRIL 2018

Éditorial

- 4 | Simone de Beauvoir, le pari vivant de la liberté
› Valérie Toranian

Dossier | Sexe, pouvoir et société : la fin du mâle dominant ?

- 12 | Emmanuel Todd. « Aujourd'hui, les femmes sont plus éduquées que les hommes »
› Sébastien Lapaque
- 20 | Ce que nous apprend l'affaire Weinstein
› Michela Marzano
- 28 | Les fragiles territoires du désir
› Belinda Cannone
- 34 | L'immunité du patriarcat oriental
› Fatiha Agag-Boudjahlat
- 42 | Du harcèlement
› Daniel Sibony
- 50 | La littérature française est-elle misogyne ?
› Robert Kopp
- 59 | Méchanceté de l'homme blanc ?
› Pascal Bruckner
- 65 | Donald Trump, leader des hommes blancs en colère
› Brice Couturier
- 72 | Kipling et le fardeau de l'homme blanc
› Jean-Pierre Naugrette
- 79 | Les hommes blancs sont-ils condamnés au déclin économique ?
› Annick Steta
- 87 | #Sexit. Être un homme (sous le règne d'Emmanuel Macron)
› Marin de Viry

Littérature

- 94 | Rencontre avec Gary l'enchanteur
› Dominique Bona
- 106 | « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? »
› Sébastien Lapaque
- 112 | Précieux et précieuses du XVII^e siècle. La galanterie française
› Jean-Paul Clément

Études, reportages, réflexions

- 120 | Dans quelle France voulons-nous vivre?
› Bruno Le Maire
- 129 | Cultures et religions dans les relations internationales
› Régis Debray
- 142 | Le probable retour du Japon à la puissance militaire
› Renaud Girard
- 146 | Iran : les raisons d'un déni
› Stéphane Dudoignon
- 155 | Pour en finir avec le lien entre religion et violence
› Stéphane Ratti

Critiques

- 162 | **LIVRES** – Planchers bavards
› Michel Delon
- 165 | **LIVRES** – Lettres de Paul Claudel à Rosalie Vetch
› Robert Kopp
- 169 | **LIVRES** – Marcel Cohen, taxinomiste de l'existence
› Patrick Kéchichian
- 172 | **LIVRES** – Keila la Rouge
› Frédéric Verger
- 176 | **LIVRES** – À Drieu ne plaise!
› Stéphane Guégan
- 179 | **LIVRES** – Jean-François Revel, l'insoumis
› Olivier Cariguel
- 182 | **CINÉMA** – L'irreprésentable
› Richard Millet
- 185 | **EXPOSITIONS** – Jean Fautrier, la tentation du vide
› Bertrand Raison
- 189 | **DISQUES** – L'épopée des *Troyens*
› Jean-Luc Macia

Les revues en revue

Notes de lecture

Éditorial

Simone de Beauvoir, le pari vivant de la liberté



« La femme libre est seulement en train de naître », écrivait Simone de Beauvoir dans *le Deuxième Sexe*. En prenant conscience de sa condition, résultat d'un processus culturel et social, en refusant un destin préétabli lié à sa « nature féminine », la femme allait trouver les chemins de sa liberté. « On ne naît pas femme, on le devient » : on ne naît pas libre, on le devient. À l'instar de l'homme, la femme devait devenir sujet de sa propre vie.

Soixante-dix ans après, les femmes sont-elles libres ? Elles ont gagné des droits. Ces droits sont nécessaires pour leur liberté, mais sont-ils suffisants ?

Simone de Beauvoir était une théoricienne, pas une activiste. Elle votait peu, méprisait les institutions politiques, se méfiait du « nous » collectif. Son *Deuxième Sexe* est une phénoménologie de l'aliénation, pas un mode d'emploi de l'émancipation. Il ne donne aucune clé pour la réalisation concrète des conditions de l'égalité. Celle qui écrit la bible du féminisme contemporain, traduite dans des dizaines de langues, se défendit même longtemps d'être une féministe ! Elle était loin d'imaginer que son œuvre fournirait un substrat philosophique, un appui conceptuel aux luttes futures.

En 1949, date de la parution de l'ouvrage, les femmes ont obtenu le droit de vote depuis cinq ans et le préambule de la Constitution de 1946 leur reconnaît « dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme ». Simone de Beauvoir a le sentiment de rédiger l'épilogue

d'une époque révolue: « En gros nous avons gagné la partie », écrit-elle. Alors que son livre, tout au contraire, ne faisait que souligner la puissance des déterminismes dans le destin de la femme et la difficulté pour chacune de s'en extraire: la partie était tout sauf gagnée. Elle le reconnaîtra par la suite lorsqu'elle s'engagera, à la fin de sa vie, dans les combats féministes: « Non, nous n'avons pas gagné la partie. [...] La révolution sociale ne suffira pas à résoudre nos problèmes. Ces problèmes concernent un peu plus de la moitié de l'humanité: je les tiens à présent pour essentiels », rectifie-t-elle dans *Tout compte fait* en 1972.

La réception du *Deuxième Sexe* fut houleuse. À droite, mais aussi à gauche: Simone de Beauvoir ne différenciait pas fondamentalement la condition des bourgeoises et celle des prolétaires; pour elle, l'émancipation n'était pas soluble dans la lutte des classes. Le pape mit l'ouvrage à l'index et le Parti communiste aussi. Du « charabia » et « des brouillies » écrits par une bourgeoise, juge *l'Humanité*; un livre « qui ferait bien rire » les ouvrières de Billancourt. Pour la majorité des militants de gauche, l'égalité entre les sexes était considérée comme un combat secondaire, qui trouverait sa résolution dans le combat anticapitaliste. Aujourd'hui encore, les féministes les plus radicales continuent à considérer l'universalisme de Simone de Beauvoir comme l'expression d'une bourgeoisie élitiste.

Le mouvement de libération de la parole déclenché par l'affaire Weinstein avec #balancetonporc et #metoo sur les réseaux sociaux a été qualifié par certains d'ultime « révolution ».

Il illustre en tout cas une réalité: **l'homme est majoritairement en situation de pouvoir** dans la sphère professionnelle. Comme l'écrivait Montesquieu dans *De l'esprit des lois*, « tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ». « Afin d'éviter que chacun des pouvoirs [...] n'abuse de ses prérogatives, dans toute démocratie libérale a été mis en place un système de contrôle et de contrepoids. Mais qu'en est-il de l'exercice quotidien du pouvoir au sein des relations humaines? », demande la philosophe Michela Marzano.

Plus les femmes prendront le pouvoir, plus le comportement des deux sexes se ressemblera. C'est le pouvoir qui crée l'abus de pouvoir. Pas le sexe. Les femmes ne sont pas toutes des anges. Pourquoi diable le seraient-elles? Sauf à penser, comme les féministes différentialistes, qu'elles sont par nature meilleures, tolérantes, bienveillantes, empathiques, mais cela renvoie de nouveau les femmes dans l'impasse de leur « nature ».

Cette libération de la parole est-elle l'ultime étape de la libération de la femme que Simone de Beauvoir appelait de ses vœux? Pour répondre à la question il faut en soulever d'autres.

« Balancer son porc » sur les réseaux sociaux, n'est-ce pas prendre le risque d'abus et de dérives incontrôlables? C'est par le droit (toujours contradictoire) et les lois que les femmes ont obtenu des avancées et qu'elles doivent poursuivre la bataille. Transformer Twitter en tribunal n'est pas une avancée. Témoigner de ce qu'on a vécu est une chose, balancer des noms en est une autre. Lorsqu'on émet des doutes sur la méthode, on s'attire les foudres des néoféministes, on se fait traiter d'allié des porcs. C'est dommage: la parole féministe a toujours été multiple et doit continuer de l'être.

La question du harcèlement déchaîne les passions car elle touche au plus intime: la séduction, le désir, la sexualité et les non-dits, les ambivalences, les paradoxes, les frustrations, qui rendent chacun si vulnérable.

Quoi de plus asymétrique et de plus complexe que le désir? Comment codifier les attentes et les réponses d'un sexe à l'autre, d'un individu à l'autre? Comment uniformiser le ressenti d'une situation?

La parole doit continuer d'être libre, non seulement pour témoigner des attitudes indignes, mais aussi pour exprimer des nuances et laisser place au questionnement.

Faut-il parler de culture du viol? Existe-t-il un continuum entre le geste déplacé du harceleur et le crime du violeur? C'est ce qu'affirment les néoféministes. À l'instar du bon vieil adage « Qui vole un œuf vole un bœuf », l'homme qui siffle dans la rue serait du même tonneau que celui qui viole. Une différence de degré, pas de nature. Un homme sur deux ou trois est un agresseur sexuel, affirme la militante féministe Caroline

de Haas (ce qui est statistiquement faux). Outre le caractère excessif et outrancier de cette théorie, criminalisant l'homme par essence, elle implique de dessiner en miroir une fatalité de la femme éternelle victime.

Mais toutes les femmes ne sont pas des victimes. Lorsqu'elles le sont, les épreuves qu'elles subissent ne les détruisent pas forcément à jamais. Les victimes, elles, s'en trouvent minorées, relativisées.

Coupable, forcément coupable. Victime, forcément victime. Une impasse pour les deux sexes.

La femme libre est-elle en train de naître? Oui, si elle peut se servir, à son profit, de cette libération de la parole pour affirmer sa propre liberté dans les relations avec les hommes. À côté de ce que l'homme ne « doit pas faire », comment s'approprier, sans risque mais aussi sans ambivalence, ce qu'elle-même « peut faire » ? Simone de Beauvoir écrivait que toute l'existence des femmes était inscrite dans la passivité. Une vie entière tournée vers les hommes, conçue pour satisfaire et anticiper leurs attentes. Le rôle qu'ont joué les femmes de l'aristocratie française tenant salon au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle demeure une exception. Le commerce entre les sexes y était harmonieux, la conversation précieuse, les arts et les sciences étaient célébrés comme nulle part ailleurs mais, comme l'a remarqué Claude Habib dans *Galanterie française* (1), la galanterie qui s'est codifiée à partir du XIX^e siècle (avec le baise-main, etc.) n'empêchait pas les hommes de s'opposer au vote des femmes.

Cet héritage galant est-il encore vivant, dans la « séduction à la française » que les Américains adorent critiquer car elle est pour eux l'hypocrite cache-sexe des exactions impunies ? Cette possibilité de la séduction, une séduction *a priori* libre de toute suspicion, est en tout cas au cœur du débat sur le harcèlement ; le terrain de jeu entre hommes et femmes, l'espace de liberté qu'il ne faudrait *surtout pas perdre*.

Dans ce jeu, la partie est loin d'être symétrique. La passivité que soulignait Simone de Beauvoir est encore trop souvent la règle, y compris au sein des nouvelles générations. Comme le remarque Belinda Cannone, « l'asymétrie n'est pas dépourvue de bénéfices secondaires »

pour les femmes. « Cependant si nous voulons être cohérentes avec nous-mêmes, ne faudrait-il pas [...] renoncer à considérer comme normal que les hommes [...] fassent toujours le premier pas, souvent si coûteux sur le plan narcissique? » « La lucidité exige que nous comprenions nous-mêmes comment nous contribuons à l'inégalité », poursuit-elle.

La liberté de choisir, de faire, de tracer sa propre voie est le message du *Deuxième Sexe*. Élisabeth Badinter écrit dans *le Cahier de l'Herne* consacré à Simone de Beauvoir (2) que « *le Deuxième Sexe* est porteur du message le plus libérateur qu'on ait jamais adressé aux femmes. Il est simple et tient en quelques phrases: méfiez-vous de l'argument naturaliste. C'est toujours au nom de la sacro-sainte nature qu'on vous réduira et qu'on vous soumettra à vos fonctions biologiques. [...] Simone de Beauvoir s'est d'abord réclamée de l'existentialisme de son compagnon pour combattre cette mythologie patriarcale. Mais, en vérité, son propos "on ne naît pas femme, on le devient" est le mot d'ordre le plus radical du culturalisme. C'est grâce à cette philosophie "à coups de marteau", qui doit plus à Nietzsche qu'à Descartes, qu'on a pu réinterroger les évidences millénaires, notamment l'instinct maternel ou la nécessaire dépendance des femmes à l'égard des hommes ».

Cet universalisme qui transcende cultures et religions est aujourd'hui battu en brèche. Le relativisme culturel et l'essentialisme ont le vent en poupe. Depuis le déclin des idéologies et la fin des luttes collectives, les droits individuels règnent: chacun défend son groupe, sa communauté, ses particularismes. Le féminisme n'échappe pas à la règle. Il devient intersectionnel, il différencie les femmes entre elles pour exprimer plusieurs formes de discriminations ou de dominations simultanées: racisme, homophobie, « classisme », sexisme... On cloisonne. On crée des assignations identitaires. Des femmes noires, arabes, musulmanes, juives, lesbiennes... revendiquent un récit identitaire propre. Les féministes blanches sont accusées d'être des dominantes, et d'imposer à travers leur vision universelle du combat des femmes une vision néocolonialiste et capitaliste. « Il faut donc en finir avec le *dead white European male*, [...] qui condense toutes les ignominies, explique l'essayiste Fatiha Agag-Boudjahlat. C'est ainsi que bien

des “féministes” françaises ont minimisé les agressions de Cologne, lors de la nuit de la Saint-Sylvestre 2015, en raison de l’origine même des agresseurs, maghrébins ou moyen-orientaux [...] on comprend qu’il y a, pour les islamo-gauchistes, des viols politiquement corrects s’ils sont commis par des dominés du Sud et d’autres intolérables quand ils sont commis par les dominants du Nord. Bref, il n’existe qu’une variété de “porc”, c’est le mâle blanc ! »

Là où les universalistes, héritières de Simone de Beauvoir, réclament pour chaque femme partout dans le monde les mêmes droits et les mêmes libertés, les néoféministes cloisonnent, différencient et créent des droits différents en fonction des ethnies, des cultures et des religions. Ce relativisme séduit un certain nombre de jeunes femmes issues de l’immigration, prises à partie dans un conflit de loyautés envers leur communauté d’origine dont il est difficile de s’affranchir, surtout en cette époque de maillage identitaire. Mais la France, qui donne leur chance aux femmes, ne doit pas oublier toutes celles, silencieuses, qui ne se reconnaissent pas dans ces assignations identitaires et espèrent continuer de vivre au sein de la République comme des femmes à part entière et des Françaises à part entière.

Entre les déterminismes anciens ou nouveaux et l’éthique de liberté et de responsabilité, l’équation de la libération continue d’être complexe. Soixante-dix ans après *le Deuxième Sexe*, le constat de Simone de Beauvoir demeure : la femme libre est seulement en train de naître.

Valérie Toranian

1. Antoine Lagadec, entretien avec Claude Habib, *Revedesdeuxmondes.fr*, 9 février 2018.

2. Éliane Lecarme-Tabone et Jean-Louis Jeannelle (dir.), *Simone de Beauvoir*, Cahier de l’Herne, 2013, remise en vente à l’occasion du 110^e anniversaire de Simone de Beauvoir, le 9 janvier 2018.

DOSSIER
SEXE, POUVOIR ET
SOCIÉTÉ :
LA FIN DU MÂLE
DOMINANT ?

- 12 | Emmanuel Todd.
« Aujourd'hui, les femmes
sont plus éduquées que les
hommes »
› **Sébastien Lapaque**
- 20 | Ce que nous apprend
l'affaire Weinstein
› **Michela Marzano**
- 28 | Les fragiles territoires
du désir
› **Belinda Cannone**
- 34 | L'immunité du patriarcat
oriental
› **Fatiha Agag-Boudjahlat**
- 42 | Du harcèlement
› **Daniel Sibony**
- 50 | La littérature française
est-elle misogyne ?
› **Robert Kopp**
- 59 | Méchanceté de l'homme
blanc ?
› **Pascal Bruckner**
- 65 | Donald Trump, leader des
hommes blancs en colère
› **Brice Couturier**
- 72 | Kipling et le fardeau de
l'homme blanc
› **Jean-Pierre Naugrette**
- 79 | Les hommes blancs sont-ils
condamnés au déclin
économique ?
› **Annick Steta**
- 87 | #Sexit. Être un homme
(sous le règne d'Emmanuel
Macron)
› **Marin de Viry**

Emmanuel Todd

« AUJOURD'HUI, LES FEMMES SONT PLUS ÉDUQUÉES QUE LES HOMMES »

› Entretien réalisé par **Sébastien Lapaque**

C'est en accordant une attention singulière à l'éducation, à la famille et à la religion que l'historien et anthropologue Emmanuel Todd s'est familiarisé avec le destin des sociétés humaines et avec leur mouvement. Depuis *la Chute finale. Essai sur la décomposition de la sphère soviétique*, paru il y a plus de quatre décennies, une quinzaine de livres majeurs traduits partout dans le monde ont imposé sa bonne et sa mauvaise réputation. Dans *Où en sommes-nous?* (1), publié à l'été 2017, cet amateur de données factuelles revendique l'examen du temps long cher à Fernand Braudel pour comprendre les sociétés contemporaines et les systèmes familiaux tels qu'ils se font, se défont et se refont sous nos yeux. Et notamment la France, dont il ne laisse pas de scruter le mystère.



Revue des Deux Mondes – À l'occasion du cinquantième anniversaire de Mai 68, on s'attarde volontiers sur la révolution sexuelle qui a accompagné ces événements. En France et dans le monde occidental, elle est censée avoir bouleversé les structures familiales. Pourquoi tenez-vous à relativiser l'importance de ces changements ?

Emmanuel Todd On se souvient en effet de Mai 68 comme d'un phénomène politique et idéologique associé à une mutation des mœurs. Mais lorsqu'on regarde les choses comme un démographe, on voit qu'elles ont commencé à changer un peu avant : baisse de la fécondité, augmentation des naissances hors mariage, etc. Voilà la nouveauté, dans des pays comme la France ou les États-Unis, dominés par une version particulièrement conformiste de la famille nucléaire depuis le lendemain de la guerre. On pense souvent aux « trente glorieuses » comme à un moment d'épanouissement de l'individualisme, mais sur le plan des mœurs, c'est un moment de haute conformité à la prétendue culture bourgeoise, à cause du choc provoqué par la guerre. Les choses ont mis un peu de temps à se détendre. Mais autant cela ne me gêne pas de considérer que Mai 68 est à l'origine d'évolutions politiques défavorables – je pense à l'élitisme des gauchistes qui m'est immédiatement apparu insupportable et nous a conduits à l'affrontement contemporain entre le peuple et l'élite –, autant, sur le plan des mœurs, Mai 68 ne m'a jamais affolé. Ce sont des tendances que l'on observait auparavant.

Emmanuel Todd est historien et essayiste. Dernier ouvrage publié : *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine* (Seuil, 2017).

Revue des Deux Mondes – Dans *Où en sommes nous ?*, vous proposez une « esquisse de l'histoire humaine » qui embrasse près de cinq mille ans. Cette hauteur de point de vue vous rend-elle davantage sensible aux continuités qu'aux ruptures lorsque vous envisagez la modification des mœurs et la transformation des systèmes familiaux ?

Emmanuel Todd Si je laisse mes modèles me ramener à l'idée d'une famille originelle d'*Homo sapiens*, qui était nucléaire, assez flexible et détendue, j'ai tendance à relativiser les apports de la modernité technologique et économique. Avant même l'irruption des grandes religions universalistes, *Homo sapiens* a fait de grandes choses, par exemple l'invention de l'écriture, il y a cinq mille ans. Lorsqu'elle consiste à revenir à cette simplicité originelle, l'évolution contemporaine de la famille ne me trouble pas. Même à propos du basculement de l'attitude à propos de l'homosexualité, qui apparaît d'une grande

modernité à certains. J'en parle brièvement dans mon livre. Des chercheurs qui ont comparé les communautés primitives, les Américains des années cinquante et les grands singes, par exemple Clellan Ford et Frank Beach dans *Patterns of Sexual Behavior* (1951) ont établi que l'attitude d'*Homo sapiens* était rarement hostile à l'égard de l'homosexualité masculine. Et en ce qui concerne l'homosexualité féminine, elle était même d'une indifférence totale, universelle et originelle. Cela explique peut-être pourquoi nous nous trompons en affirmant que la tolérance à l'homosexualité est caractéristique des classes éduquées. Sa diffusion a été extrêmement rapide. Au point qu'il n'y a aujourd'hui plus guère de différence d'attitude entre les catégories sociales dans les jeunes générations. Tout simplement parce que l'acceptation de l'homosexualité relève de l'*Homo sapiens* à l'état naturel.

Revue des Deux Mondes – Avec ce retour à l'état naturel, il ne se serait rien passé depuis *Homo sapiens*?

Emmanuel Todd Si. Un phénomène est nouveau et même tellement nouveau que je ne peux, à son propos, être ni optimiste ni pessimiste. C'est ce que l'on nomme l'émancipation des femmes, que j'évoque à plusieurs reprises dans le livre, et que je voudrais appeler différemment tant il m'apparaît inédit. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous allons assister au dépassement des hommes par les femmes sur le plan éducatif dans la plupart des pays avancés, avec une grande variabilité d'un pays à l'autre. Un tel dépassement, concernant la seule éducation primaire, n'avait alors été observé que dans les sociétés antillaises – où chez les Noirs du Brésil –, où l'esclavage avait provoqué une explosion de la famille et une alphabétisation inégalitaire des garçons et des filles. On peut aussi évoquer la Suède des XVIII^e et XIX^e siècles. Mais le dépassement des hommes par les femmes, pour l'éducation supérieure, auquel on assiste aux États-Unis, en Angleterre, en France ou en Suède, est vraiment quelque chose de nouveau que j'observe sans pouvoir l'interpréter. L'ancien modèle de réussite subsiste dans les seules études scientifiques. Les maths et la physique restent des bastions masculins. On peut donner à cela des explications

socio-culturelles, mais je ne suis pas persuadé qu'elles fonctionnent. Je ne saurais pas dire pourquoi les hommes ont ce rapport spécifique aux sciences dures qui crée un pôle de résistance masculine, particulièrement dans un pays comme la France, où le rôle des grandes écoles scientifiques dans la reproduction sociale demeure très important.

Revue des Deux Mondes – Ce dépassement des hommes par les femmes sur le plan éducatif et la distribution inéquitable du pouvoir réel et du pouvoir symbolique entre les deux sexes ne risquent-ils pas de susciter des affrontements inédits dans la société ?

Emmanuel Todd Tel qu'on l'entend, le débat actuel est centré sur les écarts de salaires défavorables aux femmes et sur le harcèlement sexuel. C'est un point de vue étrangement décalé par rapport aux données éducatives dont je vous parle. Dans les jeunes générations, on est déjà bien au-delà de l'acquisition de l'égalité par les femmes. Les phénomènes sur lesquels je travaille en ce moment me font entrevoir des choses totalement nouvelles. Dans la revue *Population* de l'Institut national d'études démographiques (Ined), j'ai repéré un article récent, que je dois encore lire vraiment, suggérant que le modèle de l'hypergamie féminine – qui consiste pour une femme à épouser un homme au statut social plus élevé – est en train de se briser puisque les femmes sont souvent plus éduquées que les hommes dans les jeunes couples. On entre donc dans une réalité totalement inédite.

Revue des Deux Mondes – Les revendications des baby-boomeuses ne concerneraient plus leurs filles ?

Emmanuel Todd Il est intéressant de poser le débat en termes de générations. Selon toutes les enquêtes d'opinion, les clivages générationnels deviennent des discriminants fondamentaux, autant que les questions éducatives. Cela correspond à ce qu'avait constaté la journaliste américaine Hanna Rosin dans *The End of Men* (2012). Dans ce livre assez méprisant pour les représentants masculins des classes moyennes et du monde ouvrier, elle oppose des hommes dépassés à des femmes

autosuffisantes. Mais elle note avec beaucoup d'honnêteté le reste d'un clivage de classe et une pellicule masculine supérieure de dominants résiduels. Mais ces mâles résiduels, ce sont les hommes de ma génération ! Je ne sais pas si cette pellicule va sauter. Dans mon esprit, ce n'est pas clair. Bizarrement, les sujets sur la structure familiale et sur l'évolution des mœurs sont ceux dont je ne parle jamais en public alors que ce sont ceux sur lesquels je suis le plus compétent. J'ai toujours peur d'être mal compris : je parle en technicien et en anthropologue, je ne voudrais pas qu'on croie que j'ai des intentions idéologiques malfaisantes sous prétexte que je dis des choses étranges de manière sèche.

Revue des Deux Mondes – Pour comprendre les singularités de la vie des hommes en société, vous accordez beaucoup d'importance à l'éducation, à la religion et à la famille. Pourquoi prêtez-vous peu d'attention à l'intrusion contemporaine de la technique dans le domaine des mœurs (contraception, avortement, procréation médicalement assistée, gestation pour autrui) ?

Emmanuel Todd Ce ne sont pas des questions sans importance, mais je commence tout juste à travailler dessus. Ce serait en effet intéressant de jeter mes dernières forces dans la bataille pour éclairer les évolutions en cours. Car jusqu'ici, je ne l'ai pas fait. J'ai utilisé les structures familiales du passé pour comprendre par des phénomènes d'inertie ce qu'elles entraînent au présent dans les domaines idéologique, politique, économique. J'ai un peu travaillé sur l'évolution des structures familiales jusqu'aux années soixante et j'ai dit quelques mots sur ce qui s'était passé. Mais rien sur les tendances actuelles. À ce propos, il me semble que si la tolérance pour l'homosexualité – et même pour l'avortement – n'est pas quelque chose de nouveau, l'émancipation des femmes peut avoir des conséquences inédites. Encore une fois, je le dis sans aucun parti pris. Je suis un anthropologue, pas un idéologue. Qu'il n'y ait pas de malentendu. C'est en tant que chercheur que j'observe que les modèles proposés à propos de l'homosexualité sont déjà en décalage avec la réalité à venir. Le modèle LGBT (lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres) mis en place dans le cadre d'une lutte contre l'intolé-

rance généralisée, étatique autant que judéo-chrétienne en France – il faut se souvenir de la loi de 1920 (2) –, n'a plus de sens une fois que l'émancipation homosexuelle est un phénomène acquis. Que constate le démographe aujourd'hui? Le fait que la solidarité entre l'homosexualité masculine et l'homosexualité féminine est une fiction anthropologique, puisque l'homosexualité est bien une séparation des sexes et qu'à partir de ce stade d'une liberté acquise, il va falloir analyser de façon distincte le destin de l'homosexualité masculine – dont le potentiel reproductif est assez faible malgré la GPA – et celui de l'homosexualité féminine, dont je rappelle que les études anthropologiques établissent qu'elle a été bien tolérée par les sociétés anciennes.

Revue des Deux Mondes – Mais ceux qui se sont penchés sur les sociétés primitives, comme Roger Bastide au Brésil, ont observé une séparation nette entre la sexualité sociale et la sexualité libidinale. La famille homoparentale annule cette séparation...

Emmanuel Todd Est-ce que le problème, c'est l'homosexualité? L'une des tendances lourdes de nos sociétés, c'est la hausse du taux de divorce, l'instabilité conjugale hétérosexuelle et l'augmentation tendancielle des familles monoparentales qui, dans neuf cas sur dix, ont une femme à leur tête et constituent des blocs mère-enfants. Si vous êtes un démographe idiot comme moi, ce n'est pas la question de la « technique », comme vous dites, que vous posez. Il suffit d'avoir lu un peu Maupassant pour savoir que les femmes homosexuelles ont toujours su comment concevoir des enfants sans gros problèmes techniques. Mon arrière-grand-mère anglaise Dorothy Todd a couché par erreur une fois avec un homme, ce qui a produit ma grand-mère et nous permet aujourd'hui d'être tous très contents d'exister dans la famille. Cela ne l'a pas empêchée de mener ensuite une « carrière » homosexuelle flamboyante et de devenir rédactrice en chef de *Vogue* en Angleterre dans les années vingt. Elle n'a pas eu besoin de technique pour tomber enceinte. Voilà pourquoi le démographe borné que je suis se contente de regarder les faits qui se présentent à lui, les femmes désormais libres de se marier entre elles, et continue ses

travaux en prenant les statistiques de divorce. Avec toutes les réserves liées à des recherches à peine amorcées, qu'observe-t-on? Dans les classes supérieures, celles des mâles dominants – je dis ça pour rire –, c'est souvent l'homme qui demande le divorce afin de vivre dans un régime de polygamie successive. Mais dans les procédures de divorce des classes moyennes inférieures et même dans celles qui concernent le gros de la société, ce sont plutôt les femmes qui demandent le divorce, ce sont elles qui ne sont pas satisfaites de leur mari. On observe chez elles un niveau d'exigence plus important. Confronté à l'observation nouvelle de couples de femmes et à ce niveau d'exigence féminine plus élevé, le démographe que je suis se demande donc si on va observer des taux de divorce particulièrement élevés dans les couples de femmes homosexuelles. On le constate déjà dans certaines études. Je poursuis mon raisonnement: en quoi une femme lesbienne divorcée qui vit seule avec ses enfants se distingue-t-elle pour la statistique et pour la vie concrète d'une femme hétérosexuelle divorcée? Si j'étudie les conséquences du mariage homosexuel, je me demande donc: est-ce qu'il s'est passé quelque chose de quantitativement important?

Revue des Deux Mondes – Le seul phénomène qui vous paraisse nouveau, dans les sociétés individualistes avancées, c'est donc l'importance numérique des blocs femme-enfants?

Emmanuel Todd Oui. Dans une société où les femmes sont dominantes et divorcent plus volontiers que les hommes, l'homosexualité féminine est vraisemblablement un phénomène périphérique, secondaire. Ce qui est significatif, c'est la proportion de mères seules, c'est-à-dire d'enfants qui sont dans une situation matriarcale de fait, même si, encore une fois, je n'aime pas ce mot et je voudrais qu'on en trouve un autre. Il y a une évolution *matri...* à définir. Je ne me permettrais aucunement de dire que c'est négatif, mais à ce stade de la recherche, je ne peux pas dire où vont nos sociétés, j'en suis incapable, sinon qu'elles vont vers quelque chose de nouveau. Et puis je ne sais si la garde alternée des enfants ne va pas agir comme correctif et invalider la piste de recherche que je viens d'évoquer.

Revue des Deux Mondes – Lorsqu'on met ces observations en perspective avec le concept de « catholicisme zombie » que vous avez proposé avec Hervé Le Bras pour comprendre une partie du *Mystère français* (3), ne se prépare-t-on pas à assister à un choc entre un système de valeurs submergé et des bouleversements de société inédits ?

Emmanuel Todd C'est difficile de répondre lorsqu'on est dans l'analyse de phénomènes de très longue durée. En tant qu'historien, je travaille sur les cinq mille dernières années, en gros depuis l'apparition de l'écriture. Le dernier livre que j'ai lu, c'est une histoire de la guerre depuis vingt mille ans. Il est vrai cependant qu'il existe des moments d'accélération et que nous assistons présentement à des successions de basculements générationnels très rapides. Je ne reviens pas sur cette notion de « catholicisme zombie », qui a été mal comprise. Au stade actuel, mon sentiment est que le modèle que nous avons proposé avec Hervé Le Bras dans *le Mystère français* en 2013, en insistant sur la trace du catholicisme pour expliquer les divergences éducatives et économiques d'un département français à l'autre, principalement entre la France centrale et méditerranéenne et la France périphérique, est sans doute déjà périmé. Il se peut que nous soyons à un moment de l'histoire où la trace religieuse est vraiment en train de disparaître, où l'*Homo sapiens* originel, pré-judéo-chrétien, commence à réémerger mais pour vivre une mutation « matri ». Une partie de l'explication de ce que l'on vit sur le plan économique et politique – je n'ose pas dire national –, ce sentiment d'un rien qui nous environne est sans doute lié à la disparition de l'héritage catholique dans nos sociétés, qui inclut d'ailleurs pour moi, dans une totalité dialectique, sa négation laïque et républicaine. C'est sans doute cela, ce vide, le fondement anthropologique et religieux de la mutation macroniste.

1. Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017.

2. En 1920, l'Assemblée nationale a voté une loi interdisant l'avortement et la contraception. Au sortir de la guerre, son objet n'était pas moral mais nataliste, et son inspiration non pas religieuse mais étatique (NDLR).

3. Emmanuel Todd et Hervé Le Bras, *le Mystère français*, Seuil, 2013.

CE QUE NOUS APPREND L'AFFAIRE WEINSTEIN

› **Michela Marzano**

L'affaire Weinstein représente-t-elle, comme le prétendent certains, une révolution culturelle et sociale qui entraînerait un changement radical dans les relations entre les hommes et les femmes ? Sommes-nous en train d'atteindre une forme d'égalité dans l'érotisme ou, au contraire, nous approchons-nous d'un puritanisme qui risquerait peu à peu d'effacer la possibilité même de la séduction ?

Deux camps semblent aujourd'hui s'opposer. D'un côté, il y a celles et ceux qui pensent que l'affaire Weinstein représente un point de non-retour en termes de lutte pour l'égalité des sexes, et qui affirment donc que les hommes ne pourront plus jamais faire semblant d'ignorer la violence contenue dans des attitudes qui passaient jusqu'ici pour acceptables, voire normales : désormais les femmes n'hésiteraient plus à dénoncer toute forme de violence ou de harcèlement sexuels ; la parole féminine s'étant enfin libérée, sans plus de honte, de peur ou de culpabilité, les hommes ne pourraient plus abuser de leur position ou de leur pouvoir. C'est ainsi que, pour certains, on serait face à une mutation, voire une révolution, qui ne pourrait qu'entraîner une modification profonde des stéréotypes sexuels et l'avènement d'une société paritaire. De l'autre côté, il y a celles et ceux qui prétendent que cette victoire en trompe-l'œil ne masquerait qu'une véritable « guerre des sexes » : les femmes auraient

pris le pouvoir et, bientôt, il n'y aurait plus ni séduction ni drague autorisée; il faudrait demander l'autorisation d'une femme avant même de l'aborder; la vieille tradition de la galanterie française serait désormais interdite. Bref, comme c'est de plus en plus le cas dans les sociétés puritaines anglo-saxonnes, il ne serait bientôt plus possible de se laisser aller aux jeux de rôle qui, en dépit des ambivalences et des contradictions, rendent depuis toujours possible toute relation avec l'altérité d'autrui. « Cette libération de la parole se retourne aujourd'hui en son contraire: on nous intime de parler comme il faut, de taire ce qui fâche [...] #MeToo a entraîné dans la presse et sur les réseaux sociaux une campagne de délation et de mises en accusation publiques d'individus qui, sans qu'on leur laisse la possibilité ni de répondre ni de se défendre, ont été mis exactement sur le même plan que des agresseurs sexuels », lit-on par exemple dans la tribune d'un collectif d'une centaine de femmes publiée dans *le Monde* le 10 janvier 2018 (1).

Michela Marzano est philosophe. Elle enseigne à l'université Paris-Descartes. Dernier ouvrage publié : *Papa, maman, le genre et moi* (Albin Michel, 2017).

Assez vite, le débat s'est polarisé (et sclérosé) entre ceux qui, en mélangeant tout, ont laissé entendre qu'il n'y avait presque pas de différence entre le viol, le harcèlement sexuel et la drague, et ceux qui, eux aussi en mélangeant tout, ont commencé à reprocher aux femmes d'avoir parlé trop tard ou d'être en quête de visibilité et qui n'ont pas hésité à accuser de puritanisme, voire de paternalisme, celles et ceux qui se sont prononcés en faveur de la libération de la parole. Cela dans le but de « mieux enchaîner les femmes à un statut d'éternelles victimes, de pauvres petites choses sous l'emprise de phalocrates démons », comme l'affirme la même tribune publiée dans *le Monde*.

Qu'en est-il réellement? Ne vaudrait-il pas la peine de s'interroger en profondeur sur ce que révèle ce scandale Weinstein et la vague de dénonciations qui a suivi?

Presque trois siècles se sont écoulés depuis que Montesquieu, dans *De l'esprit des lois*, expliquait que « tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser » et que « pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir » (2). On connaît bien les conséquences politiques de ce point de départ

anthropologique: afin d'éviter que chacun des pouvoirs (législatif, exécutif et judiciaire) n'abuse de ses prérogatives, dans toute démocratie libérale a été mis en place un système de contrôle et de contrepoids. Mais qu'en est-il de l'exercice quotidien du pouvoir au sein des relations humaines? Quel genre de contrepoids existe-t-il aujourd'hui pour éviter que ceux qui occupent des positions de responsabilité ou de pouvoir (peu importe que ce pouvoir soit politique, économique, social ou symbolique) n'en abusent? Que reste-t-il de la leçon de Montesquieu lorsqu'on fait semblant de croire non seulement que les relations humaines sont toujours parfaitement symétriques, mais aussi que la parole de chaque personne a exactement le même poids, même lorsqu'on se trouve dans une position subalterne vis-à-vis de quelqu'un d'autre? Quel « pouvoir contractuel » peut avoir une jeune femme (ou un jeune homme) face à son supérieur hiérarchique – peu importe qu'il s'agisse d'un professeur, d'un agent, d'un directeur du personnel, d'un ministre, d'un député et ainsi de suite – lorsque celui-ci (ou celle-ci), en profitant de son rôle ou de sa position, demande ou exige certains services, certaines prestations, certains gestes ou certaines paroles?

Redonner du sens au respect

Passer sous silence les menaces explicites ou implicites face auxquelles on peut se trouver lorsqu'on est dans une situation de dépendance ou de fragilité signifie oublier que celui ou celle qui détient le pouvoir, comme nous le rappelle Montesquieu, est toujours porté à en abuser s'il n'y a pas de limites. Balayer du revers de la main les « situations traumatisantes et intenable » que créent « le pouvoir, la position hiérarchique, ou une forme d'emprise », comme l'écrit Catherine Deneuve dans *Libération* (3) une semaine après avoir signé la tribune dans *le Monde*, signifie faire comme si n'existaient pas de nombreux cas où l'on abuse lâchement de son pouvoir, en profitant du piège dans lequel va se trouver la victime, paralysée par le chantage. Mais quelle est la nature même de ces limites lorsqu'on songe aux relations sexuelles?

Il s'agit bien évidemment de limites éthiques, et tout d'abord de la limite du respect: le respect de celui ou celle qui est en face de nous, et donc le respect de son altérité; le respect de son désir, mais aussi de sa peur ou de sa honte; le respect de sa place subalterne, s'il ou elle occupe effectivement une place subalterne. Il ne s'agit donc pas d'arrêter de séduire, en stérilisant le désir et en séparant à jamais les hommes des femmes, les hétérosexuels des homosexuels, les personnes âgées des jeunes. Il s'agit plutôt de redonner du sens au respect de ceux qui entretiennent avec nous des relations asymétriques sans pour autant rêver d'une société dans laquelle il n'y aurait que des relations symétriques, car les positions de pouvoir existent, ont toujours existé et continueront d'exister.

Certes, la différence entre le harcèlement et la séduction est la présence du consentement. Celui ou celle qui donne son consentement peut difficilement justifier par la suite une plainte ou prétendre que sa parole soit prise au sérieux. Pourtant, dans la vie réelle, de nombreux cas de figure mettent clairement en lumière les ambiguïtés du consentement. Il est parfois plus difficile de dire « non » qu'on ne l'imagine. Comme cette étudiante qui, m'ayant récemment demandé un rendez-vous, me raconte avoir été draguée par l'un de mes collègues, en ajoutant en larmes que c'est sans doute de sa faute, qu'il doit y avoir en elle quelque chose qui ne va pas, qu'elle ne voudrait plus avoir rien à faire avec ce professeur, « mais comment puis-je faire, madame, pour obtenir ma licence? et si je n'arrive pas à avoir la moyenne avec ce professeur? » Mais c'est aussi le cas de cette écrivaine qui cherche à faire publier son premier manuscrit et qui ne sait pas quoi dire ou comment décliner les avances de son futur éditeur, et elle se sent piégée, car de toute façon elle va payer son choix, soit parce qu'elle ne cède pas et alors elle risque de devoir chercher un autre éditeur, soit parce qu'elle cède, avec ensuite l'amère sensation de n'avoir été publiée que parce qu'elle a cédé au chantage.

Que veut dire dans ce cas « consentir »? Est-ce qu'on peut réellement parler de consentement lorsqu'on n'a pas la force ou le courage de dire explicitement « non » parce qu'on a peur, ou parce qu'on ressent de la honte, ou parce qu'on n'a pas les moyens adéquats et que l'on se sent littéralement « inadéquat » et qu'on imagine que sa valeur dépend uniquement et toujours du jugement que les autres

portent sur nous, surtout s'ils jouent un rôle important ou occupent une place de responsabilité? Si personne ne nous a permis d'acquérir peu à peu la conscience de notre propre valeur, il est presque impossible ne serait-ce que d'imaginer la possibilité de dire « non » à qui, occupant une position de pouvoir, laisse entendre que le « oui » est la seule solution qui s'ouvre à nous pour acquérir cette valeur. « Le piège se referme lorsqu'il devient impossible de dire non sans risquer son emploi, ou de subir humiliations et sarcasmes dégradants », écrit fort justement à ce propos Catherine Deneuve dans *Libération* le 15 janvier 2018.

Et quelle valeur donner aussi à un autre genre de consentement, parfois accordé sous l'emprise d'un sentiment de culpabilité, voire de pitié, pour ne pas vouloir blesser quelqu'un qui est trop vieux ou trop malade ou trop laid? On en a souvent discuté avec des amies: il est arrivé à la plupart d'entre nous de ne pas repousser au moins une fois la drague lourde de quelqu'un par crainte de le blesser ou peut-être parce que la plupart d'entre nous, soit par manque de confiance en soi, soit par compassion, n'ont pas osé infliger à l'autre la même blessure qu'aurait pu nous causer un semblable rejet.

L'impossibilité d'une liberté sexuelle

Dans la tribune au *Monde*, les signataires affirment leur rejet d'un féminisme qui exprimerait une certaine « haine des hommes »: « Cette fièvre à envoyer les “porcs” à l'abattoir, loin d'aider les femmes à s'auto-nomiser, sert en réalité les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle, des extrémistes religieux, des pires réactionnaires et de ceux qui estiment, au nom d'une conception substantielle du bien et de la morale victorienne qui va avec, que les femmes sont des êtres “à part”, des enfants à visage d'adulte, réclamant d'être protégées [...] une femme peut, dans une même journée, diriger une équipe professionnelle et jouir d'être objet sexuel d'un homme, sans être une “salope” ni une vile complice du patriarcat. » Les signataires de la tribune se réfèrent en effet au *hashtag* #Balancetonporc qui, suite à l'affaire Weinstein, a

suscité une vague sans précédent de témoignages féminins dénonçant des comportements abusifs de la part de certains hommes de tout milieu et de toute corporation.

Que reprochent-elles réellement à ces femmes ? De mentir ? D'avoir d'abord donné leur consentement et puis d'être revenues en arrière ? De ne pas assumer leurs désirs ? De vouloir imposer leur propre vision du bien aux autres femmes ?

Mais cette tribune tape à côté. Je suis moi aussi convaincue qu'en 2018 personne ne devrait songer à revendiquer le droit d'imposer sa propre vision du bien aux autres ou de parler au nom de « toutes » les femmes. Si je décide de façon autonome d'être l'objet sexuel d'un homme et si cette décision naît à l'intérieur d'une relation symétrique, personne ne devrait se permettre de me juger ou de me considérer comme une victime. Et il en va de même si je décide de coucher avec mon employeur ou mon agent dans l'espoir d'obtenir des avantages. Mais ce n'est pas là le problème soulevé par le scandale Weinstein et la vague de témoignages féminins. Au contraire. Dans ces témoignages, chaque femme a dénoncé la situation dans laquelle elle s'est trouvée malgré elle, en sachant que peut-être pour la première fois dans sa vie, elle pouvait parler sans peur des conséquences et des rétorsions. Dans ces témoignages, donc, il ne s'agit pas de promouvoir une vision particulière de la femme ou de la sexualité, comme le prétend la tribune en affirmant que l'image des femmes qui ressort de cette campagne serait celle d'« enfants à visage d'adulte, réclamant d'être protégées ». La femme n'est pas par définition victime mais elle peut l'être, de même qu'un homme peut l'être aussi quand il est confronté à quelqu'un qui abuse de son pouvoir. Le cœur du problème que révèle l'affaire Weinstein et la vague de témoignages qui ont suivi n'est pas la liberté sexuelle, qui en tant que telle doit être préservée autant que la séduction ou la drague, mais bien plutôt l'impossibilité d'une liberté sexuelle dès lors que quelqu'un abuse de son pouvoir en l'utilisant comme moyen de pression – ce qui transforme la séduction en agression. Pourquoi ne pas reconnaître cet état de fait en supposant d'inévitables abus ? Pourquoi dès lors interdire à une femme de dénoncer ce qu'elle a subi ? Sa propre expérience a au moins autant de valeur que

celle des femmes qui décident de « diriger une équipe professionnelle et jouir d'être objet sexuel d'un homme ». Et les deux expériences ne sont pas en contradiction.

Il ne s'agit pas, je le répète, d'effacer toute possibilité de séduction ou de drague. Au contraire. Il s'agit de reconnaître la beauté du défi qui est implicite à toute séduction, lorsqu'on cherche justement une réponse à son propre désir sans savoir si l'autre y cédera ou pas. Ce qui est toutefois possible uniquement au sein de relations symétriques. Certes, les rapports humains ne sont jamais tout à fait symétriques; à chaque fois qu'on parle de désir, on parle aussi de dépendance, et la dépendance nous place automatiquement dans la vulnérabilité: j'attends que tu répondes à ma demande, en sachant que parfois il n'y aura aucun retour. Mais la dépendance dans laquelle nous jette le désir est une chose, car nous sommes pleinement libres d'accepter ou de refuser; c'en est une autre que l'asymétrie structurelle des rapports de pouvoir, où la position qu'on occupe oblige l'autre non seulement à s'interroger sur son propre désir mais aussi sur les conséquences éventuelles d'un refus: si je ne cède pas à ses pressions, que va-t-il se passer? Aurais-je la moyenne? Aurais-je ce contrat? Aurais-je cette promotion? Lorsqu'on est confronté à l'asymétrie, l'abus de pouvoir est toujours présent. Avec non seulement la tristesse de l'abus, mais aussi la souffrance de ceux qui ont subi cet abus, soit parce qu'ils avaient peur, soit parce qu'ils n'avaient pas la force de s'y opposer, soit parce qu'ils pensaient n'avoir même pas le droit de s'y opposer.

Soyons toutefois réalistes. De même que les abus de pouvoir n'ont pas été éliminés de nos démocraties, malgré la séparation des pouvoirs inspirée par Montesquieu, il est peu probable que le retentissement mondial inspiré par l'affaire Weinstein débouche sur une société sans harceleur sexuel et où la séduction puisse pleinement trouver sa place... Je ne suis pas sûre que l'on soit confronté à un « tournant historique », comme le croient certaines féministes, capable d'engendrer une société tout à fait paritaire où plus personne n'abusera de son pouvoir. Cela relève d'une certaine utopie. En revanche, il faut prendre le temps de remettre au centre des relations interpersonnelles la notion de respect. Et pour cela, il faut beaucoup d'éducation.

De même, il est vrai que nous ne sommes pas tout à fait à l'abri d'une instrumentalisation de cette situation de la part de certaines femmes ou de certains hommes qui peuvent utiliser le biais de la dénonciation pour renverser les rapports de pouvoir à leur profit et dénoncer abusivement des innocents. Mais ce n'est pas parce que certains dénoncent abusivement des vols imaginaires qu'il faudrait s'empêcher de condamner le vol. Les femmes ne sont pas toutes des victimes mais il y a eu des femmes qui l'ont été et il est très bien que celles-ci puissent enfin prendre la parole et qu'elles n'aient plus honte de le faire. Il ne s'agit nullement de construire une société puritaine qui sépare à jamais les hommes des femmes, comme le prétendent abusivement certains pour que rien ne change. Il s'agit d'ôter aux harceleurs et aux prépotents le droit d'agir en toute impunité.

« L'enfer des vivants n'est pas chose à venir, écrivait Italo Calvino dans *les Villes invisibles*. S'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage continuel : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place. » L'un des buts les plus importants de l'éducation, si l'on prend au sérieux Italo Calvino, est justement celui d'aider à comprendre le monde qui nous entoure, afin de déterminer non seulement les marges de liberté et d'action qui existent, mais aussi de nous donner les instruments pour changer les choses qui ne vont pas à l'intérieur de cet « enfer que nous habitons tous les jours ». Éduquer, de ce point de vue, signifie toujours créer et diffuser de la culture ; créer et diffuser de la culture signifie aider même les plus jeunes à trouver les mots pour qualifier ce qu'ils vivent ; trouver les mots, enfin, signifie se donner de la force et résister au poids des pressions et aux abus de pouvoir.

1. « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », *le Monde*, 10 janvier 2018. En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html#2juTofLHzqKySo5Q.99.

2. Montesquieu, *De l'esprit des lois*, tome I, chapitre IV.

3. Catherine Deneuve, « Rien dans le texte ne prétend que le harcèlement a du bon, sans quoi je ne l'aurais pas signé », *Libération*, 14 janvier 2018.

LES FRAGILES TERRITOIRES DU DÉSIR

› **Belinda Cannone**

Le féminisme, comme toutes les révolutions lentes et pacifiques, s'est déployé progressivement au long des XX^e et XXI^e siècles. Parfois, cependant, un texte ou un événement ont pu provoquer une accélération. Exemple d'événement récent : depuis l'automne 2017, partout à travers le monde occidental, sur les réseaux sociaux, les femmes se sont mises à dénoncer le harcèlement. Certes, ce mouvement pose au moins deux problèmes délicats : il désigne parfois par leur nom des harceleurs – mais qui sait si celle qui accuse dit vrai ? Risque de dérapages divers, de la dénonciation mensongère au coup d'humeur d'une énervée... Second problème : qu'est-ce que le harcèlement et quand commence-t-il ? S'il est évident en situation de subordination, sur le lieu de travail, qu'en est-il dans l'espace public ? Risque de glacer toute expression du désir...

Pourtant, comment ne pas se réjouir de ce bond en avant des consciences ? Il présente un double bénéfice. Dans l'immédiat, une parole féminine s'est libérée, comme en atteste par exemple l'explosion des accusations (vérifiées) de viol et d'agressions sexuelles qui a suivi ce mouvement – et dont nul ne saurait conclure, sauf à être de très

mauvaise foi, que tous les hommes seraient des violeurs ou des harceleurs. Mais l'autre grand bénéfice dont nous allons bientôt mesurer les effets, c'est que soudain, hommes et femmes ont réalisé que telle attitude courante, qui paraissait habituelle ou normale, n'allait peut-être pas de soi. Les unes se sont dit qu'elles avaient raison d'en être gênées (voire de se sentir agressées), tandis que les autres ont reconsidéré des comportements que jusque-là ils croyaient naturels...

La référence au « naturel » (ou à la nature) n'étant souvent qu'un paravent pour perpétuer un ordre ancien, chaque fois qu'on prend conscience qu'on peut agir différemment, la liberté progresse. Quoi qu'on pense et regrette des outrances, des dérapages ou des exagérations, le fait qu'on s'est mis à réfléchir aux façons ordinaires d'entrer en relation entre les sexes est infiniment précieux.

Autre exemple de bond, un livre. Lorsque Simone de Beauvoir publie *le Deuxième Sexe*, en 1949, elle change un paradigme capital en affirmant qu'on « ne naît pas femme, on le devient », et la liberté de sa pensée provoque un élan dont nous n'avons pas fini de recueillir les fruits. Je dis « bond » parce qu'il y a deux façons de faire progresser le savoir. L'une est cumulative : elle agit par enrichissement des données, découverte de nouvelles sources qui permet des synthèses neuves et des points de vue inédits. L'autre procède par changements de paradigme – par bonds intellectuels qui modifient définitivement le cours de la pensée. Ensuite, il faut que ce nouveau savoir se transmette aux comportements et aux mœurs, mais la possibilité en est soudain ouverte. N'en déplaise à ceux qui croient en une essence féminine d'origine biologique ou psychique, le cadre intellectuel qui permettait de repenser radicalement le féminin a été posé par Simone de Beauvoir. Il se rencontre peu de pensées aussi authentiquement matricielles...

Belinda Cannone est romancière et essayiste. Derniers ouvrages publiés : *la Tentation de Pénélope* (Stock, 2010 ; Pocket, 2017) et *S'émervueillir* (Stock, 2017).

Trois mouvements intellectuels ont permis ce déplacement des idées. En premier lieu un renversement du biologique et du social : s'appuyant sur la pensée existentialiste qui posait la priorité de l'existence sur l'essence, Beauvoir affirme que le « devenir femme » (la culture) l'emporte sur le « naître femme » (la nature). Aux très anciens

arguments limitant la femme à une identité physiologique qui lui tenait lieu de destin, elle oppose l'idée d'une construction sociale et historique. Aujourd'hui, face à l'enthousiasme pour les explications biologiques et à la prévalence des questions identitaires, il reste bon de le réaffirmer... Deuxième mouvement : elle constate que le couple homme-femme est pensé comme l'opposition du Même et de l'Autre. Se demandant « Qu'est-ce qu'une femme ? », elle réalise qu'il ne serait venu à l'idée d'aucun homme de poser la question « Qu'est-ce qu'un homme ? », car « il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité » (1). L'homme est la verticale par rapport à laquelle se définit l'oblique, la femme. Soixante-dix ans plus tard, on ne peut que se réjouir devant l'émergence des réflexions sur la construction de la masculinité, qui contribuent à nous débarrasser de la chimère du « naturel » et nous rappellent que les genres, féminin et masculin, relevant d'une construction sociale, peuvent connaître des modifications diverses. Troisième mouvement, qui permet à Beauvoir d'assumer le changement de paradigme : il faut mesurer le progrès à accomplir non pas à l'aune du bonheur, notion trop vague – et qui, j'ajouterai, laisse entier le problème de l'aliénation dans laquelle certaines trouvent le leur –, mais à l'aune de la liberté. Chaque sujet exprime sa liberté et son humanité en se projetant dans des réalisations toujours renouvelées, et en accomplissant sa liberté « par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés » (2). Beauvoir insiste sur cette idée capitale que vivre, se réaliser, déployer sa liberté, c'est avant tout *faire*. Comment est-ce possible dans un monde qui pose les femmes comme autres ?

La question du faire me semble plus d'actualité que jamais. Par un curieux mouvement que j'interprète comme une régression, on s'est mis à vouloir *être*... être journaliste, être écrivain, être femme, être soi-même... Être n'est rien pourtant, au mieux une construction intellectuelle. Mais faire, là est l'enjeu. Dis-moi ce que tu peux faire, je te dirai si tu es libre. Et à ta liberté d'agir, je mesurerai plus sûrement l'ampleur de ton bonheur.

C'est aussi à cette aune de l'agir qu'il faudrait évaluer la situation des femmes dans la relation amoureuse et l'érotisme. Or je suis toujours frappée par la permanence des attitudes féminines passives, si

installée qu'on la voit à peine, femmes et hommes prétendant souvent qu'à présent, tout est assez égalitaire (symétrique). C'est faux. L'entreprise de séduction reste le privilège (et l'inconvénient) des hommes. Je me rappelle avoir dragué un homme (il y a longtemps, bien sûr), qui n'avait pas froid aux yeux pourtant mais qui en fut tellement surpris qu'après notre première nuit il m'a avoué : « J'avais un peu peur que tu veuilles m'attacher au radiateur... » Quand les femmes sortent de leur rôle stéréotypé, elles inquiètent.

Et de toute façon, tiennent-elles tellement à en sortir? L'asymétrie n'est pas dépourvue de bénéfices secondaires. N'est-il pas agréable qu'un homme, au simple prétexte de sa masculinité, vous offre un verre, le repas, vous aide à enfiler votre manteau ou bien ouvre la porte pour vous? Ce faisant, il vous indique silencieusement qu'il vous regarde comme une femme, et s'il n'en profite pas pour vous charger des tâches ménagères ou vous donner un moindre salaire, ce n'est pas si désagréable. Cependant, si nous voulons être cohérentes avec nous-mêmes, ne faudrait-il pas au moins renoncer à considérer comme normal que les hommes règlent toujours l'addition pour nous? Ou qu'ils fassent toujours le premier pas, souvent si coûteux sur le plan narcissique, qu'ils disent ou écrivent (sur les applications de rencontres) les premiers mots? Car il ne s'agit pas de chercher constamment à désigner des coupables *en face de nous*. La lucidité exige que nous comprenions comment nous contribuons nous-mêmes à l'inégalité.

L'inégalité : c'est sur ce point que nous pourrions encore progresser. Depuis 1949, un mouvement de libération sexuelle s'est accompli. Théoriquement, tout est possible aux deux sexes, les femmes ayant conquis la libre disposition de leur corps et de leur désir. Concrètement, il n'en va pas tout à fait ainsi. Les hommes draguent franchement quand les femmes se contentent de « se faire comprendre », ils regardent celles qui leur plaisent sans gêne quand il est très difficile pour une femme de scruter un homme inconnu sans que ce soit pris pour une invite vulgaire, les femmes continuent d'accorder une grande importance à leur physique quand bien des hommes le négligent, etc. Mille petites situations de la vie courante montrent que les rôles ne sont pas égaux dans le commerce amoureux.

Ainsi, il me semble que l'idée de libération est relativement acquise, tandis qu'il reste beaucoup à faire sur le plan de l'égalité, notamment parce que l'asymétrie n'est pas perçue.

S'il faut essayer de faire bouger les rôles dans la vie amoureuse, il faut cependant prendre garde à ne pas imposer des idées préconçues et des dogmes à ces très fragiles territoires qui n'obéissent pas à des décisions rationnelles, à l'intellect ou à la volonté. Le désir est un domaine contraint : nous ne désirons pas par décret, pas plus dans notre orientation sexuelle que dans nos choix d'objet d'amour. Le désir s'impose à nous – ou à l'inverse, il peut flotter, hésiter, mais toujours hors contrôle. C'est pourquoi établir des « contrats » revient à négliger sa dimension risquée, confuse, incertaine et prometteuse – et soumise à la force des stéréotypes et des habitudes anciennes. Si nous venons de faire un grand pas en mettant au jour une forme de brutalité ou au moins de privilège masculin dans le commerce amoureux, il faut sans doute accepter d'être un peu généreuses et indulgentes (avec les hommes qui le méritent), par exemple en nous souvenant que l'asymétrie ne joue pas qu'en leur faveur, car nous avons, dans le petit jeu de la séduction, un avantage que nous ne perdrons jamais : il ne doit pas toujours être confortable pour les hommes de se demander si, n'est-ce pas, après tout, avec cette machine imprévisible, enfin justement, ce n'est pas une machine... si on bandera tout à l'heure. Cruelle inquiétude masculine...

Ainsi, sur le terrain de la vie sociale, professionnelle et domestique, on doit se battre, sans hésitation et sans retenue, pour accéder à l'égalité la plus parfaite. Mais sur le plan des relations amoureuses, qui ne relève pas de la seule volonté, reste à accomplir un délicat travail d'équilibriste, pour les femmes et pour les hommes. Pour l'instant.

Pour l'instant car je ne sais pas à quoi ressembleront les relations entre les sexes demain. Il est probable que l'idée de payer pour la femme ou de lui tenir la porte aura disparu et que l'initiative amoureuse ne sera plus une prérogative masculine. Les femmes ne seront plus perpétuellement dans la situation de proies, et les hommes dans celle de chasseurs. Sans doute ces nouveaux comportements n'empêcheront-ils pas la séduction mutuelle de s'exercer. Car si aujourd'hui,

chez les hétérosexuels, le désir est lié à la conscience que chacun est, face à son partenaire, l'autre sexe, je crois qu'en réalité les êtres se désirent surtout en raison du fait, impondérable et mystérieux, de leur simple altérité, laquelle est loin d'être due à la seule différence des sexes.

L'égalité adviendra, notre époque de mutations accélérées en témoigne, ce n'est qu'une affaire de temps. Et, avec un peu d'efforts, le « processus de civilisation » progressant, il n'y aura plus lieu de lancer de vastes mouvements de dénonciation des harceleurs. Dans la transition que nous vivons, comme je veux travailler et aimer, travailler sans entraves et aimer sans freins, je dis : qu'on nous reconnaisse le même cerveau qu'aux hommes, c'est là l'essentiel, car tous les droits, sans exception, en résultent. La séduction, le désir, l'amour sont en train de changer aussi, et nous ignorons vers quoi exactement. Mais avec, de part et d'autre, de la clairvoyance, de l'honnêteté, de l'indulgence et de l'humour, nous irons, comme le prévoyait Beauvoir, vers « des relations charnelles et affectives dont nous n'avons pas idée » (3).

1. Simone de Beauvoir, *le Deuxième Sexe*, tome I, Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 16.

2. *Idem*, p. 33.

3. Simone de Beauvoir, *le Deuxième Sexe*, tome II, Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 651.

L'IMMUNITÉ DU PATRIARCAT ORIENTAL

› **Fatiha Agag-Boudjahlat**

En mars 2017, France 2 s'est intéressée à l'organisation de stages de virilité par des catholiques, l'homme devant y apprendre à tenir son rang d'homme. Il est intéressant que l'initiative de ce stage, classique de l'autre côté de l'Atlantique, revienne à une organisation religieuse, catholique en l'occurrence.

Après tout, les réflexions menées autour du genre postulent que le masculin et le féminin sont des constructions sociales et culturelles indépendantes du sexe biologique. Et que tout ce qui est construit mérite d'être déconstruit. Pourquoi s'étonner alors que des hommes se réunissent pour apprendre à être des hommes, à incarner le genre masculin, viril, forcément viril? Et qu'un Éric Zemmour apporte sa pierre à l'édifice en publiant *le Premier Sexe*, dont il explique qu'il s'agit « d'un traité de savoir-vivre viril à l'usage de jeunes générations féminisées », puisque les « hommes font tout ce qu'ils peuvent pour réaliser ce programme ambitieux : devenir une femme comme les autres »?

Les camps d'été décoloniaux ne servent-ils pas de la même façon à initier ses participants à l'altérité indigène, réduite à des stéréotypes reconstruits par la société d'accueil et par des militants, sous couvert de libérer une parole tonitruante que les réseaux sociaux, les tribunes ouvertes, les livres, la réussite sociale, la visibilité médiatique et onusienne

ne permettent pas de faire entendre, selon les indigénistes ? À retourner à une authenticité débarrassée des scories d'une trop grande fréquentation des Blancs, comme ces hommes chrétiens doivent se débarrasser des scories d'une trop grande exposition aux discours féministes ? Et là encore, la religion n'est pas loin : l'une des marraines du camp a expliqué sur la chaîne LCI que les femmes blanches ayant opté pour l'orthopraxie du voile islamique y étaient admises.

C'est encore une fois la religiosité qui absorbe l'essence et l'individualité de la femme. La religion est partout et fonctionne comme un démultiplicateur culturel d'altérité. Elle est la vocation et le ciment d'une communauté dans laquelle chaque sexe se voit attribuer un rôle qui devient son identité et place les intérêts de la communauté au-dessus de la puissance d'agir d'accomplissement personnel et individuel. On connaît la construction de la figure de la femme orientale voilée, forcément voilée. Mais qu'en est-il précisément de celle des hommes non-blancs ?

Cologne, la Chapelle : ménager les non-Blancs aux dépens des femmes

Les agressions sexuelles de masse de Cologne du Nouvel An 2016 et le harcèlement de rue du quartier de la Chapelle-Pajol à Paris dessinent en creux le portrait que les bourgeois pénitents et les militants du courant indigéniste produisent de ces jeunes hommes orientaux. C'est une vision culturaliste : ces actes d'agression et de harcèlement feraient partie de leurs us et coutumes, de leur *habitus* masculin extra-occidental. Ce serait dans leur culture, voire dans leur nature, non de mâles, mais de non-Blancs. Goûtons la portée ethno-anthropologique des propos tenus par Thierry Pech, directeur du groupe de réflexion Terra Nova, dans l'émission « L'esprit public » du 17 janvier 2016, sur France Culture : « Les agresseurs de Cologne ont toujours connu chômage et misère sexuelle, c'est pour cela qu'il ne faut pas les

Fatiha Agag-Boudjahlat est enseignante, cofondatrice du mouvement Viv(r)e la République. Elle a publié *Le Grand détournement. Féminisme, tolérance, culture, racisme* (Cerf, 2017).

juger hâtivement. C'est l'émancipation des femmes du monde musulman qui explique la frustration des hommes musulmans. Le raidissement patriarcal et machiste dans les pays arabes est la conséquence de l'émancipation des femmes. » La femme est toujours l'arme du crime, l'objet du crime et l'instrument de l'absolution des hommes. Pis, Éric Fassin, signataire d'une tribune dans *Libération*, offre dans un billet de blog écrit auparavant (1) une explication complotiste pour échapper à l'explication culturaliste que cette tribune de *Libération* (2) délivre précisément : « En s'en prenant à "nos" femmes, en plein centre-ville, ils envoient en même temps un message aux hommes blancs. [...] Et si les agressions de Cologne et d'ailleurs n'étaient pas tant l'expression spontanée d'une culture que la mise en scène délibérée, en termes sexuels, du "conflit des civilisations" ? Envisager pareille interprétation revient à soulever une hypothèse : les agressions pourraient bien avoir été organisées. » Ces jeunes hommes non-blancs ne seraient pas des agresseurs par essence, par culture, mais par idéologie. C'est en effet plus rassurant... Et encore une fois, la souffrance des femmes est secondaire.

Dans les deux situations, la parole des femmes comme victimes a été niée puis relativisée. Leur capacité à identifier les actes subis comme pénalement répréhensibles ainsi que ceux qui les avaient commis a été questionnée. Par les forces de l'ordre. Par les autorités politiques. Par les hommes. Ce qui est assez classique. Par des féministes elles-mêmes. C'est plus surprenant. Du Tweet de Clémentine Autain évoquant le million de femmes berlinoises violées par les troupes soviétiques en 1945, à celui de Marlène Schiappa, secrétaire d'État à l'égalité femmes-hommes, la mettant en scène traversant le quartier de la Chapelle, nuitamment et en jupe, la parole des femmes victimes était remise en cause. Soit qu'on leur renvoyait le viol des femmes allemandes vraiment victimes, elles. Soit qu'un *testing* suffisait à infirmer plusieurs témoignages de riveraines sur ce qu'elles vivaient. L'effet a été d'exonérer les agresseurs, parce qu'ils étaient orientaux ou africains. Alors que les femmes dénonçaient des actes d'agression et de harcèlement, c'est l'identité ethnique et religieuse des auteurs des actes qui suffisait à les dispenser de rendre des comptes.

L'acte le plus emblématique de cette inversion est cette tribune parue dans *Libération* pour s'opposer à la pénalisation du harcèlement de rue qui « viser[ait] spécifiquement un lieu fréquenté par des populations socialement et racialement stigmatisées » et « servira à désigner quelles formes de sexisme sont illégitimes, et donc à maintenir dans l'ombre celles qui, commises dans les beaux quartiers et les grandes entreprises, restent légitimes et irrépréhensibles ». Les femmes sont l'objet d'un chantage : dire leurs souffrances quand elles sont le fait d'hommes blancs est libérateur et utile à la cause. Dire les mêmes souffrances quand des hommes non-blancs en sont à l'origine, c'est cibler et discriminer une population déjà discriminée. Mais c'est aussi dissimuler le sexisme pratiqué en Occident. La souffrance de la femme et sa parole deviennent secondes voire secondaires face à des impératifs politiques. Ce faisant, ce sont ces néoféministes et autres relativistes qui construisent une vision stéréotypée, culturaliste, condescendante de l'homme oriental et africain. On ne devrait plus condamner un acte en lui-même mais le juger en fonction de l'ethnie et la religion de celui qui le commet : l'intérêt des hommes prévaut. À condition qu'ils ne soient pas blancs. Quitte à introduire un féminisme à géométrie variable, à déconsidérer la parole de la femme dans un cas, et à la sacraliser quand elle vise un Blanc. Le mâle non-blanc est infantilisé et réduit à des pulsions irrésistibles, comme si dans le pays d'où il vient, il n'y avait pas de code pénal punissant de tels actes. Ce sont bien ces relativistes et ces néoféministes qui établissent un lien de causalité entre l'origine ethnique et l'acte. La virilité orientale serait plus explosive que son pendant occidental. Moins urbaine. Ne serions-nous pas dans l'orientalisme dénoncé par Edward Saïd ? Qu'en est-il de cette virilité ?

La virilité du mâle indigène

Dans le chapitre de son essai *les Blancs, les juifs et nous* intitulé « Nous, les femmes indigènes » (3), Houria Bouteldja, égypte du Parti des indigènes de la République, parle surtout de ce que les femmes indigènes doivent faire ou ne pas faire pour réinstaurer les hommes orientaux dans

leur virilité. Elle associe leur identité à la virilité, assimilée à leur dignité. Elle explique que le Blanc raciste « s’imagine que les hommes de chez nous sont des corps inertes et désactivés. T’arrives, tu leur dérobes leurs femmes et ils te gratifient d’un “merci bouana”. Purée! En vérité, ils existent, ils respirent, ils forment un groupe, un corps social qui a des intérêts à défendre. Un corps agissant qui défend ses privilèges. » Ces privilèges de mâles ne sont jamais contestés, au contraire, ils sont selon Houria Bouteldja au cœur de l’identité ethnique, religieuse masculine des non-Blancs. La femme est l’enjeu de cette lutte entre Blancs et non-Blancs, et à cette objectivation, M^{me} Bouteldja ne trouve rien à redire. Le patriarcat veut prendre la femme de l’indigène, mais « il ignore qu’il s’adresse à un adversaire, un ennemi redoutable qui défendra son bien. Et c’est ce que fera le mâle indigène. Il défendra ses intérêts d’homme. Sa résistance sera implacable: “Nous ne sommes pas des pédés!” ». La femme orientale est le bien de l’homme indigène. Qui exerce sur elle ses privilèges: M^{me} Bouteldja dresse un portrait stéréotypé du mâle indigène et des responsabilités que la femme indigène doit assumer dans son intérêt à lui. Ce faisant, elle remplit son devoir de loyauté envers les intérêts de sa communauté tout entière qui étrangement coïncident avec ceux des hommes. C’est ce que le féminisme qualifie de patriarcat. La femme orientale a un devoir de soumission, l’homme oriental a un devoir de domination: « Non, mon corps ne m’appartient pas », formule que M^{me} Bouteldja répète deux fois. Ailleurs: « J’appartiens à ma famille, à mon clan, à mon quartier, à ma race, à l’Algérie, à l’islam. J’appartiens à mon histoire et si Dieu le veut, j’appartiendrai à ma descendance. » Elle se réjouit d’appartenir un jour à son mari, et enfin: « Nous [*les femmes*] appartenons à notre communauté et nous l’assurons de notre loyauté. » Cette loyauté commande de se soumettre au patriarcat oriental. On retrouve cette conception dans la charte constitutive du collectif Les Blédardes, reprise par un des maîtres à penser du Parti des indigènes de la République, Sadri Khiari (4): « L’acharnement médiatique et les attaques systématiques que subissent [...] en particulier les hommes, tributaires de cultures considérées comme archaïques et viscéralement sexistes, ont pour effet inattendu de nous pousser à un féminisme paradoxal de solidarité avec les hommes. » Avec ces hommes. Les

mâles indigènes, à la culture sexiste. Les intérêts des femmes s'effacent devant ces hommes. Et l'identité culturelle de ces hommes se déploie dans la domination qu'ils doivent exercer sur les femmes.

Le mâle indigène est sommé de tenir son rang et de correspondre à l'image que M^{me} Bouteldja – et paradoxalement bien des Occidentaux – ont de lui. Il est la virilité. Selon elle, le démocrate blanc est tétanisé par « la redoutable et insolente virilité islamique ». C'est elle qui subitement ajoute une dimension religieuse à l'identité ethnique du mâle indigène. Cette virilité islamique qui fait envie aux « phalocrates blancs » consiste dans le voilement des femmes et dans la possibilité d'en épouser quatre. Est-ce la vision stéréotypée que les Blancs ont des Orientaux? Ou est-ce une source de fierté pour celle qui rejette l'Occident et tout ce qu'il représente en termes de valeurs ou de culture? Elle rejoint en cela les penseurs du multiculturalisme comme Bhikhu Parekh, qui liste les traits qu'il présente comme spécifiquement occidentaux: l'individu isolé, l'affirmation agressive de soi, la raison scientifique, l'égalité des sexes, le manque de respect envers la religion. Ces éléments, souvent caricaturaux, piègent l'individu non occidental dans l'allégeance à sa communauté d'assignation. Ils ne sauraient en tout cas s'imposer à toutes celles et ceux issus d'une autre culture. Même s'ils sont nés et ont grandi en Occident. Et il convient de les rééduquer.

Dans cette rééducation figure en bonne place l'injonction à la virilité, d'autant que l'égalité des sexes ne serait qu'un trait de la culture occidentale, qui conduit à condamner ou à nier l'homosexualité masculine chez les Orientaux et les Noirs: « Les Blancs, lorsqu'ils se réjouissent du *coming out* du mâle indigène, c'est à la fois par homophobie et par racisme. Comme chacun sait, la "tarlouze" n'est pas tout à fait un homme, ainsi, l'Arabe qui perd sa puissance virile n'est plus un homme. » M^{me} Bouteldja prête cette conception aux Blancs. Un homosexuel est selon elle et selon les Blancs un sous-homme. Elle oppose homosexualité et virilité. Un homosexuel arabe est pire encore: il est un sous-homme et porte atteinte à la communauté arabe tout entière, dans cette bataille avec les Blancs. Elle rend cette conception – qu'elle ne dénigre pas – responsable de la surenchère virile à l'œuvre dans les quartiers. C'est toujours la faute des Blancs.

Et l'Arabe authentique, qui se doit d'être viril, surviril, ne peut être homosexuel. C'est aussi l'allégeance à la communauté qui prévaut : il ne doit pas faire ce plaisir à ses adversaires blancs.

Une construction méthodique se déploie du mâle oriental, viril, et d'une virilité forcément conflictuelle envers les femmes : « Sous la pression, certains hommes de chez nous enfilent un masque blanc. Ils le portent mal. Fatalement, il les défigure. S'interrogent-ils sur leur violence envers nous ? Tu parles ! Ils sont laids parce qu'ils n'abdiquent leur virilité que pour plaire aux Blancs. Pas parce que nous subissons leur violence. » Ce masque blanc est endossé lorsque ces mâles indigènes convoitent une femme blanche. Ils sont alors « chevaleresques, prévenants, romantiques. Des qualités insoupçonnables dans l'intimité de nos HLM ». Ces qualités de sociabilité, faire la cour, être doux, sont racialisées, elles sont blanches par essence, indigènes par opportunisme. Ce sont des « injonctions de Blancs », une comédie qui ne dure jamais longtemps, et qui, lorsqu'elle se dissipe, fait retomber « les sabots en pleine poire » des femmes indigènes. La femme orientale qui accepte sa place infériorisée prouve sa loyauté à sa communauté. D'ailleurs, toujours selon M^{me} Bouteldja, elle sera exclue de cette communauté si elle tombe amoureuse d'un Blanc. De la même façon, l'indigène, l'Oriental, voire le musulman, assume son rôle dans la communauté et lui montre sa loyauté en dominant la femme. C'est un appel ou en tout cas un sauf-conduit permanent pour la violence. Qu'elle s'exerce sur les femmes, contre les institutions, contre la police, c'est de la virilité en action.

C'est toute l'incohérence de la démarche pseudoscientifique et politique des indigénistes : prétendant combattre des clichés ethno-religieux, ils en dessinent d'autres, parfaitement symétriques, rendus plus opératoires et impératifs par l'injonction à la loyauté communautaire. Les agresseurs de Cologne ont montré leur virilité indigène, islamique. Face à des femmes dénudées, donc coupables puisque impudiques. Les harceleurs de la Chapelle sont dans l'exercice de leur virilité d'être. L'orthodoxie et l'orthopraxie s'intègrent dans ce dispositif de réidentification dont parle Fethi Benslama (5). Il n'est question que de loyauté et de retour vers cette authenticité compromise par

l'émigration ou l'exposition aux influences occidentales et françaises. Cette surenchère permanente est orchestrée par les différentes injonctions qui touchent les femmes orientales comme les hommes orientaux. Elle est faite de distinction envers la société environnante et de gages donnés à la communauté. Et la religion est désormais au cœur de ce dispositif par l'orthodoxie et l'orthopraxie. C'est une fiction discursive qui nie les trajectoires personnelles et répond aux stéréotypes par des stéréotypes encore plus caricaturaux. Grand frère, caïd, barbu, ces figures qui se sont succédé dans les quartiers convergent par l'orthopraxie religieuse pour construire une identité masculine virile et sexiste. Un sexisme rendu acceptable au nom de la culture religieuse. Une construction qui est la seule qui ne puisse être déconstruite : la condescendance colonialiste réside dans l'acceptation de ce stéréotype, sa naturalisation, son immunité établie par les relativistes et les néoféministes, conservateurs avec les uns, progressistes avec les autres. Selon leur origine ethnique. L'excuse culturaliste et religieuse frappe le patriarcat oriental d'immunité. Avec les impasses que dénoncent des penseurs critiques du multiculturalisme, évoquant par exemple le sort des *minorities within minorities* : quelle garantie ont donc les femmes, les homosexuels, les transgenres que leurs choix de vie ou leur identité sexuelle soient respectés ou protégés par les minorités ethnique ou religieuses auxquelles ils appartiennent ou auxquelles on les assigne ? La religion renforce ce que la tradition instituait. Les deux se combinent pour devenir des prisons mobiles faites d'injonctions à être loyal envers ce que des activistes radicaux et des bourgeois paternalistes estiment être l'authenticité masculine ou féminine.

1. https://blogs.mediapart.fr/eric-fassin/blog/010416/apres-cologne-le-piege-culturaliste?utm_source=twitter&utm_medium=social&utm_campaign=Sharing&xor=CS3-67, 26 septembre 2017.

2. Éric Fassin, « Contre la pénalisation du harcèlement de rue », *Libération*, 26 septembre 2017.

3. Houria Bouteldja, *les Blancs, les juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire*, La Fabrique, 2016.

4. Sadri Khiari, *Pour une politique de la racaille. Immigré-e-s, indigènes et jeunes de banlieues*, Textuel, 2006.

5. Fethi Benslama, *Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman*, Seuil, 2016. Fethi Benslama analyse son concept de « surmusulman », qui est « la contrainte sous laquelle un musulman est amené à surenchérir sur le musulman qu'il est par la représentation d'un musulman qui doit être encore plus musulman ».

DU HARCÈLEMENT

› Daniel Sibony

Parlons du harcèlement, puisque tout le monde en parle, qu'il faut parler, et « que la parole se libère »... – à croire qu'un esprit malin a balancé cet objet pour qu'on s'y empêtre, qu'on y fasse des pirouettes, qu'on y dérape, qu'on s'y retrouve le cul par terre à se demander de quoi on parle. Mais entre-temps on aura bien nourri ce chorus ou cette cacophonie qui monte et qui culmine dans ce #balancetonporc.

Certains croient découvrir un abus insupportable et très nouveau. On lui donne même des pourcentages : 63 % des femmes ont été harcelées ! Cette statistique est fautive, ce ne sont pas 63 % des femmes qui ont été harcelées, c'est 100 %. Il n'y a sans doute pas une jeune fille ou une femme qui n'ait reçu des avances plus au moins appuyées, supportables, insupportables, violentes..., l'éventail est large. Il n'y a pas une femme qui n'ait affronté ce phénomène. Et s'il y en a une, il faut presque aller l'interviewer pour savoir comment elle a fait pour que personne ne se retourne sur elle, ne lui fasse une remarque sur son corps, ne la regarde avec insistance. Si cette femme existe, il faut la consoler.

Mais ceux qui dénoncent l'amalgame partout en font un qui est de taille, ils confondent le dragueur insistant et le jeune homme qui, avec sa bande de copains, fait des tournantes dans des caves d'HLM, ou le type qui coince la fille à l'entrée de son immeuble, ou celui qui,

simplement, la suit avec insistance, au point qu'elle finit, peut-être, par sortir avec lui et en être contente ; éventualité peu évoquée mais possible, car tout est possible. Donc, sous le signe du « ça suffit ! », c'est une vraie violence qui ressurgit et qu'il faut pouvoir qualifier.

Bien sûr, le « ça suffit » doit exister, mais sur fond d'une réalité qui concerne un noyau de femmes plus réduit (dans le grand ensemble de femmes qui connaissent un harcèlement), à savoir le groupe de celles qui ne peuvent pas parler car si elles parlent et dénoncent un supérieur trop insistant, si elles refusent le « porc », elles risquent de « prendre la porte ».

On m'a raconté le cas d'un chef qui fait recruter des assistantes « adaptées » et, lorsque l'une d'elles refuse de coucher, il lui dit que « ce n'est pas très *corporate* ». On a rarement entendu cette résonance du mot « corps » et de sa présence charnelle dans la « corporation ». Est-ce une incorporation comme dans le christianisme où l'on incorpore l'objet ? Ce *corporate* dit bien la pression qui est faite et qui cherche l'évidence, presque la solidarité. C'est courageux de dire aux femmes qui subissent : « Osez parler ! », mais qui va assurer leurs arrières et être là lorsqu'elles vont se faire virer ? Car si l'une d'elles se met à parler, les autres, qui ont aussi des choses à dire, ne vont pas s'engager dans « l'affaire » pour attester leur vécu, elles vont d'abord attendre et voir comment ça tourne.

Daniel Sibony est écrivain, psychanalyste, philosophe. Dernier ouvrage publié : *Coran et Bible, en questions et réponses* (Odile Jacob, 2017).
› www.danielsibony.com

Ce même chantage existe dans des familles, où il prend la forme de chantage affectif.

Ainsi, cet appel à la délation, qui en passant réduit à l'état animal des hommes qui craquent sous la pulsion, traite de complices celles qui jusque-là ne parlaient pas faute de pouvoir le faire. À quelle fin, cette incitation à la terreur ?

Une terreur semblable avait marqué l'affaire d'Outreau, une histoire de pédophilie : tout le procès s'est trouvé faux et des innocents ont été mis en prison parce qu'on a cru, comme parole d'Évangile, à la parole d'un enfant. Qui aurait osé examiner son témoignage de façon critique ? Aujourd'hui, c'est la parole des femmes qu'on risque de fétichiser.

« Fétichiser » est bien le mot car il suffit que l'une d'elles dise « il me harcèle, c'est un porc » pour que l'homme le soit. Or il ne l'est peut-être pas ; et s'il l'est, pour que ce soit audible, pour que cette parole tienne, il faut au moins deux témoins. Mais il n'y a pas de témoins dans ce genre d'affaires.

Il est donc irresponsable de s'accaparer un phénomène connu depuis la nuit des temps, pour lequel les femmes ont trouvé des issues quand cela était possible. Et de faire croire que cette fois on a trouvé la solution ; sans prendre la mesure des risques auxquels on s'expose quand on s'infiltré dans un domaine où l'on n'a pas de vrais moyens d'intervenir.

Un tout autre facteur va changer le problème : c'est la parité, l'entrée massive des femmes dans les instances de pouvoir. Le problème ne sera pas supprimé (rien n'empêche une femme de faire pression sur une autre qui lui plaît), mais ce sera plus abordable.

Pour « libérer » la parole et la rendre plus audible et jouable, il faudrait que les places soient moins fragiles. Alors on pourrait risquer sa place sans que ce soit une catastrophe. Cela implique de créer de l'activité dans le pays pour que les gens fragilisés par ce genre d'abus puissent parler plus librement. Sinon, les inciter à agir sans que ce soit vraiment possible est aussi un abus, qui ne coûte rien à ses auteur(e)s.

Car cette défense des victimes contre l'abus prétend universaliser le problème, ou pire, la solution. C'est comme si on voulait régler la question de la pulsion. Or la pulsion chez des humains est de fait excessive, la nature ne l'a pas calibrée. Elle en a mis trop, comme pour s'assurer qu'ils se reproduisent. Il y en a plus qu'il n'en faut, ça déborde les besoins (sauf chez des sujets inhibés). Et on ne peut pas la régler en un tour de main ou de parole. Il y aura toujours des débordements. Par contre, il faut que les personnes qui se sentent débordées par ce problème ne soient pas sans recours, et qu'elles soient entendues dans la singularité de leur cas. Il faut que ces personnes ne soient pas assimilées à des formules comme « balance ton porc » qui impliquent une pure opposition où l'un est un porc, et l'autre un « anti-porc ». D'ailleurs, cette même frontière impossible va devoir être tracée parmi les femmes elles-mêmes, entre celles qui disent « oui » alors qu'en fait

c'est plutôt « non », et celles qui disent « non » alors que cela peut être « oui » ; cela revient même à tracer une frontière dans chaque femme entre son aire de sincérité et son aire de semblant et de jeu. Prétendre à ce traçage relève de la folie.

La pulsion n'est pas égalitaire

On comprend le reflux qui est arrivé sur ce thème du harcèlement : après la déferlante pour « dénoncer », on prend la contrepartie. Une fois passée la tornade #balancetonporc, un autre tourbillon arrive : « Quelle tristesse si on tient les hommes à distance, si la femme n'est plus abordée un peu vivement... »

Lorsqu'il y a deux positions en présence, on se focalise bêtement sur l'une pour faire la place au retour de l'autre. Et comme le plus souvent les deux sont tenables, on passe son temps à osciller de l'une à l'autre.

Mais de quoi parle-t-on ?

Les codes civils sont clairs et bien établis ; si un homme se jette sur une femme, c'est une agression, qu'elle soit sexuelle ou pas. S'il l'insulte, c'est un délit, s'il la drague lourdement, mais de façon isolée, ce n'est pas un gros problème ; là où c'en est un, c'est dans le travail, quand la drague se répète jusqu'à marquer une trace qui fait partie du décor, quand ça devient une « scie » quotidienne et que la peur pour sa place fait taire la personne agressée.

Je connais des actrices qui n'ont pas attendu quinze ou vingt ans pour parler comme celles qui ont dénoncé Harvey Weinstein, et qui n'ont pas eu de rôles car elles ont refusé de céder à des formes de chantage trop grossières.

Mais au-delà de ce constat, il semble que l'on mette sous le drapeau de la morale un simple impératif de l'économie du marché. En effet, on veut effacer la différence entre hommes et femmes pour qu'ils soient présents au même titre sur le marché de la consommation, qui exige l'égalité. Il s'agit d'un meilleur contrôle des personnes et des rapports sous le masque de la morale ; on veut effacer les risques de débordement, les rappels intempestifs du désir et de la pulsion ; sachant que

les hommes et les femmes ne sont pas égaux de ce côté, qu'il reste des différences côté corps qui sont sources de dérangement. Une femme se jette rarement sur un homme pour le complimenter, même en gardant les distances. Elle préserve généralement sa liberté pour « plus tard », quand le lien sera noué, alors que l'homme c'est « plus tôt », avant que le lien soit noué, qu'il exprime plus ou moins bien que la pulsion est débordante, que la nature l'a chargé de millions de spermatozoïdes quand elle a doté la femme d'un ovule mensuel et d'un petit capital d'ovocytes. Donc, la pulsion n'est pas égalitaire, ni répartie de la même façon. Et ce n'est pas une catastrophe, les humains savent en gros gérer ça ; ils essaient depuis toujours, chaque genre dans son style, de « maîtriser » les pulsions au nom de la dignité. Entre-temps, les hommes poursuivent les femmes, et celles-ci rétablissent parfois leur maîtrise en « coupant » le sexe des hommes : soit en interdisant l'approche, soit en les « châtrant » même quand elles sont très proches d'eux.

Si l'on admet cette force des choses, on peut espérer que la force de l'esprit trouvera des répliques adéquates, au-delà des exigences du marché, lesquelles produisent toujours sur les bords une marchandisation des corps.

Par contre, le fantasme tyrannique qui entoure cette campagne depuis le début, et qu'on retrouve chez les hommes et chez les femmes, c'est celui de maîtriser la sexualité, de maîtriser la différence sexuelle. C'est ce qui donne aux discours des accents gentiment délirants.

L'accrochage de deux symptômes

Au fond, le harcèlement concerne la « formation » des couples, dont ce serait un point critique. Et ce n'est pas un hasard si cela se retrouve dans des couples déjà formés où cela s'appelle harcèlement conjugal. Cela se retrouve sous des formes plus feutrées dans des couples bien installés où l'un fait passer sur l'autre la « herse » de son symptôme (« harcèlement » vient de là), sachant que l'autre accepte et se défend par des mesures de rétorsion. Quand arrive la crise ouverte, et que les points critiques ne peuvent plus être lissés, le couple éclate,

et ce qui remonte à la surface est une histoire de harcèlement au sens structural que nous lui donnons. Si les ritournelles qu'on entend faisaient sens, dans leur projet de mettre de l'ordre « dans tout ça », bien des couples n'auraient pu se former et les enfants qu'ils ont produits ne seraient pas nés.

Reste que le harcèlement, comme symptôme du couple qui se cherche, est toujours une violence. Sa forme « pure » est perverse, mais souvent il reste en deçà de cette limite. À chaque fois, l'un déroule son symptôme sur l'autre. Et si on est déjà en couple, l'occasion est disponible. L'autre n'est pas neutre car il n'est pas neutralisé ; sa passivité fait symptôme, et souvent il l'assume tant qu'il veut protéger le lien (professionnel ou conjugal). Le harcèlement est une violence dans l'espace entre-deux-symptômes, dès lors que le symptôme de l'un se présente au quotidien, donc de façon répétitive, et que l'autre laisse le « jeu » s'installer. Bien souvent les symptômes s'ajustent plus ou moins, comme dans un couple, avec des scènes espacées, parfois violentes, qui peuvent mener à la rupture.

Quant au montage pervers, il exige d'être deux ; ce qui ne veut pas dire que les deux consentent, mais les deux y sont pris et le montage les dépasse. Il est alors essentiel que les deux sachent qu'ils ne sont pas seuls.

En général, on nomme harcèlement l'accrochage de deux symptômes dont l'un seulement serait pervers au sens banal de pousser l'autre à sa limite pour le voir s'effondrer. Dans ce cas, de deux choses l'une :

a) ou bien le pervers rencontre son partenaire et le couplage est proche du type sado-maso, qui peut angoisser l'entourage, le révolter, et qui, par sa logique interne, tiendra le temps qu'il peut. Dans ce cas, l'indication évidente est la rupture, encore faut-il que l'un des deux soit en mesure de l'assumer ;

b) ou bien ce symptôme pervers accroche une proie névrotique : et c'est encore l'épreuve de force, ou de compromis ; la proie se débat jusqu'à la rupture, à moins qu'elle n'accepte la soumission comme une donnée, ou qu'elle ne se pervertisse.

Si l'accrochage explose, c'est une violence mais pas une catastrophe, on peut y faire face comme à un événement de la vie ; et s'il n'explose pas, les deux partenaires sont en apnée de symptôme, dans

un suspens prolongé qui est aussi une violence. L'énergie qui peut produire de fécondes mutations se prélève aux mêmes sources que l'agression ou la tension désagréable. Le risque est d'édifier pour chacun un écran étanche, une protection qui le rende inatteignable. Ce serait construire un autre espace de harcèlement, virtuel et sournois.

Nous sommes dans une culture du préjudice chiffré, et dans un culte de la victime, très risqué pour celle-ci. Il n'y a pas de posture idéale : il faut apprendre à affronter l'entre-deux dans le sens du « possible », et à voir dans le choc avec l'autre l'occasion de créer de nouveaux espaces, psychiques ou concrets, pour poursuivre autrement l'aventure d'exister.

Mais sur un plan plus théorique, peut-on dire que la violence dans nos sociétés, forcément harcelante puisque répétitive, est essentiellement perverse ? Que se serait-il donc passé pour que le symptôme pervers y déferle sur un mode massif qui l'emporterait sur tout autre ? En fait, et bien souvent, les gens déclenchent une angoisse agressive dès (qu'ils croient) que leur cadrage narcissique est menacé, et non pour piéger l'autre ou le détruire. Le plus souvent, c'est pour l'éloigner. Certes, l'entre-deux narcissique peut devenir un accrochage pervers quand chaque entité a déjà pris option sur sa loi totale, dont les deux partenaires seraient les garants, sans tiers possible.

Autrement dit, le montage pervers est un cas très particulier de la gestion narcissique des conflits : en faire un cas général risque d'aboutir à un montage contre-pervers qui viendrait y mettre de l'ordre, laissant entendre qu'il y aurait une gestion harmonieuse des rapports, sans violence et sans heurt ; en fait ne laissant place qu'à des rapports pervers mais silencieux. Ce serait bien dans l'esprit dominant qui dénonce la violence pour la pousser vers les coulisses et ne laisser sur la scène que la violence de la dénonciation.

Dans bien des cas limites, la simple écoute des partenaires ou même seulement de la victime éclaire sur les enjeux plus profonds, et permet à celle-ci de mieux voir sa part sans se laisser coincer dans l'état de victime, qui devrait être passager ; mais cet état s'enkyste quand certains prétendent bien le gérer.

Un autre type de harcèlement

Revenons au vouloir plaire, si humain, qui déclenche des réactions de séduction ou de prédation, elles aussi très humaines, que la loi peut endiguer ou cadrer si elle-même résiste aux pressions et aux harcèlements. Il reste toujours une frange qui lui échappe, sinon la loi serait totalitaire. (De toute façon, le résultat sera moyen, car les rapports entre hommes et femmes ne se règlent pas uniquement par des lois ; si c'était le cas, l'amour serait inutile, et la pulsion maîtrisée. Or l'amour est essentiel, et la pulsion est excessive, même si un jour la reproduction se fait de façon automatique.)

Or voici un autre type de harcèlement : un sujet arrive au-devant de la scène, sous la lumière intermittente des projecteurs, il est en vue et il (ou elle) veut plaire, mais cela peut déplaire à d'autres, ou simplement les agacer. Alors ils vont chercher dans son passé, dans ce qu'il a dit ou a fait, et si c'est « suspect », si ce n'est pas « irréprochable » selon des critères qui annoncent un énorme conformisme, ils vont balancer le bonhomme, dans les médias et sur la Toile, là même où ils l'ont pris. Car le numérique n'oublie rien. Le numérique nous a branchés sur une mémoire gigantesque, et c'est par elle, grâce à elle, que les prédateurs trouveront de quoi harceler. Ils convoqueront le sujet pour qu'il réponde de ce qu'il a dit il y a six mois ou trois ans, il devra se mesurer à lui-même-passé, il apprendra à ajuster ses propos à la ligne antérieure qui doit donc être constante ; le moindre écart sera jugé. Et comme ce n'est pas un vrai tribunal, il n'y a pas d'arrêt, pas de punition qu'il pourrait accomplir pour être quitte. Pas d'acquiescement puisque pas de procès ; rien que du harcèlement. C'est la mémoire qui le juge, et elle est toujours disponible, elle peut le laisser en paix mais le reprendre à tout moment. Il est retenu, tout en restant en liberté, et la mémoire, c'est fait pour ça, pour retenir.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EST-ELLE MISOGYNE ?

› **Robert Kopp**

M

isogyne, la littérature française? Sans aucun doute, et dans son ensemble! Du moins si on lui applique les critères d'égalité et de parité en vigueur aujourd'hui. En effet, n'y a-t-il pour commencer une question de nombre? Celui des écrivains femmes dont nous parlent les manuels est infime, comparé à celui de leurs collègues masculins, dont la liste est tenue à jour de façon bien plus exhaustive. Et quand Gustave Lanson (1857-1934), pour ne prendre que cet exemple, car il est à l'origine de l'histoire littéraire telle qu'elle a été enseignée jusque dans les années soixante, parle de l'une des toutes premières, Christine de Pisan, il a recours aux pires clichés :

« Ne nous arrêtons pas à l'excellente Christine Pisan (*sic*), bonne fille, bonne épouse, bonne mère, du reste un des plus authentiques *bas-bleus* qu'il y ait dans notre littérature, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs, à qui nul ouvrage sur aucun sujet ne

coûte, et qui pendant toute la vie que Dieu leur prête, n'ont affaire que de multiplier les preuves de leur infatigable facilité, égale à leur universelle médiocrité. (1) »

Il y a donc, au départ, un problème d'inventaire et de transmission. D'inventaire fait négligemment et de transmission assurée avec désinvolture. Martine Reid, parmi d'autres, vient justement de le signaler (2), sans pour autant tomber dans les excès de certains collègues américains qui, dans les années soixante-dix déjà, se sont obstinés à n'inscrire dans leurs programmes que des auteurs appartenant à quelque minorité, femmes, noirs, homosexuels, bref, tout sauf ce qui ressemble à des mâles *Wasp* – *white, anglo-saxon, protestant*. Quant à l'image de la femme que véhiculent beaucoup de textes d'auteurs masculins, elle est, on s'en doute, loin d'être unanimement flatteuse. C'est même le moins que l'on puisse dire. Or ce constat n'est-il pas exactement le même pour toutes les littératures européennes, sans exception, du Moyen Âge au XXI^e siècle? Sans remonter aux littératures de l'Antiquité, Sappho n'étant que l'exception qui confirme la règle. Le premier devoir semble donc bien être un devoir d'inventaire. Il est toutefois loin de résoudre tous les problèmes.

C'est précisément par Sappho que Françoise Chandernagor, de façon emblématique, tient à ouvrir son anthologie *Quand les femmes parlent d'amour* (3), qui réunit une trentaine de poétesses, quand Bernard Delvaille, dans *Mille et cent ans de poésie française* (4), ne cite que douze femmes parmi trois cent soixante-douze poètes. Un déséquilibre que confirmeraient d'autres recueils, qu'ils soient consacrés à la poésie ou à la prose. D'où les tentatives, de plus en plus nombreuses depuis les années soixante-dix, de montrer que la littérature médiévale ne se limite pas à Marie de France et à Christine de Pisan, que la Renaissance a connu d'autres auteures que Marguerite de Navarre, le classicisme d'autres romancières que M^{me} de Lafayette, le romantisme d'autres poétesses que Marceline Desbordes-Valmore. Il n'empêche: malgré ces louables efforts, on n'atteindra jamais la parité.

Robert Kopp est professeur à l'université de Bâle. Dernières publications: *Album André Breton* (Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008), *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012), *l'Œil de Baudelaire* (avec Jérôme Farigoule et alii, Paris-Musées, 2016).
› robert.kopp@unibas.ch

Les raisons en sont évidemment civilisationnelles. Mise à part l'époque lointaine, qui relève largement d'un mythe construit au XIX^e siècle, d'une société matriarcale primitive (5), la civilisation gréco-latine et judéo-chrétienne aura vécu pendant trois mille ans sous le règne du patriarcat. Il n'est pas impossible toutefois que celui-ci arrive prochainement à son terme et que la dualité homme-femme, dont la grande anthropologue Françoise Héritier, héritière de Claude Lévi-Strauss, a montré de manière convaincante qu'elle avait toujours été celle d'un rapport hiérarchique, puisse être pensée différemment. Non pas, comme l'avaient suggéré quelques groupes féministes d'hier et d'avant-hier, en essayant de reconquérir le stade primitif d'un patriarcat fantasmé, mais en imaginant de nouvelles définitions des différences sexuelles et, partant, de leurs rapports (6).

Réfléchir à la misogynie évidente des lettres européennes et, par conséquent, françaises, n'est possible qu'à condition de rappeler les structures anthropologiques qui sous-tendent toute notre culture, de tenir compte de l'organisation de la société telle qu'elle a existé à différentes époques, du degré d'instruction des différentes catégories sociales, d'avoir présente à l'esprit l'emprise décisive de la religion et du droit sur les individus et les groupes. Or, du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle, les deux éléments qui impriment le plus profondément la société française sont sans doute le droit romain et la religion chrétienne, le *pater familias* et Dieu le père devenant ainsi les deux piliers de la société patriarcale.

Née d'une « côte superflue »

Les textes antiques de même que la Bible présentent le plus souvent la femme comme un être dangereux, voire maléfique (7). Certes, les exégètes de la Genèse discuteront longtemps encore du sens exact des versets I, 27 et II, 22 et de la préséance masculine qu'ils semblent suggérer de prime abord : « Dieu créa donc l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il les créa mâle et femelle. » Puis : « Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma la femme et l'amena à

Adam. » Il est vrai que les commentateurs modernes d'après Vatican II insistent volontiers sur le fait qu'« aucune différence significative n'est faite entre l'homme et la femme dans l'acte créateur » et que « la parité des sexes est évidente au regard de Dieu » (8). Ce qu'en revanche la tradition, tant picturale que littéraire, a retenu de préférence, c'est que, selon le mot de Bossuet, la femme est le produit d'un os surnuméraire :

« Peut-être [*Dieu*] va-t-il former le second sexe comme il avait formé le premier: non, il veut donner au monde dans les deux sexes l'image de l'unité la plus parfaite, et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il avait mise exprès dans le côté. (9) »

C'est là une image, mais qui frappe immédiatement l'esprit; aussi a-t-elle très souvent inspiré les poètes et les peintres.

Il en va de même de celle qui montre Ève, poussée par le serpent, offrant la pomme défendue à Adam et l'entraînant dans sa chute. Au moment de les chasser du paradis, « Dieu dit aussi à la femme: je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse; vous enfanterez dans la douleur. Vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera (Genèse, III, 16) (10). » La tentation, dans la Bible, est le plus souvent déclinée au féminin. Ève n'est pas, et de loin, la seule séductrice qui traverse les Écritures. La plus connue est sans doute Salomé, qui a inspiré d'innombrables peintres, de Lucas Cranach l'Ancien à Gustave Moreau, écrivains, de Gustave Flaubert à Stéphane Mallarmé et à Oscar Wilde, et musiciens, de Jules Massenet à Richard Strauss et à Terry Riley. Quant à la tradition rabbinique, elle semble conforter cette image négative de la femme à travers une autre figure à la postérité littéraire, artistique et cinématographique nombreuse: Lilith, parfois présentée comme la première femme d'Adam, tirée directement du limon, comme celui-ci, et non pas de sa chair, comme Ève. Ce qui lui a valu d'être adoptée comme porte-drapeau par certaines militantes du mouvement Choisir la cause des femmes.

Que l'Église catholique ait mis du temps à prôner l'égalité homme-femme, le légendaire deuxième Concile de Mâcon, en 585, lui aussi en attesterait, puisque, *dixit* un luthérien de la fin du XVI^e siècle en s'appuyant sur Grégoire de Tours, des évêques auraient discuté de l'existence de l'âme des femmes. *Fake news*, dirait-on aujourd'hui. Mais ce ne sont pas seulement Pierre Bayle, le marquis de Sade ou Victor Hugo qui se font l'écho des rumeurs de ce débat, on y trouve des allusions jusque dans les écrits de savants contemporains aussi réputés que Jacques Le Goff, Pascal Picq et Philippe Brenot.

Au travail, M^{me} Anastasie!

Faut-il donc s'étonner que des images dépréciatives de la femme se retrouvent en grand nombre dans les littératures de tous les pays et de toutes les époques? Dénonçons donc à la vindicte des censeurs, en nous bornant à la France, tout ce qui n'est pas politiquement correct selon les normes qui nous viennent des campus américains. Voici en vrac quelques auteurs qu'il est urgent d'expurger: Montaigne, Agrippa d'Aubigné, Molière, La Bruyère, La Fontaine, Perrault, Voltaire, Diderot, Constant, Proudhon, Balzac, Baudelaire, Flaubert, Huysmans, Nietzsche, Apollinaire, Montherlant, Char.

Que de passages à noircir d'urgence, comme on l'a fait des seins, du sexe et du derrière des *Trois Grâces* de Cranach, tableau pour l'achat duquel le Louvre, il y a quelques années, avait récolté des fonds au moyen d'encarts publicitaires dans des quotidiens, dont *le Monde*. À Abou Dhabi, où la Sorbonne entretient une succursale, le numéro en question fut vendu avec trois grosses barres noires en travers de la reproduction du tableau. Depuis, nous avons vu circuler jusque chez nous des pétitions demandant que l'on décroche les tableaux de Balthus... entre autres!

Voici donc quelques-unes des monstruosité qui devraient de toute urgence être censurées. Montaigne:

« La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage. [...] Je vois avec dépit en plusieurs ménages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midi, que madame est encore après à se coiffer et attifer, en son cabinet. » (*Essais*, III, 9.)

Ou encore :

« Qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari. » (*Essais*, I, 23.)

Propos rapporté de François, duc de Bretagne, dont se souvient Molière dans *les Femmes savantes* :

« Nos pères, sur ce point, étaient gens bien censés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse. »

Lequel Molière a encore aggravé son cas en faisant ainsi expliquer l'origine de la jalousie par Alain devant Georgette, dans *l'École des femmes* :

« Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage
Que si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ?
[...] La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et, quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leur doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême. »

Estimera-t-on que Montaigne est racheté par sa « fille d'alliance », Marie de Gournay, qui n'est pas seulement la responsable de la troisième édition des *Essais*, servant encore de base aux éditions modernes,

mais aussi une des premières féministes, avec son livre publié en 1622, *Égalité des hommes et des femmes* (11) ? Certes, au jeu des citations, la plupart des auteurs sont perdants et c'est à qui aurait proféré les monstruosité les plus insoutenables. La palme pourrait bien revenir à Baudelaire, notant, entre autres, dans *Mon cœur mis à nu* :

« La femme est le contraire du Dandy.
Donc elle doit faire horreur.
La femme a faim et elle veut manger.
Soif, et elle veut boire.
Elle est en rut et elle veut être foutue.
Le beau mérite!
La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. »

Il n'aurait pas détonné au concile de Mâcon :

« J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles tenir avec Dieu ? »

Or, avant de juger, essayons de comprendre : Baudelaire ne fait que reprendre ce qu'enseigne la tradition de l'Église, de saint Augustin à saint Thomas, de Bossuet à Lacordaire. La femme est soit dans les cieux, soit en enfer, c'est la sainte ou la sorcière, la rédemptrice ou la prostituée, et souvent les deux en une, comme chez Dostoïevski. Rares sont les auteurs modernes qui ne célèbrent que la femme divine, la mère de Dieu, la muse, l'inspiratrice, comme le font Dante de Béatrice et Pétrarque de Laure. « Vous vous êtes fait diable », écrivait Sainte-Beuve à Baudelaire après avoir reçu *les Fleurs du mal*. « Vous avez voulu arracher leurs secrets aux démons de la nuit. En faisant cela avec subtilité [...], en *pétrarquisant* sur l'horrible. »

Il est inutile de pardonner à Baudelaire ses excès ou de vouloir expurger ses textes des monstruosité qui nous paraissent insoutenables. Toute son œuvre relève du même esprit, qui est aussi celui de Flaubert, des frères Goncourt, celui de leur époque. Et cet esprit

est perceptible jusque dans les moindres détails. C'est ainsi que, pour Baudelaire, Emma Bovary, en fin de compte, est un homme, parce que l'imagination et la révolte qui sont les siennes sont des qualités essentiellement masculines : « pour ce qu'il y a en elle de plus énergique et de plus ambitieux, et aussi de plus rêveur, madame Bovary est restée un homme ». Il faut donc interdire tout Baudelaire, le condamner pour de bon pour outrage à la morale du politiquement correct des années deux mille, et ne pas se contenter de retrancher six poèmes comme le fit la justice du Second Empire. Et avec lui beaucoup d'autres, voire la plus grande partie de la littérature française et européenne.

La loi du père

Mais l'enseignement catholique d'avant Vatican II n'est qu'une des deux sources de la misogynie qui se fait jour dans les lettres et les arts. Le droit romain en est l'autre, qui accorde la prééminence absolue au *pater familias*. Toutefois, *pater semper incertus, mater certissima*, dit le vieil adage, repris par le droit coutumier français, puis par le Code civil de Napoléon. Comment échapper à cette incertitude ? Comment contrôler efficacement la filiation ? En privilégiant l'adoption. Ce que fit César en adoptant Auguste, assurant ainsi la victoire d'Apollon sur Dionysos, de l'ordre sur le désordre. Ou en inventant des mécanismes permettant de la contrôler. Ce que firent les juristes, en sacralisant, à la suite de l'Église, le mariage et en établissant une distinction entre enfants légitimes et enfants naturels, sans se soucier dans le cas des premiers de savoir qui est le véritable géniteur. Ce n'est qu'en 1972 qu'a été proclamée l'égalité des filiations légitimes et naturelles. Et c'est sous la présidence de François Mitterrand qu'ont disparu du Code civil les termes « légitime » et « naturel ». Quant aux recherches en paternité, on sait ce qu'elles sont devenues à l'époque du séquençage de l'ADN.

Ce que Françoise Héritier a appelé « le privilège exorbitant d'enfanter » et qui, selon elle, a privé les femmes de la maîtrise de leur corps et de leur sexualité a du même coup plongé les hommes dans une mortelle incertitude. D'où toute une littérature de la recherche

du père, sur fond de soupçon de misogynie, de Charles Dickens à Michel Tournier et de Louis Aragon à Romain Gary. D'où aussi cette guerre des sexes, qui éclate périodiquement au théâtre, d'Eschyle et d'Aristophane à Ibsen et Strindberg jusqu'à Yasmina Reza, ou dans le roman, de Laclos à Sollers. « La guerre des sexes – écrit ce dernier dans *Un vrai roman : mémoires* – est évidente, fatale, immémoriale, mais elle peut laisser la place à des intervalles de paix. Je revendique hautement les situations favorables avec des femmes, elles ont illuminé ma vie, elles l'illuminent toujours. On sait que c'est la guerre, on en joue, on ne dort que d'un œil, mais on sait aussi s'amuser, se taire, travailler ensemble. » Ce texte fut écrit il y a dix ans ; il se lit aujourd'hui comme un roman de chevalerie. C'est à cela, aussi, que nous voyons que l'époque a changé, a basculé.

1. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française* (1894), Hachette, 1951, p. 166-167.
2. Martine Reid (éd.), *les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Honoré Champion, 2011. La situation est très différente dans le monde anglo-saxon ; voir Sonya Stephens (éd.) *A History of Women's Writing in France*, Cambridge University Press, 2000, ainsi que Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman (éd.), *French Global: A New Approach to Literary History*, Columbia University Press, 2010.
3. Françoise Chandernagor, *Quand les femmes parlent d'amour*, Le Cherche Midi, 2016.
4. Bernard Delvaille, *Mille et cent ans de poésie française*, Laffont, coll. « Bouquins », 1991.
5. Voir l'énorme somme (1 390 pages) de Johann Jakob Bachofen (1815-1887), le collègue de Jacob Burckhardt et de Nietzsche à l'université de Bâle, historien du droit et anthropologue, *Das Mutterrecht*, 1861, traduit par Étienne Barilier, *le Droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, L'Âge d'homme, 1996.
6. Françoise Héritier, *Masculin-Féminin*, tome I, *la Pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996, *Masculin-Féminin*, tome II, *Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002.
7. Adeline Gargan et Bertrand Lançon, *Histoire de la misogynie de l'Antiquité à nos jours*, Éditions Arkhê, 2013.
8. André-Marie Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, Laffont, coll. « Bouquins », 1989, « Ève ».
9. Bossuet, *Élévation sur les mystères, Méditations et autres textes*, édition établie et présentée par Renaud Silly, Laffont, coll. « Bouquins », 2017, p. 305.
10. La Bible, traduction de Lemaître de Sacy, Laffont, coll. « Bouquins », 1990.
11. Marie de Gournay, *Égalité des hommes et des femmes et autres textes*, Gallimard, coll. « Folio sagesses », 2018.

MÉCHANCETÉ DE L'HOMME BLANC ?

› **Pascal Bruckner**

L'homme blanc est méchant par nature. Il est le démon du genre humain, sa part maudite. Longtemps métaphore de l'Occident, le voici désormais réductible à la couleur de sa peau, signe de son infamie. Telle est la vulgate diffusée par les études postcoloniales sur les campus nord-américains et par les mouvements politiques indigénistes. Et cette disgrâce blanche culmine au XX^e siècle dans le totalitarisme nazi, qui n'en est pas l'anomalie mais l'illustration.

Hitlériser l'histoire occidentale

Vous ne le saviez peut-être pas, mais Hitler s'est précédé lui-même de plusieurs siècles dans l'histoire de l'humanité. Le III^e Reich n'est pas ce régime arrivé au pouvoir par les urnes en 1933 et disparu sous les coups de boutoir de l'Armée rouge et des Alliés dans les décombres de Berlin en mai 1945. Il est en quelque sorte la matrice de l'histoire européenne ou, pour le dire autrement, son vrai visage. C'est ainsi que des historiens réclament pour les Africains, les Arabes, les Indiens d'Amérique du Nord et du Sud la jurisprudence de l'antériorité. « Il existe, nous dit l'essayiste colombienne Amelia Plumelle-

Uribe (1), une relation dynamique entre la destruction des indigènes d'Amérique, l'anéantissement des Noirs et la politique d'extermination introduite par les nazis en Europe dans la première moitié du XX^e siècle. » Le crime du nazisme a été de transporter au cœur du monde européen une férocité jusque-là réservée aux non-Blancs, aux non-Aryens. Et si les États-Unis ont lancé une bombe atomique sur Hiroshima plutôt que sur Berlin, c'est parce que les Japonais n'étaient pas des Blancs ! Déjà en 1950, Aimé Césaire avertissait le « très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^e siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique et qu'au fond ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les *coolies* de l'Inde et les nègres d'Afrique » (2). C'est encore un historien, Olivier Le Cour Grandmaison, qui nous explique, dans un livre au titre significatif, « Coloniser, exterminer : sur la guerre et l'État colonial » (3) que les méthodes utilisées pour pacifier l'Algérie, massacre de prisonniers et de civils, razzias, destructions de cultures et de villages, ont servi de laboratoire pour forger de nouveaux concepts, ceux de « race sans valeur », « d'espace vital » promis plus tard aux usages que l'on sait. C'est bien là, dans la douce moiteur des colonies, qu'a été imaginé, bien avant la destruction des juifs d'Europe, un projet cohérent de génocide, pour reprendre le néologisme forgé en 1943 par le juriste polonais Raphael Lemkin. Changement de paradigme : le colonisé soumis en Cochinchine, en Afrique occidentale, en Algérie à des règles discriminatoires par le Code de l'indigénat préfigure le statut des juifs sous Pétain. Le régime pénal sous lequel vivaient les « indigènes » en Algérie, assujettis à des amendes exorbitantes et à la règle de la responsabilité collective, était bien celui de la terreur totalitaire de l'Allemagne nazie. Olivier Le Cour Grandmaison se fixe un seul objectif : par une prophétie à rebours, raccrocher le petit wagon

Pascal Bruckner est romancier et essayiste. Dernier ouvrage publié : *Un racisme imaginaire. La querelle de l'islamophobie* (Grasset, 2017).

de la conquête de l'Algérie au grand train de la Shoah, en transposer terme à terme le vocabulaire, l'ambiance, l'esprit. Le nazisme aurait donc commencé du jour où l'homme blanc, portugais, espagnol, hollandais, a posé son pied sur les rivages de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Amérique, y semant la mort, le chaos, la destruction.

Le « blanchiment » des juifs

Qu'est-il arrivé aux juifs depuis la création d'Israël ? Une malédiction pigmentaire : par une ironie diabolique, les persécutés de l'Occident ont eux-mêmes « blanchi », les victimes sont devenues bourreaux. Comme l'explique l'historien Enzo Traverso, jadis aux États-Unis, juifs et Noirs combattaient ensemble le racisme et le colonialisme. Puis les juifs, surtout depuis 1948, ont franchi « la ligne de couleur », se sont enrichis et sont devenus « blancs », c'est-à-dire oppresseurs (4). Avec la fin, supposée, de l'antisémitisme, le juif est entré dans la race supérieure (la blanche), avec Israël, il est entré dans la maladie européenne du nationalisme et c'est ce qui l'a perdu. Sorti du ghetto, il n'incarne plus cette « altérité négative » qui le rendait unique autrefois. « L'outsider interne n'est plus le juif : il est maintenant l'Arabe et le Noir, c'est-à-dire l'ex-colonisé résidant en métropole et devenu citoyen français. (5) » Être blanc, ce serait donc, nous dit le philosophe Pierre Tevanian, jouir d'un « privilège pigmentaire » dont ne profitent ni les Noirs ni les Arabes (6). C'est un confort social symbolique qu'il faut remettre en cause par tous les moyens. « Les Blancs sont en effet malades d'une maladie qui s'appelle le racisme et qui les affecte tous sur des modes différents même [...] s'ils ne sont pas racistes. » Ils sont donc, de par leur couleur de peau, affectés d'une calamité métaphysique. C'est de ce mal-être qu'il faut les purger par tous les moyens. Ils ont éveillé en chaque société l'esprit de division et de cruauté. Le racisme, on le sait, est l'attribution d'un certain nombre de qualités négatives à un être ou à un peuple en raison de ses origines ou de sa couleur de peau, le Noir, l'Arabe, le juif, le jaune sont coupables de toute éternité d'être ce qu'ils sont. On est ainsi avec Pierre Tevanian dans le pur esprit du Klu Klux

Klan mais inversé: ce dernier maudit les Noirs, les jaunes, les juifs, les Hispaniques, Pierre Tevanian maudit les Blancs. Pour lui comme pour les suprématistes américains, l'appartenance à une « race » est une malédiction ou une bénédiction. On ira donc jusqu'à bannir le Blanc des réunions contre le racisme, on organisera des « paroles non blanches », des camps « décoloniaux », ostracisme revendiqué au nom des luttes anti-impérialistes. L'on se contente ainsi de retourner la rhétorique national-socialiste qui exaltait les seuls Aryens. C'est la même pensée renversée à la façon d'un sablier: il y a des « races » supérieures et des « races » inférieures, une lutte des races qui a supplanté la lutte des classes. « Être blanc, c'est être élevé dans cette double imposture: le bénéfice d'un privilège et la dénégaration de ce privilège. (7) » S'extraire de cette imposture est « une ascèse de tous les instants » (selon Pierre Tevanian). À ce stade, la seule issue serait en effet la disparition de la race blanche, par métissage généralisé. La racialisation générale du monde et des rapports sociaux, telle est la conséquence funeste d'un antiracisme devenu fou et qui propage partout ce qu'il est censé éteindre. Avec cette « épidermisation » hystérique du débat, on reste dans la droite ligne des vieilles distinctions issues de l'esclavage. Mélanine contre leucoderme: voilà que renaît l'obsession du pedigree et les hommes à nouveau compartimentés en syndicats ethniques.

Il faut donc en finir avec le *dead white European male*, comme on dit sur les campus anglo-saxons, le mâle hétérosexuel blanc, condensé de toutes les ignominies. C'est ainsi que bien des « féministes » françaises ont minimisé les agressions de Cologne, lors de la nuit de la Saint-Sylvestre 2015, en raison de l'origine même des agresseurs, maghrébins ou moyen-orientaux. Caroline de Haas, ancienne apparatchik socialiste, fondatrice de l'association Osez le féminisme!, s'exprime sur les faits de la façon suivante dans un Tweet du 7 janvier 2016: « Ceux qui nous disent que les agressions sexuelles en Allemagne sont dues à l'arrivée de migrants: allez déverser votre merde raciste ailleurs. » Quant à la militante de La France insoumise Clémentine Autain, elle envoie sur ces événements le Tweet suivant: « Entre avril et septembre 1945, deux millions d'Allemandes violées par des soldats. La faute à l'islam? » On ne voit pas trop le rapport mais on comprend qu'il y a, pour les islamo-

gauchistes, des viols politiquement corrects s'ils sont commis par des dominés du Sud et d'autres intolérables quand ils sont commis par les dominants du Nord. Bref, il n'existe qu'une variété de « porc », c'est le mâle blanc ! Outre-Atlantique, on voit même la « féministe » Joan Wallach Scott et l'éditorialiste Adam Shatz, francophobes obsessionnels, défendre ou du moins minimiser les crimes supposés de Tariq Ramadan, accusé de viols et de coups et blessures au motif qu'étant musulman il serait l'objet d'un racisme spontané des Français (8).

Pourquoi cette élection du « Blanc » comme quintessence de l'abjection ? La réponse en est donnée dans un excellent livre de l'anthropologue Tidiane N'Diaye, *le Génocide voilé* (9), paru en 2008 : sans minimiser le moins du monde les crimes effrayants de la traite transatlantique et du colonialisme européen, ce chercheur sénégalais explique que seule la traite arabo-musulmane peut être assimilée à une entreprise d'extermination puisqu'elle fit près de 17 millions de tués et castrés. La preuve : alors que 70 millions de descendants ou métis d'Africains peuplent le continent des Amériques, des États-Unis au Brésil en passant par les Caraïbes, seule une minorité de Noirs ont réussi à survivre en terre d'islam. La conquête arabe a été possible parce que les prédateurs ont dénié toute dignité à leurs captifs. « Les seuls peuples à accepter l'esclavage sont les nègres, en raison d'un degré inférieur d'humanité, leur place étant plus proche du stade bestial », explique par exemple le grand historien tunisien Ibn Khaldoun (1332-1406). Le racisme a sous-tendu à peu près toutes les entreprises d'agression. En arabe le mot *abid*, signifiant « esclave », est devenu à partir du VII^e siècle synonyme de « Noir ». Bien avant les grands théoriciens européens du racisme, le monde arabe aura ainsi justifié la ségrégation raciale envers les Noirs et ce au mépris des hadiths du Coran et de l'enseignement de Mahomet. À la fin de son étude, l'auteur s'interroge sur le silence des élites devant ces événements, surtout en Afrique. Il l'explique par une solidarité face au colonialisme blanc, mais aussi par un syndrome de Stockholm où les descendants des victimes pactisent avec les descendants des bourreaux sur le dos de l'Occident, coupable, forcément coupable. L'ancienne garde des Sceaux Christiane Taubira ne proclamait-elle pas, dans une remarque terriblement paternaliste : « Il ne faut pas trop évoquer la traite négrière arabo-

musulmane pour que les jeunes Arabes ne portent pas sur leur dos tout le poids des méfaits des Arabes (10) » ? Trop de chercheurs africains et afro-américains, déplore Tidiane N'Diaye, tentent de gommer cet épisode monstrueux, pour ne pas bousculer leurs préjugés ou leur confort. Il faut éviter toute remise en question du grand récit qui oppose l'indigène, toujours victime, au Blanc, toujours barbare. La Conférence mondiale de Durban contre le racisme en 2000 aurait pu être l'occasion pour Arabes et Noirs de déterrer les cadavres du passé. Las. Par un refoulement révélateur, Durban se contenta d'accuser l'« Entité sioniste » et de désigner les juifs comme fauteurs du malheur universel. Depuis que ces derniers incarnent à leur tour toute l'abomination du monde occidental, l'anti-sémitisme, présent au Maghreb, au Moyen-Orient, dans nos banlieues, connaît une explosion, réactivée par les fondamentalistes et par une certaine extrême gauche. Triomphe posthume de Hitler chez ceux-là mêmes qui se revendiquent de l'antifascisme. La haine du « Blanc » est une commodité épistémologique et cognitive indispensable. S'il fallait changer de bouc émissaire, c'est l'ensemble des disciplines sociales qui devrait être bouleversé, c'est toute l'histoire dans sa complexité et ses nuances qu'il faudrait reconsidérer. Les « Caucasiens », comme on les nomme aux États-Unis, seront bientôt minoritaires sur le plan démographique, supplantés par les Asiatiques et les Africains. Mais ils resteront marqués par l'opprobre, quoi qu'ils fassent, où qu'ils se trouvent. Le racisme anti-Blanc ne fait que commencer et il va s'énoncer dans les termes de l'antiracisme. Telle est sa nouveauté.

1. Amelia Plumelle-Urbe, *la Férocité blanche. Des non-Blancs aux non-Aryens. Génocides occultés de 1492 à nos jours*, Albin Michel, 2001.

2. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, préface de Jacques Duclos, Éditions Réclame, 1950.

3. Olivier Le Cour Grandmaison, *Coloniser, exterminer : sur la guerre et l'État colonial*, Fayard, 2005.

4. Enzo Traverso, « Les juifs et la ligne de couleur » in Sylvie Laurent et Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les Blancs ?*, La Découverte, 2013, p. 253-261.

5. *Idem*, p. 60.

6. Pierre Tevastian, « Réflexions sur le privilège blanc », in Sylvie Laurent et Thierry Leclère, *op. cit.*, p. 73.

7. *Idem* p. 28. S'extraire de cette imposture est « une ascèse de tous les instants » (Pierre Tevastian).

8. Adam Shatz, « How the Tariq Ramadan Scandal derailed the Balance ton porc movement in France », *The New Yorker*, 29 novembre 2017.

9. Tidiane N'Diaye, *le Génocide voilé*, Gallimard, coll. « Continents noirs », 2008.

10. Éric Conan, « Encore aujourd'hui », *L'Express*, 4 mai 2006.

DONALD TRUMP, LEADER DES HOMMES BLANCS EN COLÈRE

› **Brice Couturier**



Nonobstant sa peau blanche, Bill Clinton est notre premier président noir. Plus noir, en vérité, que n'importe quelle personne qui pourrait être élue à ce poste du vivant de nos enfants », déclarait la célèbre romancière noire américaine Toni Morrison en 1998. Elle ne pouvait sans doute pas imaginer que, onze ans plus tard, les États-Unis éliraient, avec Barack Obama, un président authentiquement noir. Les choses bougent très vite aux États-Unis. Mais l'obsession ethnociste demeure. L'essayiste afro-américain Ta-Nehisi Coates a publié, en octobre dernier, dans le mensuel *The Atlantic*, un article au titre provocateur : « Le premier président blanc ». « Trump n'est peut-être pas le premier président blanc, précisait-il, mais là où ses prédécesseurs portaient la blancheur comme un talisman ancestral, Trump a sorti l'amulette de sa coque, relâchant dans l'air ses énergies étranges. [...] On dit souvent que Trump n'a pas d'idéologie, ce n'est pas vrai – son idéologie est le suprématisme blanc, avec son pouvoir agressif et moralisateur. » Aux yeux de beaucoup d'observateurs, l'élection de Donald Trump – le candidat le plus improbable porté à la Maison-Blanche depuis des décennies – signifie, en effet, la « revanche de l'homme blanc ».

On l'a dit: le vote pour Trump a été d'abord un vote de classe. Le géographe Joel Kotkin a montré que le candidat du Parti républicain avait dominé dans les États spécialisés dans la « production de biens tangibles » (industrie, alimentation, énergie), tandis que Hillary Clinton faisait le plein dans les États caractérisés par la prédominance d'une économie de l'immatériel (numérique, communication, médias, finance). Elle l'a emporté dans le Nord-Est et sur la Côte ouest. La quasi-totalité des États situés entre les Appalaches, à l'est, et les Montagnes rocheuses, à l'ouest, se sont donnés à Trump. Son électorat, le président élu l'a recruté prioritairement chez les « cols bleus » menacés par les délocalisations et les nouvelles technologies. Selon Joel Kotkin, plus un État est émetteur de dioxyde de carbone, plus il a voté Trump. Ce fut donc un vote anti-écologiste – ne vous étonnez pas que Trump ait retiré son pays des accords de Paris sur le climat... Mais ce fut surtout un électorat massivement blanc. Cela a été bien documenté par Ronald Inglehart et Pippa Norris dans leur étude « Trump, le Brexit et la montée du populisme. Défavorisés et contrecoup culturel » (1).

Brice Couturier est journaliste. Il présente chaque matin sur France Culture une chronique intitulée « Le tour du monde des idées ». Dernier ouvrage publié : *Macron, un président philosophe* (L'Observatoire, 2017).

Le vote pour Trump a d'abord été un vote de laissés-pour-compte. L'expression d'une frustration et d'une colère. Celles d'une catégorie de la population qui croyait constituer « la colonne vertébrale des États-Unis » et se retrouve marginalisée dans un pays qu'elle ne reconnaît plus. C'est ce que décrit bien Arlie Russell Hochschild dans un livre qui a fait grand bruit, *Strangers in their Own Land: Anger and mourning on the American Right* (2) (Étrangers dans leur propre pays: colère et lamentations sur la droite américaine). L'auteure, une sociologue de Berkeley, a effectué une mission de cinq ans dans le sud-ouest de la Louisiane, une région sinistrée. Elle raconte le choc de deux Amérique: la rencontre entre le milieu auquel elle appartient – lecture du *New York Times*, alimentation bio et sans gluten, petites voitures peu polluantes, tri des déchets – et ce qu'elle découvre chez les « *White trash* » du Sud profond, ses hôtes: une culture qui se résume à la Bible, une nourriture dont la plupart des composants ont été frits dans l'huile, l'obésité générale, d'où le port de vêtements XXXL... Les addictions, la pauvreté, l'humiliation, la rancœur. L'espérance de vie

est de 75 ans en Louisiane, contre 81 dans le très chic Connecticut. La Louisiane détient aussi le record de nombre de décès par arme à feu et le taux le plus élevé de population détenue en prison...

Mais la source de ce désespoir et de cette colère est surtout culturelle : ces petits Blancs, qui ont « joué selon les règles », éprouvent le sentiment que leurs valeurs traditionnelles sont méprisées par les élites éduquées. Ils soupçonnent ces élites lointaines de favoriser, à leur détriment, les minorités et les immigrants récents. Les petits Blancs, écrit Arlie Russell Hochschild, ont non seulement l'impression « d'avoir été relégués au bout de la file d'attente du rêve américain », mais que des gens « qu'ils ne connaissaient pas » ont soudain fait irruption pour se placer aux premiers rangs sans avoir eu à faire la queue. En tant que membres d'une minorité, ces derniers bénéficient de programmes spécifiques de promotion. Alors les Blancs pauvres accusent le gouvernement fédéral d'avoir prémédité leur propre marginalisation, d'avoir provoqué la baisse des salaires en ouvrant largement leur pays à l'immigration, d'avoir provoqué la fermeture de leurs usines en favorisant l'ouverture des échanges commerciaux avec la Chine et le Mexique. Paradoxalement, le milliardaire Trump, parce qu'il est l'ennemi déclaré des élites établies sur les deux côtes, leur est apparu comme le seul susceptible de leur rendre leur place et leur dignité.

C'est pourquoi « le Donald » a véritablement triomphé chez les Blancs non diplômés du supérieur (37 points de plus que pour Hillary Clinton) et chez les Blancs âgés de 45 à 64 ans (28 points de plus). De fait, il l'a emporté aussi, mais avec une marge plus réduite, chez les Blancs diplômés (+ 3 points) et chez les jeunes Blancs (+ 4 points chez les 18-29 ans). Mais le plus frappant, c'est qu'une majorité des femmes blanches ont donné leur suffrage (53 %) à une personnalité connue pour ses dérapages sexistes, alors même que se présentait contre lui la première candidate de l'histoire politique américaine. Comment expliquer un tel paradoxe ? Le fait est que la candidate démocrate s'est pris les pieds dans le tapis. C'est elle qui a multiplié les appels au vote ethnique et genré. Chaque minorité ethnique avait droit, dans son programme, à son catalogue de promesses spécifiques. Quant aux femmes, la candidate démocrate s'est comportée comme si leur vote lui était acquis de droit. Peu après la proclamation des résultats, Joan

Walsh écrivait dans l'hebdomadaire de gauche *The Nation* : « Et voici une vérité qui fait peur : voilà une élection au cours de laquelle une minorité bruyante de Blancs a commencé à se percevoir comme une minorité parmi les autres et à se comporter comme n'importe quelle minorité ethnique, assumant ses intérêts spécifiques et séparés. (3) » Trump a mobilisé la classe ouvrière, abandonnée par les démocrates. Ces « cols bleus », qui avaient déserté les urnes, y sont revenus en masse pour soutenir le candidat dénigré par les élites et par les médias sérieux. Ce fut un vote de classe. Mais Trump a aussi bénéficié d'une mobilisation inattendue et massive des hommes blancs.

Politique des identités

En 2002, deux politologues, Ruy Teixeira et John Judis, ont expliqué dans *The Emerging Democratic Majority* (4) pourquoi le Parti démocrate allait accéder au pouvoir aux États-Unis et y demeurer de manière définitive. La démographie – il meurt plus de Blancs qu'il n'en naît – expliquaient les auteurs, donnerait la victoire au parti qui prône, depuis le sénateur George McGovern, la « coalition arc-en-ciel », l'alliance politique des minorités ethniques, des minorités sexuelles et des femmes élevant seules leurs enfants. Les démographes ont déjà prévu la date à laquelle les Blancs vont devenir une minorité aux États-Unis : ce sera en 2042. Mais d'ici là, l'immigration et les taux de natalité supérieurs parmi les minorités étaient censées assurer aux démocrates une majorité automatique. Les auteurs ne se préoccupaient pas d'éventuels conflits d'intérêts ou de culture entre ces groupes. Et conformément à la *doxa* universitaire, ce type d'étude fait l'impasse sur les appartenances de classe, pour se focaliser sur les seules identités culturelles. Sur ce terrain, le Parti démocrate se sentait en position de force. Et pourtant, sa candidate a été battue. Pourquoi ?

Dans son livre *A War for the Soul of America* (5), Andrew Hartman estimait que cette fameuse « guerre culturelle », lancée par le conservateur Pat Buchanan lors de la Convention républicaine de 1992, avait été gagnée par la gauche multiculturaliste et relativiste. « Mes amis, disait Buchanan, cette élection a pour enjeu bien davan-

tage que la question : qui reçoit quoi ? Ce qui est en jeu, c'est ce que nous sommes. Ce en quoi nous croyons. Ce que nous soutenons en tant qu'Américains. Il y a une guerre culturelle en cours dans notre pays pour gagner le cœur de l'Amérique. » La question de l'identité allait, en effet, dominer l'agenda politique, au détriment de celle de la distribution des richesses. On dit, aux États-Unis, que ce sont les conservateurs qui lancent les guerres culturelles mais que c'est presque toujours la gauche qui les gagne. Pas cette fois.

Il y a encore deux ou trois ans, tous les observateurs estimaient ainsi que les mouvements de libération des années soixante et soixante-dix, marginaux au départ, étaient parvenus à s'imposer à l'ensemble de la gauche. Sous la pression de mouvements identitaires noirs, féministes ou homosexuels, celle-ci a en effet renoncé à ses anciens projets de transformation sociale pour se retrancher sur une « politique des identités ». Elle est basée sur l'expression de soi (« ce qui est personnel, c'est ça qui est politique »), sur le culte de l'authenticité culturelle et des racines, sur les demandes de réparation pour les torts subis dans le passé par les « communautés victimisées ». Se faisant, la gauche américaine a troqué l'universalisme émancipateur hérité des Lumières européennes pour une célébration des particularismes qui fut autrefois, chez nous en Europe, un thème de droite. Cette idéologie, comme on sait, triomphe dans les universités. La culture humaniste, désormais assimilée à l'étude des « hommes blancs morts », a été remplacée par l'exploration narcissique de sa propre « différence », au nom de la *self-esteem* : *women studies*, *lesbian and gay studies*, *black studies*, *black queer studies*, etc. Comme le fait observer tristement le remarquable essayiste Mark Lilla, il est devenu impossible d'entamer un dialogue avec un étudiant qui commence chacune de ses affirmations par « en tant que [Noir, femme, homosexuel, Latino, etc.], j'estime que... ». Cela invalide en effet le point de vue de quiconque ne partage cette même identité.

Le même Mark Lilla a publié dans le *New York Times* (6), au lendemain de la défaite démocrate, un article très discuté à gauche, affirmant que le multiculturalisme, entretenant une concurrence entre les victimes, avait engendré, par contrecoup, une réaction ethnique chez certains Blancs. À la « fierté afro-américaine » a répondu la fierté des classes populaires blanches, exaspérées d'être les seules dont on peut

impunément se moquer à la télévision sans encourir les foudres du politiquement correct. Michael Kimmel, directeur du Centre pour l'étude des masculinités (!) à l'université de New York à Stony Brook, a publié avant l'élection présidentielle un essai, *Angry White Men* (7) (Hommes blancs en colère), qui passe à présent pour avoir nommé ce que personne n'avait vu venir : la mobilité sociale, aux États-Unis, s'effectue dans les deux sens. Et tandis que de brillants sujets issus de minorités autrefois discriminées, comme Obama lui-même, ont fait leur entrée dans l'élite sociale grâce au système méritocratique, une partie conséquente des classes moyennes inférieures blanches a glissé vers la vraie pauvreté. Ces gens ont perdu, écrit-il, l'usage de mots « qui avaient un sens pour eux : honneur, intégrité et dignité ».

Kimmel se souvient avoir participé, sur une chaîne de télévision, à une émission intitulée « Une femme noire m'a volé mon job ». Trois hommes blancs témoignaient. Ils avaient les qualifications requises, mais la discrimination positive avait joué en faveur d'une femme noire. Et ils étaient en colère. « Qu'en pensez-vous, professeur ? » lui demanda l'animateur. « Vous auriez dû intituler votre émission : "une femme noire a eu un job" », répondit Kimmel. Mais ces hommes avaient le sentiment que les emplois disponibles leur revenaient de droit, parce que dans leur culture, l'homme est le *breadwinner*. Incapables d'entretenir leur foyer par leurs seuls revenus, ils sont humiliés et furieux. Ils ont le sentiment que leurs compagnes les méprisent. D'ailleurs, elles les quittent.

Dans un récit autobiographique qui a connu un succès extraordinaire aux États-Unis, *Hillbilly Elegy*, J.D. Vance explique pourquoi les « petits Blancs » de l'Ohio ont détesté Obama :

« Aux yeux de beaucoup de Middletowniens, le président est un extraterrestre pour des raisons qui n'ont rien à voir avec sa couleur de peau. Il ne faut pas oublier qu'aucun de mes camarades de lycée n'est allé dans une grande université. Barack Obama en a fréquenté deux, dans lesquelles il a brillé. Il est riche, intelligent et il s'exprime comme un professeur de droit constitutionnel. [...] Son accent – propre, parfait, neutre – est étranger. [...] Il dégage une confiance en lui qui vient de la certitude que, dans l'Amé-

rique moderne, la méritocratie a été forgée pour lui. [...] Le président Obama a fait ses débuts en politique alors que beaucoup de gens, dans ma communauté, commençaient à croire que, dans l'Amérique moderne, la méritocratie n'avait pas été forgée pour eux. Nous savons que nous sommes en train d'échouer. [...] Barack Obama frappe au plein cœur de nos faiblesses. C'est un bon père, ce que beaucoup d'entre nous ne sont pas. Il porte un costume pour aller travailler, alors que nous mettons des bleus de travail quand nous avons la chance d'avoir un emploi. Sa femme nous explique que nous ne devrions pas donner certains aliments à manger nos enfants et nous la détestons pour ça – non parce qu'elle a tort, mais parce que nous savons qu'elle a raison. (8) »

Certains commentateurs européens ont cru voir en Donald Trump la réincarnation de Ronald Reagan. Il est vrai que ces deux républicains *hard-liners* sont des nationalistes américains. Mais l'assurance tranquille de Reagan, sa certitude intime de piloter une nation dotée d'une « destinée manifeste » contrastent avec le nationalisme revancharde de Trump. « *Make America great again* », « *Take our contry back* » : tous ces slogans témoignent du sentiment angoissé d'une perte, d'une régression, d'une détérioration qu'il faudrait tenter d'enrayer. Le reaganisme a conduit les États-Unis à renouer avec la tradition de la « République impériale ». L'idéologie de Trump fait écho au sentiment d'abaissement et d'humiliation ressenti par les petits Blancs de l'Amérique profonde. Elle mène les États-Unis à des politiques fébriles et imprudentes, inspirées par le ressentiment.

1. Ronald Inglehart et Pippa Norris, « Trump, Brexit, and the rise of populism: Economic have-nots and cultural backlash », *Harvard Kennedy School Faculty Research, Working Paper Series*, août 2016.

2. Arlie Russell Hochschild, *Strangers in their Own Land: Anger and mourning on the American Right*, The New Press, 2016.

3. Joan Walsh, « Everything we thought we knew about politics was wrong », *The Nation*, 9 novembre 2016.

4. Ruy Teixeira et John Judis, *The Emerging Democratic Majority*, Scribner, 2002.

5. Andrew Hartman, *A War for the Soul of America*, University of Chicago Press, 2015.

6. Mark Lilla, « The end of identity liberalism », *The New York Times*, 18 novembre 2016.

7. Michael Kimmel, *Angry White Men: American Masculinity at the End of an Era*, Nation Book, nouvelle édition 2015.

8. J.D. Vance, *Hillbilly Elegy: A Memoir of a Family and Culture in Crisis*, Harper, 2016, p. 212-213 ; *Hillbilly élégie*, traduit par Vincent Raynaud, Globe, 2017.

KIPLING ET LE FARDEAU DE L'HOMME BLANC

› **Jean-Pierre Naugrette**

Dans son ouvrage classique *Rudyard Kipling, servitudes et grandeurs impériales*, Robert Escarpit résumait l'impact de Kipling dans la langue anglaise, et peut-être dans la nôtre :

« Seuls la Bible et Shakespeare ont fourni à la sagesse quotidienne britannique plus de formules que ses œuvres : “Oh, l'Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest, et jamais ils ne se rencontreront”, “Tous les gens qui nous ressemblent, c'est Nous, et tous les autres, c'est Eux”, “Qui veut voyager vite voyage seul”, etc. Ces lapalissades inspirées, ces banalités oraculaires ont une autorité digne de l'Ecclésiaste. Certaines expressions de Kipling ont acquis, par la vertu de leur poésie pure, une acception universelle [...], et plus d'une langue les a élevées au rang d'expressions proverbiales – la nôtre par exemple : “Sur la route de Mandalay”, “le fardeau de l'homme blanc”... (1) »

« Le fardeau de l'homme blanc » est le titre d'un poème de Kipling qui eut, à l'époque, un retentissement considérable. Peut-être encore aujourd'hui. D'abord publié dans le *New York Sun* le 10 février 1899, il est sous-titré « les États-Unis et les îles Philippines ». À l'évidence, il s'insère dans le débat proprement américain sur la ratification du traité de Paris du 10 décembre 1898, qui mettait fin à la guerre hispano-américaine (avril-août 1898), au terme de laquelle l'Espagne avait été contrainte de reconnaître l'indépendance de Cuba et de céder des territoires comme Porto-Rico, l'île de Guam, et les Philippines à une puissance encore nouvelle sur la scène internationale. Dans ses notes préparatoires au traité de Paris, le président américain William McKinley écrivait :

Jean-Pierre Naugrette est professeur de littérature anglaise du XIX^e siècle à l'université Sorbonne-Nouvelle Paris-III. Spécialiste de R.L. Stevenson et d'Arthur Conan Doyle, il est aussi traducteur et romancier. Derniers ouvrages parus : *Destination Cérès* (Le Visage Vert, 2017) et *les Poésies d'amour* de Thomas Hardy (édition bilingue, Circé, 2018).

› jeanpierrenaugrette@gmail.com

« Si nous avons pris les armes, c'est seulement pour obéir aux exigences de l'humanité et pour nous acquitter de hautes obligations publiques et morales. Nous n'avions aucun dessein d'expansion ni ambition de conquête [...]; sans désir ni dessein de notre part, la guerre nous a imposé de nouveaux devoirs et de nouvelles responsabilités que nous devons endosser et accomplir comme il sied à une grande nation. »

Le poème s'adressait à un Congrès américain partagé entre l'anti-impérialisme traditionnel pour une nation qui s'était elle-même libérée de l'impérialisme britannique, et un nouvel impérialisme imprégné du devoir de la « destinée manifeste » d'un pays s'ouvrant à de nouveaux espaces, soucieux d'orienter son économie libérale vers l'Asie, prêt à intervenir militairement si ses intérêts idéologiques et commerciaux étaient en jeu. Comme disait le *Washington Post* du 2 juin 1898, évoquant cette « étrange destinée » :

« Une prise de conscience nouvelle semble entrer en nous – un sentiment de force accompagné d'un nouvel appétit, le vif désir de montrer notre force [...] Ambition, intérêt, soif de conquêtes territoriales, fermeté, pur plaisir de se battre, quelque nom qu'on lui donne, nous sommes animés d'une sensation nouvelle. Nous voilà confrontés à une étrange destinée. Le goût de l'empire est sur nos lèvres, semblable au goût du sang dans la jungle. »

Le poème s'adressait en particulier à Theodore (Teddy) Roosevelt, alors gouverneur de l'État de New York, bientôt président des États-Unis (1901-1909), lui-même ancien anti-impérialiste converti à l'impérialisme: il incite l'Amérique à porter le « fardeau de l'homme blanc » dans le monde, imitant ainsi le Royaume-Uni et son vaste empire.

Rarement poème eut tel retentissement et suscita tel débat. Le lendemain de sa publication, le Congrès américain ratifiait le traité de Paris. Très vite, les premières caricatures de ce qui apparaissait comme l'apologie de la colonisation parurent en Amérique même. La couverture de *Life* du 16 mars 1899 montre l'Oncle Sam, John Bull – personnage symbolisant l'Angleterre – et le Kaiser allemand juchés sur le cou d'un Noir, d'un Indien, etc. sur le sentier d'un pays désertique. La caricature s'intitule « Le fardeau de l'homme (blanc?) » pour mieux souligner l'ambiguïté de l'expression, fondée sur un génitif troublant: si dans le poème Kipling insiste sur le fardeau que doit porter l'homme blanc chargé d'apporter les lumières de la civilisation chez les peuplades obscures, les anti-impérialistes dénoncent le fardeau que doivent porter ces peuples. Une publicité pour le savon Pears montre un officier en uniforme blanc se lavant les mains à un lavabo, sur fond de vignettes exotiques, avec la légende suivante:

« Le premier pas vers l'allègement du fardeau de l'homme blanc consiste à enseigner les vertus de la propreté. Le savon Pears est un facteur important dans l'éclaircisse-

ment des coins sombres de la terre à mesure où avance la civilisation, et parmi les gens cultivés de toutes nations il est sans égal – il est le savon de toilette idéal. »

« Goût du sang dans la jungle », éclaircir les « coins sombres de la terre », vertu de la propreté : on se croirait dans *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, paru lui aussi en 1899, dans le *Blackwood's Magazine*. Kurtz, qui règne en despote sur sa portion de jungle – joué par Marlon Brando dans le film *Apocalypse Now*, de Francis Ford Coppola (1979) –, s'écrie « Exterminez toutes ces brutes ! » à propos des indigènes qu'il exploite et massacre. Associer l'Afrique et l'empire aux ténèbres (2) que l'homme blanc se doit d'illuminer par sa religion, son administration, sa sagesse, tel était le programme impérialiste à la fin du XIX^e siècle. De fait, le poème de Kipling suscita aussitôt des répliques anti-impérialistes comme celle de l'homme politique anglais Henry Labouchère avec « Le fardeau de l'homme brun » (1899). Un journaliste anglais, E.D. Morel, écrivit aussi un « Fardeau de l'homme noir » (1903) dans lequel il dénonçait la brutalité de la colonisation belge au Congo – soutenu bientôt par sir Arthur Conan Doyle avec son pamphlet *le Crime du Congo* (1909), dénonçant, après Conrad, la barbarie avec laquelle la soi-disant « civilisation » belge de Léopold II exerçait sa puissance impériale (3). Fin 1899, le pli était pris : à la Noël, des cartes montraient l'Oncle Sam et John Bull embusqués dans la jungle, derrière des mitrailleuses.

Un poème ambigu

Il est temps de relire le poème. On l'a vu, il s'adresse aux Américains. Or le contexte n'est pas seulement celui du traité de Paris, qui met fin à une guerre, mais, comme le rappelle Escarpit, celui d'une autre qui commence, la seconde guerre des Boers, dans laquelle l'Angleterre commence à s'enliser : « Kipling voit venir la guerre sans plaisir. Il ne l'aime pas. Il la sait seulement inévitable. (4) » Quand on lit les sept strophes, qui commencent toutes par « Assumez le

fardeau de l'homme blanc », on perçoit bien sûr la position foncièrement colonialiste d'un auteur qui traite les peuplades fraîchement soumises de « moitié diables, moitié enfants » – clichés qui relèvent d'un paternalisme insupportable à notre époque qui a vécu, avec l'Indochine et le Viêt Nam (d'où l'adaptation par Coppola de Conrad), les méfaits des guerres coloniales et de l'interventionnisme au nom de la liberté et de la civilisation (5). Le programme de civilisation est connu (ainsi combattre la famine et les maladies), mais les risques encourus, précise le poète à chaque fois, sont énormes : que « l'indolence » et la « folie païenne » détruisent ce grand œuvre, images de destruction et de néant qu'on retrouve dans son célèbre poème « Si ». En anglais, *burden* désigne à la fois le fardeau (ainsi dans l'expression *beast of burden*, une « bête de somme ») et le refrain d'un poème : c'est dire si le refrain, ici, est pesant. Plus la voix du poète incite, voire exhorte, l'Amérique à l'endosser, plus elle semble en montrer le poids funeste, comme dans la strophe 5 :

« Assumez le fardeau de l'homme blanc –
Et récoltez sa vieille récompense :
Le blâme de ceux qui valent moins que vous,
La haine de ceux que vous préservez –
Le cri des foules que vous poussez
(Ah! lentement) vers la lumière... »

Loin d'être dithyrambique, la dernière strophe s'achève par la promesse ou la menace à peine voilée d'un jugement moral :

« Voici que vient, pour peser votre valeur d'hommes
Pendant toutes les années ingrates,
Froid, aiguisé par une sagesse qui a coûté cher,
Le jugement de vos pairs. (6) »

Autrement dit : croyez-moi, la tâche impériale n'est pas de tout repos, bientôt, nous autres Anglais, qui en savons le prix à payer, pourrons vous juger. On est bien sûr très loin des rapprochements

hâtifs entre l'Oncle Sam et John Bull suggérés par les caricatures : les Anglais, eux, sont bien placés pour savoir combien ardue et ingrate est la mission civilisatrice auprès de ces peuples que le poème désigne d'entrée comme « maussades » [*sullen*] malgré les bienfaits supposés apportés par leurs nouveaux maîtres. Une ironie sourde point ici. On serait presque tenté de lire l'injonction principale, en tête de strophe, sur ce mode : « Allez-y ! colonisez ! soulevez vous aussi ce fardeau – mais attention, quel fardeau ! »

Ce poème souvent lu comme l'apologie de la colonisation blanche des populations « sombres » met en réalité à mal le modèle de l'homme blanc dominateur. Escarpit a raison de le rapprocher d'un autre poème, « *Recessional* » (1897), dans lequel, en plein jubilé de la reine Victoria, Kipling évoque, de manière prophétique (7), ce qu'il adviendrait de l'Empire britannique si les colonisateurs, ivres de conquête, venaient à oublier les valeurs chrétiennes de leur mission [*Lest we forget – lest we forget!*], refrain qui scande la peur panique qui était alors la sienne : que l'Empire soit mal administré (8), que les populations mal traitées se rebellent, que les belles cités s'écroulent telles Tyr ou Ninive. Un autre Kipling apparaît, celui qui était parfaitement conscient de la fragilité du modèle de l'homme blanc, comme en témoigne sa nouvelle « L'homme qui voulut être roi » (1888). Loin d'exalter l'empire, elle présente une satire féroce des fantasmes impériaux de deux cockneys cherchant à fonder un empire à eux, au Kafiristan, en profitant de la crédulité des indigènes. Ironie, satire, caricature, grotesque : dans *Arsenic et vieilles dentelles*, le film de Frank Capra (1944), le frère fou, Theodore « Roosevelt » Brewster, qui se prend pour Teddy Roosevelt et arbore en permanence un costume colonial, part creuser dans la cave de la maison le canal de Panama, et détale avec sa trompette, en s'écriant, les yeux exorbités, « Chargez ! ».

1. Robert Escarpit, *Rudyard Kipling, servitudes et grandeurs impériales*, Hachette, 1955, p. 135.

2. Voir Patrick Brantlinger, *Rule of Darkness, British Literature and Imperialism, 1830-1914*, Cornell University Press, 1988. Voir notamment son chapitre vi, « The Genealogy of the Myth of the "Dark Continent" », qui montre que l'image même du « continent noir » est une construction occidentale. Du même auteur, voir aussi « Kipling's "The White Man's Burden" and Its Afterlives », *English Literature in Transition, 1880-1920*, vol. 50, n° 2, 2007 ; *Taming Cannibals: Race and the Victorians*, Cornell University Press, 2011.

3. Sir Arthur Conan Doyle, *le Crime du Congo* (1909), postface de Jean-Claude Willame, La Mesure du possible, 2005. La même année, le critique littéraire Firmin Roz évoquait Kipling dans la *Revue des Deux Mondes* comme peintre de l'Anglais « hors de chez lui, loin de chez lui, aventuré parmi les fatigues et les

périls » : « Romanciers anglais contemporains. M. Rudyard Kipling », *Revue des Deux Mondes*, mars 1909, p. 383. Voir les archives Kipling sur le site de la *Revue des Deux Mondes*.

4. Robert Escarpit, *Rudyard Kipling, servitudes et grandeurs impériales*, *op. cit.*, p. 182.

5. La théorie des « dominos » et la politique d'intervention en Indochine qui fut celle de l'Amérique à la fin des années cinquante et au début des années soixante découle directement de la ratification du traité de Paris en 1899. Graham Greene la fustigera dans son roman *Un Américain bien tranquille* (1955).

6. Robert Escarpit, *op. cit.*, p. 180.

7. Dans sa préface au recueil des poèmes de Kipling publié en 1941, T.S. Eliot reconnaissait dans ce poème « une véritable inspiration prophétique » (*A Choice of Kipling's Verse*, Faber and Faber, 1941, p. 16), et plus généralement, des « éclairs profonds et pénétrants » dans sa « vision de l'empire » (p. 28).

8. Cette hantise apparaît dans le poème, très ironique lui aussi, « Pagett, M.P. », dans lequel un député anglais, en visite aux Indes, affiche une morgue bientôt minée et laminée par le climat qui le rend malade. Le poète fustige en conclusion « les ricanements de ces idiots de voyageurs qui dûment / gouvernent le pays en dépit du bon sens ».

LES HOMMES BLANCS SONT-ILS CONDAMNÉS AU DÉCLIN ÉCONOMIQUE ?

› **Annick Steta**

Dans les pays occidentaux, le pouvoir économique reste l'apanage d'hommes appartenant à l'ethnie majoritaire – autrement dit, et à l'exception du Japon, d'hommes blancs. Les femmes et les membres d'une minorité ethnique peinent à se hisser aux niveaux hiérarchiques les plus élevés des entreprises. Il en va de la sorte dans l'ensemble des secteurs d'activité. En dépit de sa modernité revendiquée, l'univers des nouvelles technologies n'échappe pas à la règle : les équipes dirigeantes de ses fleurons sont majoritairement composées d'hommes blancs. La présence des femmes et des membres d'une minorité ethnique reste également très discrète parmi les grandes fortunes occidentales. La plupart des femmes détenant une fortune importante n'ont par ailleurs pas été à son origine : elles en sont simplement les héritières.

Ce rapide tableau pourrait laisser croire que l'homme blanc se porte bien. Mais la réalité est plus complexe. Si les individus appartenant aux classes moyennes et supérieures continuent de bénéficier pleinement des privilèges économiques traditionnellement associés à la masculinité, il n'en va pas de même des hommes blancs disposant

de faibles qualifications professionnelles : leurs perspectives économiques se sont réduites lors des dernières décennies. Associée à une forme d'insécurité culturelle, cette détérioration de leur situation relative les a conduits à se détourner des forces politiques classiques et à reporter leur vote sur des candidats populistes. Aux États-Unis par exemple, 72 % des hommes blancs n'ayant pas de diplôme de premier cycle universitaire ont voté pour Donald Trump, contre 62 % des femmes blanches disposant du même niveau d'éducation. Dans ce segment du corps électoral, cette marge est la plus importante observée depuis 1980. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le niveau de revenu de ces individus ne les rattache pas nécessairement aux classes populaires : près de 60 % des Blancs n'ayant pas de diplôme de premier cycle universitaire et ayant voté pour Donald Trump avaient un revenu supérieur au revenu médian, qui est voisin de 50 000 dollars par an. Un cinquième de ces électeurs appartenaient à un ménage dont le revenu annuel était supérieur à 100 000 dollars (1).

Annick Steta est docteur en sciences économiques.
 › asteta@hotmail.fr

Même lorsqu'ils disposent d'un faible niveau de formation, les hommes blancs continuent de bénéficier de rémunérations plus élevées que les membres des minorités ethniques et les femmes. En 2015, le revenu annuel des travailleurs américains blancs était en moyenne supérieur de 10 000 dollars à celui de leurs homologues noirs. Quant au revenu annuel des travailleurs hommes, il était en moyenne supérieur de 10 000 dollars à celui des femmes. Mais la persistance d'un différentiel de rémunération en faveur des hommes blancs s'accompagne de la réduction des perspectives économiques des moins qualifiés d'entre eux. Dans une étude réalisée pour le think tank américain Third Way (2), l'économiste Stephen Rose a rassemblé des données permettant d'expliquer le sentiment de déclassement des hommes blancs américains peu qualifiés. Il montre notamment que ces hommes sont les grands perdants de l'élévation du niveau général de formation. En 1960, les hommes blancs ayant un diplôme de fin d'études secondaires mais n'ayant pas fait d'études supérieures étaient mieux rémunérés que les femmes et les hommes afro-américains disposant d'un diplôme de premier cycle universitaire et occupant des

postes situés aux échelons supérieurs des entreprises. À cette époque, 55 % des emplois les mieux rémunérés offerts par l'économie américaine étaient occupés par des hommes blancs n'ayant pas de diplôme de premier cycle universitaire. Cette proportion était tombée à 15 % en 2014. Durant cette période, l'ouverture progressive de ces emplois à des diplômés de l'enseignement supérieur a bénéficié à des catégories de la population dont l'accès à l'université avait été limité par le passé : les femmes et les membres de minorités ethniques. La part des emplois les mieux rémunérés occupés par des hommes blancs ayant un diplôme de premier cycle universitaire n'a presque pas varié : elle est passée de 32 % en 1960 à 31 % en 2014. Les femmes blanches, qui n'avaient accès qu'à 11 % de ces emplois en 1960, occupaient 29 % d'entre eux en 2014. La progression est plus spectaculaire encore pour les membres d'une minorité ethnique (Afro-Américains, Hispaniques, Asiatiques...) : ils occupaient 25 % de ces emplois en 2014, contre 3 % en 1960.

Alors même que les hommes blancs dépourvus d'un diplôme de premier cycle universitaire ont de plus en plus de difficultés à se hisser aux échelons supérieurs de la hiérarchie des entreprises, la proportion d'emplois ouverts à des individus pas ou peu qualifiés a fortement diminué. Les travailleurs manuels et les travailleurs disposant d'un faible niveau de qualification professionnelle ne représentaient plus que 39 % de la population active des États-Unis en 2014, contre 63 % en 1960. En France, les ouvriers et les employés non qualifiés représentent 20 % de la population active. Les ouvriers et les employés qualifiés représentent quant à eux un peu plus de 27 % de la population active. Tandis que les hommes sont plus nombreux que les femmes parmi les ouvriers non qualifiés ou qualifiés, les employés non qualifiés ou qualifiés sont très majoritairement des femmes. Or la part des ouvriers dans la population active a fortement décliné depuis 2005. En l'absence de données statistiques prenant en compte l'identification des individus à une ethnie, les autorités françaises n'ont pas les moyens d'évaluer la proportion des hommes blancs (toutes origines confondues) dans les professions menacées de disparition. On peut néanmoins constater que les hommes pas ou peu qualifiés sont

surreprésentés dans des activités où l'emploi tend à se contracter. Les femmes participent par ailleurs de façon croissante au marché du travail : leur taux d'activité a progressé de 3,1 points entre 2006 et 2016. Dans le même temps, celui des hommes est resté stable. L'écart de taux d'activité entre hommes et femmes n'a cependant pas encore été comblé : en 2016, 67,6 % des femmes âgées de 15 à 64 ans étaient professionnellement actives, contre 75,4 % des hommes. Enfin, le taux de chômage des hommes est supérieur à celui des femmes depuis 2012 : en 2016, 7,8 % des hommes appartenant à la population active étaient au chômage, contre 6,7 % des femmes (3).

Les « cols bleus » ne veulent pas devenir des « cols roses »

La situation économique relative des hommes blancs pas ou peu qualifiés s'est détériorée depuis les années soixante. Durant les « trente glorieuses », la quasi-totalité des individus cherchant du travail trouvait un emploi. Qui plus est, les emplois accessibles aux moins qualifiés leur permettaient de faire vivre leur famille. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La rémunération des ouvriers et des employés les moins qualifiés a chuté de 11 % aux États-Unis entre 1960 et 2014. Durant le même laps de temps, la rémunération des ouvriers qualifiés a crû de 28 %, celle des employés des catégories intermédiaires de 33 %, et celle des professions intellectuelles et des personnels soignants de 47 %. Rien d'étonnant donc à ce que les hommes blancs pas ou peu qualifiés se sentent laissés pour compte.

Dans un monde où la force physique est moins recherchée que les capacités intellectuelles, les hommes disposant d'un faible niveau d'éducation parviennent de plus en plus difficilement à s'insérer sur le marché du travail ou à retrouver un emploi. Ils répugnent néanmoins à se tourner vers les activités où les femmes sont majoritaires. Celles-ci sont par exemple surreprésentées dans les secteurs du soin et de l'aide à la personne, qui recrutent massivement. Aux États-Unis comme en France, ces fonctions sont occupées à 90 % par des femmes. La proportion de femmes atteint même près de 98 % en France dans

les secteurs de l'aide à domicile, de l'aide ménagère et de l'assistance maternelle. En embrassant ce type de profession, les hommes peu qualifiés bénéficieraient de possibilités de hausses de salaire et d'une sécurité de l'emploi supérieures à celles actuellement offertes par les emplois de « cols bleus » qu'ils ont traditionnellement privilégiés. Mais alors même que le nombre de ces emplois se réduit comme peau de chagrin, les hommes rechignent à devenir des « cols roses ». Exercer des métiers dans lesquels les femmes sont ultra-majoritaires paraît tout simplement inenvisageable à nombre d'entre eux. Interrogé par une journaliste du *New York Times*, un soudeur sans emploi vivant dans une petite ville du Missouri a expliqué pourquoi il n'avait pas l'intention de se former à ce type de métier : « J'ai toujours vu des femmes faire des soins infirmiers ou travailler dans le secteur de la santé. Selon moi, il faut une touche féminine pour exercer ces fonctions. (4) »

Le niveau des salaires offerts dans les secteurs du soin et de l'aide à la personne est par ailleurs inférieur à celui auquel sont habitués les ouvriers disposant d'un certain niveau de qualification. Le soudeur cité par le *New York Times* gagnait par le passé 18 dollars de l'heure, soit nettement plus que le salaire médian d'une aide-soignante, qui est de 10,50 dollars de l'heure. En France, le salaire moyen brut annuel d'une aide-soignante était légèrement supérieur à 20 000 euros en 2015. Par comparaison, celui d'un ouvrier est actuellement voisin de 28 000 euros. Beaucoup d'hommes préfèrent donc attendre que de nouvelles opportunités apparaissent dans leur secteur d'origine plutôt que de se lancer dans une formation destinée à les préparer à des métiers dominés par des femmes – un comportement que l'économiste américain Lawrence Katz qualifie de chômage lié à une attente rétrospective (*retrospective wait unemployment*). Ils font là un mauvais calcul. Les hommes – et plus particulièrement les hommes blancs – qui entrent dans des secteurs d'activité où les femmes sont très majoritaires sont mieux payés et plus rapidement promus que leurs collègues féminines. Ce phénomène est connu sous le nom d'« escalier mécanique de verre » (*glass escalator*), terme forgé en 1992 par la sociologue américaine Christine L. Williams (5). Dans les quatre professions sur lesquelles portait son travail de recherche – l'enseignement primaire, les soins infirmiers, le travail

social et le métier de bibliothécaire –, les rares hommes hétérosexuels blancs accédaient plus rapidement que les femmes à des fonctions d'encadrement auxquelles ils n'avaient parfois même pas envie de postuler. À l'opposé, les hommes noirs qui exercent la profession d'infirmier se heurtent fréquemment à des comportements discriminatoires (6).

Le refus de s'orienter vers des métiers dominés par des femmes s'enracine dans une culture associant la masculinité à la force et considérant que les soins à la personne sont une activité réservée aux femmes. Aux yeux de la sociologue Janette Dill, il existe pourtant dans ces secteurs des « niches » dont les caractéristiques se rapprochent de fonctions considérées comme plus « masculines » : elles nécessitent des compétences techniques qu'une formation relativement courte permet d'acquérir et n'impliquent pas de contacts très étroits avec les patients. De nombreux emplois de technicien répondent à ces caractéristiques dans le secteur de la santé (7).

Bien que certains individus soient prêts à se lancer dans une formation pour préparer leur reconversion professionnelle, ils ne sont pas nécessairement convaincus de la nécessité pour leurs enfants de s'engager dans un cursus de premier cycle universitaire. Une enquête réalisée en septembre 2016 par le Public Religion Research Institute (PRRI) et le magazine *The Atlantic* a montré que 61 % des hommes blancs américains appartenant aux classes populaires considèrent qu'investir dans des études supérieures est un pari risqué. Cette partie de la population ne croit plus en la possibilité de s'élever socialement par le biais des études. En dépit de l'existence d'un système d'aides financières destiné à favoriser l'accès à l'enseignement supérieur des jeunes gens issus de familles peu fortunées, l'augmentation vertigineuse des droits de scolarité exigés par les universités américaines contribue à décourager bien des candidats (8). À cela s'ajoute le coût d'opportunité lié à chaque année d'étude supplémentaire : aussi longtemps qu'ils sont sur les bancs de l'université, les étudiants ne peuvent guère travailler qu'à temps partiel. Mais le choix d'entrer sur le marché du travail aussi tôt que possible a désormais un coût potentiel non négligeable : ne pas poursuivre ses études revient à renoncer à une protection, réelle bien qu'imparfaite, contre le chômage de longue durée.

Le déclin économique des hommes blancs disposant d'un faible niveau de formation ou appartenant aux catégories populaires s'accompagne d'une moindre capacité à créer des liens familiaux stables. En raison de la diminution de leurs perspectives économiques, nombre d'entre eux peinent à convaincre une partenaire potentielle de les épouser. Si leurs unions avec des femmes appartenant au même milieu social donnent souvent naissance à un ou plusieurs enfants, elles débouchent de moins en moins souvent sur un mariage (9). La difficulté qu'éprouvent les hommes blancs à s'insérer économiquement et socialement nourrit des addictions à l'alcool et à la drogue qui contribuent à expliquer la hausse de la mortalité observée depuis 1999 chez les Américains blancs dépourvus d'un diplôme de premier cycle universitaire et âgés de 45 à 54 ans.

Enrayer le déclin économique des hommes blancs disposant d'un faible niveau d'éducation passe par une véritable révolution culturelle. Il leur faudra rompre avec la nostalgie d'un temps où la force physique et la volonté de travailler dur suffisait à décrocher un emploi stable et bien rémunéré. Cette époque est révolue. Mais il existe dans la plupart des secteurs d'activité des gisements d'emplois accessibles à des individus capables d'aller jusqu'au terme d'une formation d'une durée variant entre quelques mois et deux ans. La mise en œuvre d'une politique d'aide au retour à l'emploi consistant à identifier les personnes susceptibles de suivre une telle formation, les aider à trouver le moyen de la financer et les accompagner tout au long de leur parcours est indispensable pour éviter de laisser une fraction de la population s'enfoncer dans le déclassement et le désespoir. Mais il est plus fondamental encore de lutter contre l'échec scolaire, qui est plus marqué chez les garçons que chez les filles. Bien que la réussite scolaire des filles ne se traduise pas systématiquement par une meilleure insertion professionnelle, l'acquisition de bases solides au collège et au lycée leur donne des chances supplémentaires de succès lorsqu'elles décident de se réorienter professionnellement. Lutter contre l'échec scolaire en le traitant dès ses premières manifestations pourrait éviter aux garçons d'aujourd'hui de sombrer d'ici quelques années dans le chômage de longue durée ou l'inactivité. Il est enfin essentiel de déconstruire les

stéréotypes qui conduisent trop souvent les hommes et les femmes à se cantonner à des parcours professionnels conformes aux pratiques de générations antérieures. Les femmes ne sont pas les seules à souffrir de ces préjugés : un homme qui juge plus conforme à sa dignité de vivre de prestations sociales que d'exercer un métier considéré comme « féminin » est victime de la culture à laquelle il adhère et fait porter le poids de ses convictions à l'ensemble de la société. S'ils veulent s'arracher à un sort jugé injuste, les hommes devront avant tout jeter un regard neuf sur le monde qui les entoure.

1. Nicholas Carnes et Noam Lupu, « It's time to bust the myth: Most Trump voters were not working class », *The Washington Post*, 5 juin 2017.

2. Stephen Rose, « White working-class men in a changing American workforce », *Third Way's NEXT*, 19 juin 2017.

3. INSEE, enquête Emploi 2016.

4. Claire Cain Miller, « Why men don't want the jobs done mostly by women », *The New York Times*, 5 janvier 2017.

5. Christine L. Williams, « The glass escalator: Hidden advantages for men in the "female" professions », *Social Problems*, vol. 39, n° 3, août 1992, p. 253-267.

6. Adia Harvey Wingfield, « Racializing the glass escalator: Reconsidering men's experiences with women's work », *Gender & Society*, vol. 23, n° 1, février 2009, p. 5-26.

7. Claire Cain Miller, *art. cit.*

8. Emma Green, « It was cultural anxiety that drove white, working-class voters to Trump », *The Atlantic*, 9 mai 2017.

9. « Men adrift », *The Economist*, 30 mai 2015, p. 17-22.

#SEXIT. ÊTRE UN HOMME (SOUS LE RÈGNE D'EMMANUEL MACRON)

› **Marin de Viry**

O ctobre 1985. Marius de Vizy, un garçon naïf et d'un naturel gai, sort de l'Institut d'études politiques de Paris en brandissant une copie de droit public à laquelle il vient d'obtenir une note qu'il pense la meilleure de sa conférence. Il traverse la rue pour se rendre au bistrot d'en face, le Basile. Il avise une très belle brune, assise sur le tabouret du bar, abîmée dans la lecture du *Monde*. C'est une étudiante de la même conférence que lui. D'un geste vif mais délicat de l'index de sa main droite, il traverse l'épaisse chevelure, atteint le cou de la demoiselle, chatouille ce cou à l'endroit précis où affleure la saillance d'une vertèbre cervicale recouverte d'une peau fraîche, élastique et rose tendre, car il a remarqué qu'elle frissonne agréablement quand elle est entreprise de cette façon. Avec souplesse et célérité, il se place à la droite de cette créature divine, qui s'est laissée faire (car c'est leur manière habituelle de se dire bonjour, elle lui chatouille le cou aussi), puis il plaque bruyamment sa feuille d'examen agrémentée de sa très bonne note en rouge et de ses remarques laudatives, du plat de la main, sur le bar : « Tchac ! », dit-il. Il attend qu'elle ouvre de grands yeux et dise « Wouah ! ».

La suite mériterait une musique de Sergio Leone. Elle tire lentement et silencieusement de son sac la même dissertation. Elle la pose sur le bar. La vue de Marius se trouble. Elle a 0,25 point de plus que lui. Elle prend la tête de la conférence. Marius encaisse le choc, ce choc révèle brièvement à sa conscience les espaces infinis où son destin est écrit par des dieux méchants qui veulent que la femme soit l'avenir de l'homme, puis les cieus se referment et, banalement, il souffre dans son amour-propre scolaire. Il se saisit de la copie de son amie, l'inspecte comme s'il s'agissait d'un billet de banque litigieux, l'ouvre, parcourt d'un air suspicieux les remarques nourries du maître de conférences (« oui », « en effet, c'est la jurisprudence constante du Conseil d'État », « très bien », « vous eussiez pu souligner que la note de doctrine du professeur Spöntz a clarifié ce point, resté longtemps pendant, sur la responsabilité sans faute des établissements publics administratifs », etc.), ne trouve rien à dire sur le fond du dossier, car cette dissertation est en effet légèrement meilleure que la sienne. Ça va être à lui de parler, car son amie le regarde d'un air tranquille et goguenard à la fois. Elle est devenue première, et il est relégué en deuxième position ; un tel renversement ne peut pas ne pas être commenté par le perdant.

Il parle : « Mouais mais euhhhh... ça compte pas, t'es qu'une fille. »

Elle feint de lui envoyer le bout pointu de ses chaussures dans l'entrejambe ; en réplique il passe les doigts tout le long de sa colonne vertébrale en la tapotant et en la pinçant comme si c'était une corde de guitare, et ils enchaînent tranquillement et gaiement sur d'autres sujets de conversation.

Certes, Marius de Vizey, qui malgré son très jeune âge avait des lettres, aurait pu trouver mieux que « t'es qu'une fille », mais ce récit ne porte pas sur les limites du héros, vite atteintes, mais sur l'évolution de ses relations avec les femmes en raison de la contrainte sociale.

Marin de Viry est critique littéraire, enseignant en littérature à Sciences Po, directeur du développement de Positive Planet. Dernier ouvrage publié : *Un roi immédiatement* (Pierre-Guillaume de Roux, 2017).
› marin.deviry@positiveplanet.ngo

Première caractéristique de cette saynète : au fond, la relation intersexuelle se ramène à deux verbes, « jouer » et « dominer ». Ici, on domine en jouant, on joue à dominer, on joue pour dominer. Et surtout : tant que le jeu n'est pas arrêté, personne ne domine définitivement. Guerre fraîche et joyeuse de mouvement de deux êtres libres. La guerre de tranchées conjugale viendra plus tard.

Deuxième caractéristique : Marius prend un plaisir immense à ce jeu. Les femmes sont ces êtres exquis, pleines de nœuds, que l'on espionne, taquine, triture, malaxe, avec qui on joue au jeu des dissertations de droit public, à ne pas être d'accord sur les projets de société, et qui se défendent merveilleusement bien, au point de souvent prendre le dessus. À condition de ne pas parler bébé, on pourrait jouer comme ça jusqu'à la fin des temps.

Troisième caractéristique : Marius aime les femmes françaises, généralement des cérébrales fines mouches avec un nez mutin. Il veut bien aussi se pâmer, extatique, au giron des femmes italiennes. Au terme de son existence, il ne demandera qu'à mourir dans les bras d'une Lombarde voluptueuse ou d'une Jurassienne piquante. Il ne s'interdit pas, avant cette issue, une faiblesse expérimentale pour une Burkinabé hiératique, une Australienne sportive, une Russe neurasthénique ou une Danoise morale... Mais quand il s'agit de dissolution de sa singularité dans un grand tout qui fait cui-cui sous un ciel de mai, quand nous parlons de lévitation, d'épéctase, d'extase, de roulades dans les feuilles mortes, de situations lascives dans un palais vénitien, de fusion-acquisition céleste, de lectures à quatre yeux de Shakespeare, de sillages mêlés, de saut main dans la main dans l'infini, il n'y a que les Italiennes et les Françaises qui se présentent à son esprit. C'est son droit.

Sur ces bases simples, Marius vit sa vie quelques années.

Octobre 2017

« *You are the embodiment of the patriarchy!* », crie en riant Sophie M., la collègue anglaise de Marius de Vizey, tout en le menaçant d'une bouteille de brandy qu'elle tient à pleine main par le goulot.

Marius, installé dans le vaste *open space* de son bureau sur une chaise, tournant le dos à une gigantesque photo de femme voltaïque relookée par un plasticien africain, à distance correcte de Sophie, la considère avec des sentiments mêlés.

« *Dear*, tu sais en quelle estime je tiens les productions de ton cerveau, et l'admiration que je porte à tes qualités morales, hein ? Tu es très drôle, dotée d'une ténacité churchillienne, vive, d'une capacité dialectique qui a quelque chose de flippant et d'inexorable comme une procédure d'exécution capitale dans un pénitencier texan. Tu es anglaise, quoi. Bon, sur un plan plus biologique, tu as des yeux charbonneux traversés d'éclairs d'ironie dévastatrice, une chevelure lourde d'héroïne biblique qui fait trancher par des esclaves la tête des gens qui l'embêtent, de jolis pieds, une bouche qui se crispe en un ravissant rictus de supériorité intellectuelle quand tu cites Judith Butler... Ce que les psychologues appellent "l'intérêt biologique" de ma personne est engagé dans le spectacle de ton physique. On va boire un pot ?

– Marius, je t'aime bien, mais ce sont tes représentations culturelles sexistes, patriarcales et paternalistes qui te permettent de me parler avec concupiscence de ma plastique dans un contexte professionnel, et de me faire des propositions inappropriées. À Minneapolis, tu serais déjà chez les flics.

– Tu es plus marrante quand tu es bourrée ; heureusement, ça t'arrive souvent. Là, tu me rappelles les communistes. Leur raisonnement a le même goût d'eau du robinet dans une pension de famille allemande. À la fin, ils t'expliquent que parce qu'ils pensent mieux que toi tu dois devenir leur domestique. Il y a énormément d'appétit de pouvoir dans tes théories à la con.

– Marius, on ne peut pas se tromper plus que toi, car je vise l'égalité des êtres libres. Je ne t'en veux pas personnellement. Tu es un être doué de sympathie qui a le droit de me payer des pots, mais sur le plan de ta contribution à l'érection d'une humanité juste, tu es un obstacle et une injure vivante adressée aux aspirations au progrès. Tu as bien de la chance qu'on se contente de te taxer à mort et de te reconfigurer culturellement, puisqu'au fond une bonne balle dans la nuque aurait accéléré l'histoire dans un sens positif.

– Bon, OK. De toute façon je fais ce que tu dis dans la sphère professionnelle : je ne drague mes étudiantes qu'après les avoir notées, mes stagiaires qu'après les avoir évaluées, mes collaboratrices qu'après les avoir virées, et je ne draguerai ma cheffe qu'après avoir démissionné. Je ne touche personne, je ne sais même plus ce que c'est que le sentiment d'appuyer mon index sur le gras du bras d'une femme.

– Marius, tu vas peut-être trouver cette phase un peu pénible, mais ce n'est encore rien : traiter les symptômes mâles de ton obsolescence culturelle et politique ne suffit pas, le plus difficile est devant toi. Car il est non seulement idiot et odieux d'être un homme (ça, tu le savais déjà), mais il va falloir te faire progressivement à l'idée que la notion d'homme n'existe pas, ne correspond à aucune réalité dans un monde bien fait tel qu'une féministe anglo-saxonne d'élite comme moi le conçoit. Certes, j'admets l'existence d'un sexe masculin, dont d'ailleurs je ne nie pas qu'il joue un rôle dans mon épanouissement personnel. Mais cet organe naturel doit céder aux exigences de la préférence individuelle pour un genre et pour une "orientation".

– Ah la vache ! c'est un chemin de croix, ton truc ! Je décompose : je suis un individu de sexe masculin...

– Exact... jusque-là, tu éveilles ma compassion, pas mon intérêt. Continue.

– Je choisis mon genre : homme, femme, neutre. Et ayant choisi mon genre, je dois choisir mon orientation. Si moi, Marius, de sexe masculin (donné), voulait être de genre féminin et d'orientation hétérosexuelle, je devrais trouver en un homme l'âme sœur, et l'aimer comme une femme. Attention : cet homme trouvé par moi aurait pu être un être de sexe féminin qui aurait choisi le genre masculin et une orientation homosexuelle.

– Tu ne te débrouilles pas mal. Tu as pigé la matrice. Fais l'exercice plusieurs fois par jour en variant les genres et les orientations et tu deviendras un être selon les vœux de l'humanité.

– Ouais, enfin on a l'impression que chaque fois que deux êtres se rencontrent, ce sont deux armoires électriques qui doivent se câbler l'une sur l'autre. Il y a des fils partout, qui doivent rejoindre la bonne prise. »

Sophie prit l'air pénétré de la grande sœur kantienne dans *la Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq :

« Cette complexité reproduit l'éventail des choix individuels possibles. L'accepter est le prix du respect.

– OK. Je vois surtout, à lire les journaux, qu'on entre dans un monde où l'homme de genre féminin est autorisé à pleurnicher parce qu'il ne vit pas dans sa chair les merveilles de l'accouchement. Il peut toujours mimer la chose en s'allongeant en body fluo et en respirant par le ventre, mais ça ne le fait pas vraiment.

– La société doit être entièrement tournée vers l'abolition de cette souffrance et de toutes les souffrances de cette nature. »

Ici, Marius douta *in petto* qu'elles existassent vraiment.

Marius comprit que la société serait impitoyable avec tout ce qu'il représentait, notamment la bêtise crasse de l'homme de sexe masculin, de genre masculin et d'orientation hétérosexuelle. Il se demanda s'il ne pourrait pas ruser en se déclarant de genre féminin et d'orientation homosexuelle : comme ça, il aurait le droit de draguer des filles et il aurait l'air moderne. Mais face à la difficulté pratique de mise en œuvre de ce projet sournois, et à la montée en puissance des capacités policières destinées à traquer les intentions secrètement antisociales, il renonça. Il rêvait souvent qu'il était un hermaphrodite en Kevlar sur la planète Triton.

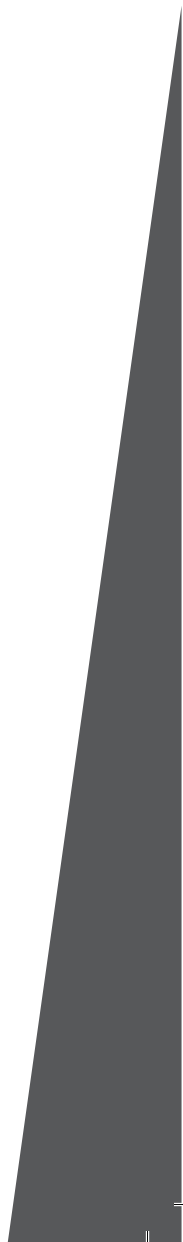
Pendant un temps, Marius se résigna à considérer son sexe comme une donnée sans portée véritable, et admit que seuls son genre et son orientation pouvaient lui fournir une ontologie correcte et contemporaine. Et puis il connut une sorte d'effondrement. Il créa un mouvement qu'il appela #sexit, qui avait comme objectif l'éradication définitive du contact physique entre les êtres humains, et qui noua rapidement des partenariats avec des entreprises de suicide assisté.

LITTÉRATURE

94 | Rencontre avec Gary
l'enchanteur
› **Dominique Bona**

106 | « Pourquoi es-tu triste,
ô mon âme, et pourquoi
me troubles-tu ? »
› **Sébastien Lapaque**

112 | Précieux et précieuses du
XVII^e siècle. La galanterie
française
› **Jean-Paul Clément**



RENCONTRE AVEC GARY L'ENCHANTEUR

› **Dominique Bona**

L'écrivaine et académicienne raconte, pour la première fois, l'histoire douloureuse et houleuse de l'écriture de sa biographie de Romain Gary (1).

Son chapeau, ses bottes de cow-boy et le gros cigare qu'il fumait en marchant, toute son allure d'un genre indéfinissable, dandy et rastaquouère, résolument à part, ne passaient pas inaperçus. Vers la fin, il surjouait son personnage jusqu'à la caricature. Une manière de provocation? Ou de se protéger derrière un costume et des masques de théâtre? Chez Lipp, chez Gallimard, ou simplement rue du Bac, où il habitait, beaucoup de gens ont pu le reconnaître à Saint-Germain-des-Prés. Je n'ai pas eu cette chance. Le hasard ne me l'a pas permis. J'aurai plus d'une fois emprunté les mêmes itinéraires de cet arrondissement, le plus littéraire de la capitale, où ce juif errant avait posé ses valises et tenté de fixer sa vie. Mais je ne l'y ai jamais vu. Ce n'est pas faute d'avoir rêvé la rencontre: celle-ci n'a pas eu lieu, du moins pas « en vrai », comme disent les enfants.

Curieusement, alors que tout m'y portait, je n'ai jamais songé à l'approcher. Pas même envisagé de lui adresser une lettre, comme tant d'autres admiratrices l'ont fait. Pudeur? Timidité? Horreur à l'idée de ressembler à l'une de ces jeunes filles que Montherlant

décrit avec méchanceté dans un roman, amoureuses d'un écrivain et si ridicules de l'être – cette lecture a de quoi décourager toutes les groupies d'un artiste. Quoi qu'il en soit, ma rencontre avec l'Enchanteur reste une occasion manquée. J'aurais aimé croiser son regard. Il avait les yeux bleus, d'un bleu particulier : ni azur ni acier, d'une étonnante clarté.

Romain Gary venait de mourir lorsque j'ai entrepris d'écrire sa biographie. Après deux romans, sans expérience du métier – l'écriture serait-elle jamais un métier? –, c'était une aventure risquée. Je n'étais pas consciente des difficultés et, si je l'avais été, je ne m'en serais pas souciée. Ce livre, je l'ai écrit d'un élan spontané et naïf. Juste pour aller vers lui.

Rien ne m'y avait préparée. Mes diplômes universitaires me seraient inutiles. Et la méthode enseignée dans les classes préparatoires ou à la Sorbonne, la bonne vieille logique et l'esprit cartésien, n'était sûrement pas les armes qu'il me fallait. Ce furent quatre années de galères pour la biographe inexpérimentée et enthousiaste, partie un beau matin « à la recherche de Romain Gary ». Le chemin était chaotique, semé de ronces, jonché de chausse-trapes, avec des pièges et des impasses : un vrai parcours de la combattante. Jamais je n'ai eu l'idée de renoncer ! Rien ne m'a découragée. Entre lui et moi, il y avait une sorte de *no man's land* : un paysage sauvage, lunaire, très inquiétant. Je l'avais tout de suite vu, ce paysage. Je savais que j'aurais à le traverser pour rejoindre l'Enchanteur. Personne avant moi ne s'y était aventuré, aucun biographe ne m'avait précédée. Je ne pouvais m'appuyer sur aucun ouvrage préalable au mien, nul commentaire de sa vie ni de ses œuvres n'avait été publié, même pas sous forme de thèse à l'université. Le désert. J'aurais dû avoir peur. Évaluer mes compétences pour me rendre à l'évidence : je ne serais pas à la hauteur. Alors, vite, choisir la seule voie raisonnable, m'enfuir ! Mais le *no man's land* m'attirait, avec son étrangeté et ses mirages. J'étais fascinée. Et c'est sans arme, sans aucune préparation, que je suis allée vers lui. En toute innocence.

Dominique Bona est notamment l'auteure de *Je suis fou de toi : le grand amour de Paul Valéry* (Grasset, 2014) et de *Colette et les siennes* (Grasset, 2017).

Romain Gary, je le connaissais pourtant. Je croyais même bien le connaître. Et je l'avais rencontré dans un passé pas si lointain – sans que quiconque, ni même lui, n'en sache rien. Cette rencontre, si importante pour moi, a eu lieu une dizaine d'années avant mon projet d'écrire la biographie de l'Enchanteur. C'était l'été 1971, celui de mes 18 ans. Je passais mes vacances dans le sud de la France, au milieu de la bande d'amis que je retrouvais tous les ans. Nous allions à la plage, en Espagne, du côté de Rosas et de Cadaquès, et le soir les fêtes n'en finissaient pas. Mon anniversaire, qui tombe fin juillet, marquait le départ de certains vers d'autres horizons, le mois d'août nous dispersait. Je retrouvais une relative solitude dans le mas familial, au parfum de pêches et de vignes. Nous avons fêté mon anniversaire dans une folie douce et la musique des Rolling-Stones. J'avais été comblée de cadeaux : j'ai toujours près de moi, aujourd'hui, le lion en peluche gardien de la mémoire de mon adolescence heureuse. Et j'ai gardé un autre de ces cadeaux, parce qu'il est lié à moi de la manière la plus mystérieuse et la plus profonde : un petit Folio. Sa couverture n'a jamais fané et ses pages, lues et relues, ont encore le parfum des vacances et de la Méditerranée. Il porte le plus beau des titres de roman : *les Racines du ciel*. Et c'est dans ses pages brûlantes, au goût de sel, que j'ai connu Gary.

J'hésite à prononcer le mot « coup de foudre » parce qu'il est ressassé, banal à force d'être utilisé à tout propos. Mais c'est pourtant ce que j'ai ressenti, cet été-là. La rencontre a été violente, définitive. *Love at first sight*. La foudre est tombée sur moi.

Je n'avais encore rien lu de son auteur. Mais ce premier Gary a été une révélation. Dès le premier chapitre, j'ai été transportée, envoûtée : vocabulaire de la passion. Je ne sais trop comment le dire pour être fidèle à ce moment, dont l'intensité ne s'est jamais reproduite – au moins dans un livre. Et j'ai presque honte de l'avouer, tant cette déclaration me paraît exaltée, impudique, de l'ordre du secret et de la confession. Mais elle est pourtant vraie : Gary a changé ma vie.

C'était une voix de basse, une voix d'homme qui racontait cette histoire. Loin du style policé, raffiné, volontiers savant des écrivains français, elle ressemblait à celles que j'avais entendues dans mon enfance : voix de conteur, puissante et caressante, chargée d'expérience et de mys-

tère, elle me semblait ne parler qu'à moi seule. Du moins voulais-je le croire. Gary, c'est le conteur gitan devant sa roulotte qu'accompagne un violon tzigane, mais c'est aussi le troubadour des cours d'amour, le barde sous l'arbre à gui, c'est le magicien auquel on ne résiste pas. Je me suis abandonnée, à 18 ans, à cette voix qui racontait des choses simples : les hommes, les femmes, les enfants, la nature, la vie. Ces phrases sans littérature, vastes comme un fleuve, m'emportaient dans leur flux, elles soulevaient des orages, des tempêtes, mais savaient aussi être calmes, solaires comme un jour d'été. Il y a chez Gary une force, difficile à définir, un mélange de virilité et de douceur. Car c'est une voix qui m'a charmée, une voix où j'entendais toute la tendresse du monde.

Nul mieux que lui n'a dit la fragilité de la vie et de l'amour mais aussi le désir d'éternité : que la vie et l'amour puissent durer toujours.

Évidemment, je n'en suis pas restée aux *Racines du ciel*. J'ai lu tous les autres Gary. D'*Éducation européenne* aux *Cerfs-volants*, jusqu'à ceux qu'il a signés Ajar, où il est si fidèle à lui-même, j'ai poursuivi le voyage sans jamais me lasser. La voix me parlait toujours. Je l'aimais. Elle m'aidait à grandir, elle m'apprenait à vivre.

Pourquoi aurais-je cherché à le rencontrer, lui, physiquement ? Alors que je le connaissais si bien, ayant tissé avec lui une intimité que seuls donnent les livres : une intimité parfaite.

Pour que la magie d'un roman opère, il faut que le lecteur, en l'occurrence la lectrice, puisse se prendre pour un des personnages, s'assimiler, se fondre en lui, le temps de la lecture et même au-delà, si l'illusion romanesque remplit sa mission. M^{me} Bovary n'avait jamais été moi : je n'ai jamais pu partager son mal-être. La princesse de Clèves, et Anna Karenine, que j'adorais, héroïnes démesurées et tragiques, m'inspiraient surtout la crainte de leur ressembler. Leur sacrifice, le gâchis si total qu'elles font de l'amour m'ont désespérée, puis tenue à distance : quelle femme rêverait de se réincarner dans l'une ou l'autre ? Jusqu'à cet été 1971, seules les héroïnes de *la Chartreuse de Parme* m'offraient des modèles auxquels me confronter un peu. L'amour est tellement léger, tellement moins dévastateur sous la plume nonchalante de Stendhal ! De là à me prendre pour la Sanseverina, il y avait des cimes et des abîmes.

Les Racines du ciel contiennent selon moi un des plus beaux portraits de femme de la littérature. Elle est vivante, de chair et de sang, et totalement femme, dépouillée en tout cas de ces artifices littéraires, qui semblent venir naturellement sous la plume des romanciers. Elle s'appelle Minna. Allemande, elle est venue de Berlin pour tenter de vivre une autre vie en Afrique, tout comme Morel, le héros. C'est une prostituée, qui a enduré mille souffrances, dont le corps est fatigué, le visage marqué mais beau encore, et qui, en Afrique, retrouve le milieu auquel elle est habituée : le mépris. Ce mépris qu'elle lit dans le regard des hommes. Gary ne la met pas tout de suite en scène. Morel l'occupe tout entier, au début, de même que les éléphants pour lesquels son héros à la triste figure entend se dévouer corps et âme. Morel a une dette envers les éléphants : ils lui ont permis de survivre dans le camp de concentration d'où il est miraculeusement sorti vivant. Dans la faim et le froid, sous les brimades et la torture, il imaginait les grands troupeaux libres, parcourant la savane africaine. La belle image l'a sauvé. Minna, dans son bar de Fort-Lamy, où elle exerce le seul métier qu'elle connaisse, s'éprend de ce misanthrope radical – le seul homme pourtant dont le regard quand il se pose sur elle ne comporte pas la moindre lueur de mépris. Tout autour les coloniaux ont droit à des portraits au vitriol, français, anglais ou natifs d'ailleurs. Tous sont mauvais, c'est la vision du monde selon Gary, mais tous ont en eux, enfouie au plus profond, une parcelle de bonté. Ils l'ignorent et n'en font pas usage, jusqu'au jour où la conscience leur vient... des éléphants encore, des éléphants toujours. Ces troupeaux qui courent sous le ciel d'Afrique et plongent leurs racines dans la terre la plus ancienne du monde.

Minna est restée pour moi l'héroïne absolue. La femme à qui ressembler. Je n'avais pas le même passé : j'ai grandi dans un cocon, protégée, tendrement aimée. Mais cette prostituée au cœur pur, que la vie n'est pas parvenue à souiller, et qui va prendre fait et cause pour un idéal qui la dépasse – celui de Morel, bien sûr –, c'était tout ce que j'admirais. Gary – comme Stefan Zweig – avait une connaissance subtile, intuitive, de la féminité. On ne peut pas s'étonner que ces deux écrivains, par ailleurs si différents, aient autant de lectrices : ils

parlent tous deux aux femmes, ils s'adressent à elles, et jamais elles ne deviennent sous leur plume des prototypes littéraires. Leur connaissance vient du cœur, je crois, plus que de l'observation ou de l'analyse. Ils savent, un point c'est tout. Chez Gary, Minna n'est pas la seule en laquelle se fondre et communier vraiment. Nina, la mère de *la Promesse de l'aube*, M^{me} Rosa de *la Vie devant soi*, ou la Lydia de *Clair de femme*, interprétée au cinéma par Romy Schneider, sont autant d'héroïnes merveilleuses – toutes sœurs de Minna.

C'est ainsi que je suis partie vers Romain Gary : avec une si pleine ferveur, que je déconseillerais aujourd'hui à un biographe. La ferveur est l'ennemie du biographe : elle peut le conduire dans toutes sortes d'errements – elle obscurcit le jugement et peut détourner l'auteur du seul but qui importe : comprendre. La première qualité d'un biographe, ce devrait être la lucidité. Or je n'étais pas lucide, au départ. Puisque j'étais passionnée.

Cette passion, je dois le dire, n'a jamais faibli au contact pourtant si rude des réalités. Bien que les circonstances m'aient peu à peu ouvert les yeux et forcée à reprendre le contrôle de mes émotions, j'ai ressenti cette passion, d'un bout à l'autre de ce qu'il faut bien appeler mon calvaire.

Quel homme était Romain Gary ? Quelle était son histoire ? Quelle avait été sa vie ? C'est à ces questions que je voulais à tout prix trouver des réponses, en allant vers lui. Mais je ne mesurais pas du tout ce qui m'attendait.

Il m'a fallu quatre ans et beaucoup de persévérance pour le rejoindre – l'ai-je d'ailleurs rejoint ? –, quatre ans d'enquêtes et de rencontres, qui se révélèrent souvent, elles aussi, manquées. Comme si un mauvais génie – le dibbouk qui hante chacun des romans de Gary – s'acharnait à multiplier les obstacles, pour éloigner de moi, dès que je croyais l'atteindre, le personnage insaisissable, fuyeur, fuyant, qui s'échappait toujours. Hors de portée à chaque fois que je me croyais au plus près de lui. Je me demande ce qui m'a donné la force de poursuivre. Ma jeunesse peut-être ? Ou ma passion ? Je crois qu'aujourd'hui je n'aurais plus le courage de lui résister.

Paul Pavlowitch, le neveu de Gary qui avait accepté d'incarner Ajar, refusa de me recevoir.

Lesley Blanch, sa première épouse, celle près de laquelle il a trouvé son nom, à Londres, en 1944, me fit venir deux fois à Menton, où elle résidait. Sans pour autant m'ouvrir sa porte. Je restais désolée devant sa boîte aux lettres où plus de dix ans (vingt ans?) après leur divorce, elle conservait le nom de son grand amour accolé au sien : Lesley Blanch Gary.

L'un des amis d'enfance de Romain, qui figure dans *la Promesse de l'aube*, m'a promis des photos qu'il ne m'a bien sûr jamais données ni montrées. Il a disparu sans laisser d'adresse, après m'avoir inondée de lettres contenant des informations dont je n'ai jamais pu savoir si elles étaient vraies ou fausses.

Au royaume de Romain Gary, j'allais vite apprendre que la frontière est mince entre la fiction et la vérité. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de frontière. Le mentir-vrai est une prouesse des romanciers.

Gary était entouré d'un brouillard où je m'égarais, toujours plus opaque à mesure que je croyais avancer. Il était aussi protégé par des haies d'épineux. Je m'y suis plus d'une fois blessée. Les témoins de sa vie étaient non seulement, souvent, des mythomanes, ils se montraient méchants, hostiles à la jeune femme qui leur avouait sa volonté titanesque : écrire une biographie de Gary. Je m'attendais à ce qu'on m'ouvre les bras, dans un sourire. J'ai eu des portes claquées au nez, des fins de non-recevoir et des commentaires d'une ironie cinglante, où je perdais mon énergie, mon temps. Mais pas du tout la foi absurde, déraisonnable, que j'avais mise dans ce projet : aller vers l'Enchanteur. Tenter de le rejoindre.

Lors de ce parcours chaotique, disharmonieux, j'ai heureusement bénéficié de quelques soutiens : les Compagnons de la Libération se sont montrés coopératifs. Ils m'ont raconté leur guerre et vanté les mérites de ce camarade, co-pilote amateur, parti en juin 1940 pour l'Afrique à bord d'un avion volé de l'école de l'Air, sans avoir entendu l'appel du général de Gaulle et l'ayant même devancé. Des représentants du Quai d'Orsay, dont Maurice Couve de Murville et Claude de Kemoularia, ont accepté de répondre à mes questions et ont pu aussi m'apporter quelques lumières sur ce drôle de diplomate, si peu diplomate, qui finirait sa carrière comme consul général de France à Los Angeles.

Le milieu littéraire, lui, a tenté carrément de me faire changer d'avis. Les éditeurs, les écrivains, la plupart des journalistes faisaient la moue dès que je prononçais son nom. Même chez Gallimard, sa propre maison d'édition, c'est avec condescendance que des pontes me parlaient de ses livres : Gary n'était pas un grand écrivain, leur message se passait de nuances – pour les uns, Gary n'écrivait pas comme il se doit, pour les autres, il ne savait tout simplement pas écrire ! Son art n'était que celui d'un romancier populaire. J'entendis avec stupéfaction un critique réputé dont je tairai le nom (et qui depuis ne tarit plus d'éloges) m'affirmer que Romain Gary valait à peine un Eugène Sue ! Ce qui était tout aussi injuste pour Gary que pour Sue. Écrivain à succès – le pire compliment, à cette époque, à Saint-Germain-des-Prés –, il n'écrivait, prétendait-on, que du roman-feuilleton : mon admiration se fourvoyait. Ce furent les pires épisodes de mon aventure : je me heurtais au mépris de ceux qui auraient pu l'aimer.

Mon obstination se trouva quand même récompensée. Les portes s'ouvrirent peu à peu.

Paul Pavlowitch refusait toujours de me voir, mais non plus de me parler. Nous eûmes à plusieurs reprises de longues conversations au téléphone, plus d'une heure parfois. Et j'eus ainsi tout le loisir d'apprécier son verbe : prolifique, étincelant. Pavlowitch était un poète – et qu'importe qu'il fût un poète sans œuvre ? –, je compris pourquoi Gary l'avait choisi. Pour le meilleur et pour le pire, ils sont associés et inséparables dans la folie Ajar.

Lesley Blanch, à mon troisième voyage, me permit enfin d'entrer chez elle et m'accorda l'entretien deux fois repoussé. Elle habitait une jolie maison, dans un jardin de fleurs, perchée sur les hauteurs de Menton. Tout près de la villa de Katherine Mansfield. Le samovar fumait sur la table basse, les chats ronronnaient. Elle ajoutait du gin au thé et des piles de tapis orientaux servaient de sofas. Elle avait adoré un Russe, amant de sa mère, avant d'adorer Gary. Je me souviens des larmes dans ses yeux clairs, au regard glacial le reste du temps. Cette Anglaise au *self-control* caricatural, qui avait écrit un livre sur « les rives sauvages de l'amour », ne s'était jamais remise de son divorce avec celui qu'elle continuait d'appeler, devant moi, « le bon petit Romain ».

Elle lui avait déconseillé d'abandonner son nom de Kacew, si beau, pleinement oriental, pour celui de Gary qui sonnait, me dit-elle, ridiculement américain.

Puis d'autres amis d'enfance – les frères Agid en particulier – vinrent relayer celui qui avait déserté.

En bref, je progressais, moins dans la connaissance peut-être que dans l'approfondissement d'une intuition première. Le Gary de ses livres et celui de sa vie ne faisaient qu'un ! Si sa vie était à l'évidence un roman, ses romans étaient sa vie. Comme si sa mère avait pressenti à sa naissance ce que son fils chéri serait, Roman, c'est ainsi qu'elle l'avait nommé. Car il s'appelait Roman Kacew et n'a changé de nom que beaucoup plus tard : pour signer son premier livre. Gary, ce nom de guerre, dont Lesley Blanch détestait les sonorités *yankee*, lui vient d'une chanson tzigane bien connue : « Gari, Gari, brûle, brûle mon amour. » La guerre, l'amour, avec lui, toutes les frontières disparaissent.

Même la couleur du ciel, qui passe si souvent de la clarté à l'orage, connaît l'impermanence. Mon récit, tel que je l'écrivais au jour le jour, trop souvent ballottée, chahutée, s'est éclairé de moments lumineux. Et joyeux. Je leur dois ma survie. Et de n'avoir pas enterré, sitôt née, ma vocation de biographe.

C'est ainsi que je suis allée à Majorque, pour voir sa maison de vacances et y rencontrer le cercle cosmopolite de ses amis : des Français, des Russes, des Espagnols, qui avaient partagé ses séjours heureux aux Baléares. Les derniers de sa vie, près de Jean Seberg. Puerto de Andratz, le petit Saint-Tropez local, reste dans mon souvenir un paradis perdu. Pour une fois dans cette aventure, les gens étaient adorables, insoucians, et tout disposés à me servir de guides. Ils m'ont conduite jusqu'à Valldemossa, la chartreuse où Sand et Chopin vécurent tout un hiver. Sans doute pour me donner une idée des beautés de l'île et de ses sortilèges. La villa de Gary, revendue depuis, se trouvait loin de là, tout au sud et en première ligne sur la mer. Il y avait fait adjoindre une tour, où il écrivait face à l'horizon, sans rien entre lui et la Méditerranée. Moins pour réaliser un rêve de gosse que pour mieux s'isoler. La solitude, qu'il recherchait, commençait insidieusement à le ronger. La mer est magnifique à

Majorque. Les Otzoop – amis russes de Gary – m'emmenèrent au large, sur leur bateau de pêche qu'on appelle là-bas un pointu. Il y avait avec eux un photographe, une ancienne danseuse des Folies-Bergère et un poète aux longues moustaches, équipage insolite et familier des lieux. Sur le pont, tout le monde était nu, moi aussi. Le soleil brûlait, pas un nuage au ciel, à midi on mangerait les oursins que le photographe et M^{me} Otzoop avaient pêchés.

Je me souviens des soirées de Nice, aux parfums mêlés de mimosa et de socca, de mes promenades dans les rues de la vieille ville. Entre le marché de la Buffa, où la mère de Gary achetait ses fleurs, et le lycée Masséna, où son fils a été un bon élève, jusqu'au cimetière juif, où Nina est enterrée, ce sont des images radieuses qui me reviennent. Je me souviens même des petits hôtels où j'ai dormi, et écrit, aucune des étapes de ce périlleux voyage ne s'est effacée. Ma mémoire en garde quelques jolis secrets.

Les épreuves continuaient malgré tout. Notre rencontre, que j'avais tant rêvée, se passait mal. Dès avant la sortie de mon livre, une fois mon manuscrit achevé, j'eus des démêlés avec Diego Gary – son fils unique. Mineur au jour de la mort de Gary, le destin ne l'avait pas épargné: Jean Seberg avait déjà disparu, tragiquement (meurtre ou suicide, l'enquête n'avait pas abouti), et il avait perdu, quelques mois auparavant, la femme qui l'avait élevé, une gouvernante catalane, qui était sa seconde mère. Toujours est-il que ma biographie ne le réjouissait en rien. Il craignait pour son père... mais plus encore pour sa mère, la sublime actrice américaine dont Gary était tombé amoureux à Los Angeles et qu'il a épousée après son divorce avec Lesley Blanch. Il fallut tout l'art de la diplomatie et le charme persuasif de mon éditrice, Simone Gallimard, pour le détourner de son dessein: envoyer mon travail aux oubliettes.

Puis, il y eut ce soir d'« Apostrophes », où nous nous réjouissions, Simone et moi, d'être invitées. J'étais si fière d'être arrivée au bout de ce défi et de pouvoir présenter « mon » Romain Gary! Simone Gallimard m'avait emmenée dans sa voiture et s'était garée place François-I^{er} – à deux pas de la rue Jean-Goujon, où nous étions attendues. L'émission, qui se déroulait d'ordinaire dans une atmosphère

conviviale, fut houleuse, désagréable. Pas seulement pour moi, mais pour chacun des invités sur le plateau. Un jeune juge d'instruction, méchamment surnommé « le petit juge », en charge de l'affaire Grégoire, et qui s'est depuis suicidé, fut ce soir-là littéralement cloué au pilori. Je ne reçus pas de mon côté des brassées de roses, mais un bouquet de chardons – les épineux sont au rendez-vous, dès qu'il s'agit d'approcher Gary. Bernard Pivot me lut la lettre, reçue le matin même, dans laquelle Diego Gary lui disait tout le mal qu'il pensait de mon livre. Philippe Labro, autre invité, avait reçu la même. Il n'y avait que moi et « le petit juge » qui, avec le public bien sûr, la découvriions!

Je me suis défendue comme j'ai pu, avec mes seules armes, la sincérité, la passion. Elles étaient dérisoires face à Pivot, à Labro, forts de leur statut de journalistes aguerris et bien décidés à exploiter l'effet choc du direct. Ma première « Apostrophes » (à dire vrai la seconde, j'y avais déjà été invitée pour mon roman *Argentina*) ne fut pas une fête! Simone, assise dans le public, avait pris son air de sphinge, pour qu'on ne voie pas son émotion. Ou sa colère. Elle a toujours été solidaire de ses auteurs, si modestes fussent-ils.

Romain Gary, Simone Gallimard : ils sont inséparables dans mon souvenir. Je dois à Gary, qui m'a mise à l'épreuve des difficultés, toutes les biographies que j'écrirai par la suite, et à Simone cette pleine confiance à mes débuts.

Après « Apostrophes », revenant toutes les deux à la voiture, nous avons trouvé les pompiers, le Samu et la police. Un motocycliste avait percuté violemment la Peugeot de Simone et gisait sur le trottoir, gravement blessé mais, Dieu merci, vivant. Ce fut le coup de grâce. Gary, que j'admirais, que j'aimais, et dont les livres ont tant compté pour moi, me parut soudain maléfique. La souffrance s'attachait obstinément à ses pas. Il n'y avait pas de rédemption possible. Pas d'espoir. Son nom même en venait désormais à m'effrayer : qui-conque approchait, je le comprenais, se brûlait. Gari, gari, brûle mon amour. Par une logique aussi mystérieuse qu'implacable, toutes les épreuves que j'avais dû surmonter aboutissaient à ce tragique accident.

Depuis toutes ces années, je n'ai plus lu Gary. Ses livres sont dans ma bibliothèque, tous sans exception. Mais immobiles, solitaires et reliés d'un cuir rouge qui, loin de leur donner du lustre, les isole de tous les autres. Je ne tends plus la main vers eux. Ils m'inspirent une crainte que je ne peux pas surmonter.

Ma rencontre avec l'Enchanteur a pris avec le temps le relief et la couleur des songes. S'il m'est arrivé de croire que je l'avais vraiment, intimement connu, je sais aussi que je l'ai perdu. Il m'arrive de penser à lui, de parler de lui – de ses livres avant tout –, comme s'il était vivant. Mais la nuit l'entoure. Une nuit très sombre et menaçante, où comme en Afrique, berceau de tous les vaudous, les étoiles sont les âmes des éternels errants.

1. Dominique Bona, *Romain Gary*, Mercure de France ; Folio, 2001.

Aujourd'hui et toujours

POURQUOI ES-TU TRISTE, Ô MON ÂME, ET POURQUOI ME TROUBLES-TU ?

› Sébastien Lapaque

Le lundi matin, à l'abbaye Saint-Wandrille de Fontenelle, en Normandie, les frères bénédictins entonnent en latin un hymne de saint Ambroise après avoir chanté les psaumes des laudes : « *Christusque nobis sit sibus, potusque noster sit fides; læti bibamus sobriam ebrietatem Spiritus* », « Que le Christ soit notre nourriture, la foi notre boisson ; savourons en toute allégresse la sobre ivresse de l'Esprit. » C'est le père Odon, maître des novices également en charge de la vigne à l'abbaye Sainte-Madeleine du Barroux, sise au pied du mont Ventoux, qui m'a un jour signalé la saveur particulière de ces versets récités à l'aube du deuxième jour de la semaine, avant la reprise du travail.

Peu après 8 heures, les moines vêtus de noir ont fini de chanter dans l'église abbatiale, une ancienne grange seigneuriale de La Neuville-du-Bosc, dans l'Eure, démontée à la fin des années soixante et rebâtie poutre par poutre à l'abbaye Saint-Wandrille. Ce monastère a été édifié au VII^e siècle au creux d'une boucle de la Seine et soumis depuis près de quatorze siècles à toutes les folies de l'histoire : invasions, guerres, révolution, persécutions, bombardement. Après l'office divin célébré par les frères, c'est aux oiseaux de siffler

les louanges matutinales dans les arbres et la forêt alentour. J'entends l'écho d'une prière de Tertullien, ce dur Africain de Carthage capable cependant de tendresses stylistiques et d'élan de lyrisme : « Tous les anges prient également, toutes les créatures prient, les animaux domestiques comme les bêtes sauvages prient, ils plient le genou, en sortant de leurs étables ou de leurs tanières, ils lèvent les regards et une tête attentive vers le ciel, et à leur manière y envoient leurs soupirs. Les oiseaux eux-mêmes, le matin, prennent leur envol et montent vers le ciel, ils étendent leurs ailes en forme de croix, comme on tend les bras, et disent quelque chose qui semble une prière. (1) »

Que vient-on chercher dans une abbaye bénédictine ? La fuite du monde et la montée vers le ciel, à la suite de Benoît de Nursie, un jeune homme de bonne famille, né quelques années après la chute de l'Empire romain (476), qui a déserté Rome et ses écoles de rhétorique, « savant sans lettres, ignorant conduit par la sagesse », pour s'établir dans la solitude d'une grotte, à Subiaco, sur les contreforts des Apennins. « Seul sous le regard du Suprême témoin, il habita avec lui-même », écrit Grégoire le Grand, un moine italien devenu pape, dans ses *Dialogues* rédigés cinq décennies après la mort de Benoît. Tout ce que l'on sait d'abord de Benoît est dans la biographie que lui a consacré Grégoire. Le reste est dans sa règle et dans son héritage. Rejoint par des compagnons de plus en plus nombreux, Benoît a quitté son ermitage et s'est installé au sommet du mont Cassin, à mi-chemin entre Rome et Naples, où il a fait bâtir un monastère qu'il a dirigé jusqu'à sa mort en proposant un modèle de vie consacrée destiné à faire école.

Quinze siècles après Benoît, la trentaine de moines de l'abbaye Saint-Wandrille continuent à chercher Dieu dans la pauvreté, l'humilité, le silence, le travail, l'étude et la prière, fidèles au commandement du psaume 118, une longue méditation sur la règle qui les garde et la loi qui les libère : « Sept fois le jour, je te loue, pour les décisions de ta justice. » C'est ainsi par le moyen des psaumes, poèmes de l'Antiquité

Sébastien Lapaque est romancier, essayiste et critique au *Figaro littéraire*. Il collabore également au *Monde diplomatique*. Son recueil *Mythologie française* (Actes Sud, 2002) a été récompensé du prix Goncourt de la nouvelle. Dernier ouvrage publié : *Théorie d'Alger* (Actes Sud, 2016).
 > slapaque@gmail.com

juive attribuée au roi David, que les bénédictins prient. Ces textes sont répartis de manière à ce que le psautier entier soit récité chaque semaine, du psaume premier – *Beatus vir* – au psaume 150 – *Laudate Dominum*: « Louez Dieu dans son temple saint, louez-le au ciel de sa puissance; louez-le pour ses actions éclatantes, louez-le selon sa grandeur. » Depuis la réforme conciliaire, la journée du moine commence à la fin de la nuit, avec l'office des vigiles, composé de deux nocturnes comptant six psaumes chacun et d'un troisième nocturne les dimanches et jours de fête. C'est l'office le plus long. Mieux que la force de la voix, c'est la ferveur du cœur que fait entendre le chant grégorien. « Je te chante en présence des anges », dit le psaume 137. Les laudes sont suivies par tierce, sexte et none, des offices canoniques plus brefs dont les noms renvoient à la façon romaine de compter les heures. La troisième heure, au milieu de la matinée, la sixième, à la moitié du jour, et la neuvième, quand le soleil commence à décliner et que la nuit vient sur la terre. La messe du jour est célébrée après tierce. L'après-midi s'achève avec les vêpres et la journée avec les complies, prière pour une nuit paisible et une fin parfaite.

Ce qui s'élucide dans cet emploi du temps, c'est une certaine idée de l'homme, de ses grandeurs, de ses misères et de sa vocation sur la terre. Né à la jonction de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, Benoît était bien placé pour distinguer ce qui dure de ce qui fait semblant de durer. De la garde du matin à la garde du soir, ses fils célèbrent ce qui demeure: la renaissance indéfinie du temps. « Dieu force et soutien de l'univers, immuable en toi-même, tu détermènes les heures du jour en phases successives », chantent-ils inlassablement avec saint Ambroise. Accordée à la vie humaine du Christ, à son corps humain conservé dans l'éternité, leur prière est une respiration qui répète l'essence et l'emploi du temps, avec un début, un moyen terme et une fin. À l'office de sexte, la supplication vers le Ciel à mi-pente se fait plus pressante. C'est l'heure aride d'une sèche agonie, pleine de dangers. L'heure d'un soleil brûlant et noir, d'une mélancolie qui semble capable de couper tout chemin de retour. Comme aux premiers vers de *la Divine comédie* de Dante, le *mezzo del cammin* est âpre et vidé de toute espérance. Milieu du chemin de la journée, milieu du chemin

de nos âges, milieu du chemin de nos vies, c'est l'heure de la chaleur et de la faim où il faut redoubler d'efforts pour continuer sa route. Sur les pas de saint Benoît, l'*Homo viator* apprend à traverser jour après jour l'étrange royaume d'une incurable inquiétude. « Éteins la flamme des disputes, ôte l'ardeur des passions, donne-nous la santé du corps avec la vraie paix du cœur », chantent les frères dans le chœur. À cette inquiétude de la mi-journée, ce démon de midi, les Pères du désert ont donné un nom, disparu des dictionnaires modernes, mais que toute l'eau de la mer n'effacera jamais de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin : l'acédie.

C'est un dégoût coupable des choses de l'âme, une acidité du tempérament spirituel, de la tristesse mêlée à de l'ennui. Dans son roman *le Purgatoire* (2), Pierre Boutang lie l'acédie à la perte du souci. Chez Cicéron et Lucien, elle était déjà *in-souciance*. Façon de rendez-vous manqué avec l'être, ce vice majeur trahit « le doute et la lenteur originelle à connaître le bien, à l'aimer » (3). Autrefois, l'acédie était rangée avec l'orgueil, l'envie, la colère, l'avarice, la luxure et la glotonnerie dans le septénaire des péchés capitaux. Dans notre âge, elle est habituellement remplacée par la paresse, mieux accordée aux obsessions matérielles de notre monde de perfection technologique. On la confond également avec le syndrome mélancolique, maladie de l'âme romantique.

On ne pêche plus contre l'Esprit, on pêche contre la déesse Production ; ou l'on s'étirole à pleurer un passé qui ne reviendra pas. À l'acédie, titubation de l'âme dont les manifestations paraissent réservées au secret des cloîtres, le frère Jean-Charles Nault, père abbé de Saint-Wandrille, a consacré sa thèse de théologie publiée sous le titre « La saveur de Dieu » (4). Pourquoi ce mot « saveur », qui renvoie au verbe latin *sapere*, « goûter », comme « science », « sagesse » et « savoir », tous enfants de la racine *sav* ? Parce que l'acédie, « expression d'une profonde désintégration de la personne humaine » (5) fait perdre le goût des choses, elle dégoûte l'homme du Ciel et de la terre. On songe à certains personnages de Georges Bernanos, notamment à Monsieur Ouine, littéralement « oui-non », créature dont le cœur n'est remué par rien. En proie à des crises d'angoisse et à la tentation fréquente

de tout lâcher, le romancier savait bien de quoi il parlait. « Le démon de mon cœur s'appelle – à quoi bon ? » répétait l'auteur du *Dialogue des carmélites*, fraternellement lié aux bénédictins depuis sa rencontre avec Dom Besse, un moine qui participa à la restauration monastique à Saint-Wandrille en 1894 et célébra son mariage en 1917.

De l'acédie, dom Jean-Charles Nault fait une clé pour comprendre la déréliction de ses contemporains, leur abandon sans résistance au démon de l'insignifiance. Avec le psaume 41, récité le lundi aux vigiles, il demande : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? » De l'acédie monastique à l'anxio-dépression, il observe un fil conducteur qu'il s'est attaché à mettre en valeur dans *le Démon de midi* (6), livre dans lequel sa qualification de philosophe réaliste s'est mêlée à son expérience de pasteur pour éclairer le long après-midi de l'âme dans lequel s'égare l'homme moderne. Après un matin orné de splendeur et un midi d'incandescence, cet après-midi infini est l'heure des mirages. L'homme craint que le soleil soit arrêté dans sa course et que le soir ne vienne jamais. À none, les moines prient cependant le Maître des horloges que cela n'advienne pas : « Accorde-nous un soir radieux où notre vie soit sans déclin. »

Dans *la Saveur de Dieu*, le frère Jean-Charles Nault détaille la réflexion de Thomas d'Aquin sur l'acédie dans la question 35 de la *Secunda Secundæ* de la *Somme théologique*. L'acédie est à la fois tristesse du bien divin et dégoût de l'action. Par là, cette maladie de l'âme pétrifie le corps. Ce qui est éblouissant, dans la réflexion du maître d'Aquin sur les passions, c'est la façon dont il montre qu'une passion moralement neutre, la tristesse, peut imperceptiblement devenir une faute coupable, l'acédie. Ainsi l'homme dont l'âme est « collée à la poussière » se laisse-t-il glisser de l'angoisse de l'avenir, qui n'est pas forcément vicieuse, à la détestation de l'avenir, à la rage contre le monde et la vie, coupables, forcément coupables. Nos modernes nihilistes en savent quelque chose.

La prière ininterrompue des moines de Saint-Wandrille ne refuse ni l'angoisse ni le combat avec l'ange. Jubilation vers le Ciel, la règle de saint Benoît n'est pas étrangère à la terre. Rien de moins stoïcien que ses prescriptions. Son objet n'est pas l'*apatheia*, la neutralisation des

passions, mais leur réorientation « dynamique » – comme dit joliment le père abbé de Saint-Wandrille dans son livre – vers le grand jour de l'éternité. « Si je marche dans l'angoisse, tu me fais vivre », entend-on le mercredi aux vêpres. Il est sans cesse question d'épreuves, de tourments et de souffrance dans les psaumes. Mais ce n'est ni une fin ni même un moyen. C'est un chemin. Le psaume 125, mardi à none : « Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent dans l'allégresse. Il s'en va, il s'en va en pleurant, il jette la semence ; il s'en vient, il s'en vient dans la joie, il rapporte les gerbes. »

On ne peut pas oublier que cette prière chrétienne est aussi, est d'abord, une prière juive, c'est la prière du Christ, le fils du charpentier Joseph, à la synagogue de Nazareth. Avec le judaïsme, le temps n'est plus une chute. La vie cesse heureusement d'être la proie de la fatalité pour devenir un combat dont l'issue est victorieuse sous le regard de Dieu. Emmanuel Levinas encore une fois : « Le judaïsme apporte ce message magnifique. Le remords – expression douloureuse de l'impuissance radicale de réparer l'irréparable – annonce le repentir générateur du pardon qui répare. L'homme trouve dans le présent de quoi modifier, de quoi effacer le passé. Le temps perd son irréversibilité même. Il s'affaisse énérvé aux pieds de l'homme comme une bête blessée. Et il le libère. (7) »

La perspective de cette libération éclaire l'usage du psautier, la vocation bénédictine. En réorientant le temps, le chant de louange des moines brise le cercle vicieux de l'acédie, glue qui condamne l'âme au présent perpétuel. Les sortilèges du temps dénoués par la promesse de Dieu à Israël, son peuple, et par l'incarnation de Jésus-Christ, son fils, le moine doit acquérir la vertu de patience pour échapper à la susuration du démon de midi. L'agitation est une tentation. À laudes, il chante le soleil qui se lève, à complies le soleil qui se couche. Et n'attend rien d'autre, entre-temps, que le chemin infini.

1. *Prier en Afrique chrétienne (Tertullien, Cyprien, Augustin)*, Migne, 2016, p. 49.

2. Pierre Boutang, *le Purgatoire*, Éditions de la Différence, 1991.

3. *Idem*, p. 222.

4. Jean-Charles Nault, *la Saveur de Dieu. L'acédie dans la dynamique de l'agir*, Cerf, 2006.

5. *Idem*, p. 46.

6. Jean-Charles Nault, *le Démon de midi. L'acédie, mal obscur de notre temps*, L'Échelle de Jacob, 2013.

7. Emmanuel Levinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Payot, 1997, p. 7.

Intemporel

PRÉCIEUX ET PRÉCIEUSES DU XVII^E SIÈCLE. LA GALANTERIE FRANÇAISE

› Jean-Paul Clément

Chaque mois, Jean-Paul Clément puise dans notre patrimoine littéraire un texte qui résonne avec l'actualité.

La préciosité est née à l'hôtel de Rambouillet. La grande vogue du cercle de la marquise s'étend de 1630 à 1648, époque où la mort de Vincent Voiture et la Fronde naissante dispersent les hôtes de son salon. Les troubles à peine apaisés, un nouveau salon s'ouvre, celui de Madeleine de Scudéry (1607-1701), qui tient les fameux « samedis du Marais » rue de Beauce. En 1649, elle publie *le Grand Cyrus*, reçoit Gilles Ménage, Jean Chapelain, d'Aubignac et des poètes. Vers 1680, son salon deviendra même un intense foyer de vie intellectuelle d'où partiront quotidiennement, pour toutes les provinces et même pour l'étranger, des paquets de correspondances littéraires.

Molière s'est moqué non des précieuses, mais des précieuses *ridicules*. La nuance est d'importance, car la préciosité, c'est-à-dire le langage de la « bonne compagnie », a contribué fortement à l'épuration du langage, à l'affinement des sentiments, et a renouvelé les théories galantes venues des traditions chevaleresques. Les précieux

et précieuses ont poussé l'analyse des sentiments très loin, élaboré des cartes ingénieuses de géographie galante : une héroïne de Somaise distinguant neuf sortes d'estime ; un autre a réparti les soupirs en douze catégories. Tous artistes du verbe, ancêtres des partisans de l'art pour l'art, ils portent leurs efforts sur le choix des mots, la pureté de la phrase, mais contribuent aussi, par l'élégance du langage, à l'affinement des mœurs.

Jean-Paul Clément est écrivain et historien.
Dernier ouvrage publié : *Charles X. Le dernier Bourbon* (Perrin, 2015).

Alors qu'aujourd'hui éclate, souvent dans la vulgarité, scandale sur scandale touchant les abus sexuels, il m'a semblé bon, après Vaugelas, de donner quelques extraits de cette littérature se rapportant à la « galanterie française » telle qu'on l'entendait au XVII^e siècle dans les « ruelles » où se réunissaient les aristocrates du langage.

Voiture, né en 1597, familier de l'hôtel d'Orléans, adulé de tous, ambassadeur de Monsieur, frère du roi, éternel factieux, est l'auteur de lettres fameuses sur le léger badinage, admirées à l'hôtel de Rambouillet, dont on peut dire que Voiture fit la gloire. Sa mort en 1648, peu avant la Fronde, marque la fin de cette réunion de gens d'esprit où naquirent tant d'œuvres légères, spirituelles et charmantes.

Sonnet

« Sous un habit de fleurs la Nymphé que j'adore
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux
Qu'à l'éclat de son teint et celui de ses yeux
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.

La Terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore,
L'air fut partout rempli de chants mélodieux,
Et les feux de la nuit pâlirent dans les cieux
Et crurent que le jour recommençait encore.

Le Soleil qui tombait dans le sein de Thétis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller après elle,

Et l'Empire des flots ne l'eût su retenir.
 Mais la regardant mieux et la voyant si belle,
 Il se cacha sous l'onde et n'osa revenir. (1) »

La romancière Madeleine de Scudéry, née au Havre en 1607, succéda à la marquise de Rambouillet. Elle publia plusieurs volumes de *Conversations morales*, que M^{me} de Maintenon n'hésita pas à diffuser à Saint-Cyr. Reçue à Versailles, entretenant une correspondance abondante en province et à l'étranger, elle apparut alors, grâce à son incontestable prestige, comme une véritable ambassadrice de l'esprit français, un des meilleurs éléments du rayonnement de notre culture. L'illustre Sapho mourut chrétiennement le 2 juin 1701, chargée de gloire et d'ans.

Donnons ici quelques extraits de ses écrits.

L'air galant

« Mais qu'est-ce donc que cet air galant qui plaît si fort ? – C'est je ne sais quoi, reprit Sapho, qui naît de cent choses différentes, car enfin je suis persuadée qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant une certaine disposition à le recevoir ; il faut de plus que le grand commerce du monde et de la Cour aide encore à le donner, et il faut aussi que la conversation des femmes le donne aux hommes, car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui ait eu l'air galant qui ait fui l'entretien des personnes de mon sexe et, si j'ose dire tout ce que je pense, je dirai encore qu'il faut même qu'un homme ait eu du moins une fois en sa vie quelque légère inclination amoureuse pour acquérir parfaitement l'air galant. – Je soutiens que, pour faire qu'un homme ait l'air tout à fait galant, il faut qu'il ait eu le cœur un peu engagé, je soutiens aussi que, pour qu'une dame ait ce même air, il suffit qu'elle ait reçu une disposition favorable de la nature ; qu'elle ait vu le monde ; qu'elle

ait su connaître les honnêtes gens, et qu'elle ait eu dessein de plaire en général, sans aimer rien en particulier. [...] – Il y a un nombre infini de ces jeunes gens qui ne font qu'entrer dans le monde, qui croient que toute la galanterie ne consiste qu'à se hâter de prendre les plus bizarres modes que le caprice des autres invente ; qu'à s'empreser fort ; qu'à être hardis ; qu'à parler beaucoup et qu'à aller continuellement dans toutes les maisons dont les portes sont ouvertes sans avoir rien à y faire qu'à y dire des bagatelles qui ne sont galantes ni passionnées ni spirituelles. »

Madeleine de Scudéry n'hésite pas à s'en prendre à la « galanterie féminine », chose que l'on oublie.

« Cependant je suis contrainte d'avouer que c'est aux femmes à qui il se faut prendre de la mauvaise galanterie des hommes, car, si elles savaient bien se servir de tous les privilèges de leur sexe, elles leur apprendraient à être véritablement galants et elles n'endureraient pas qu'ils perdissent jamais devant elles le respect qu'ils leur doivent. En effet elles ne leur souffriraient nullement cent familiarités inciviles que la plupart des nouveaux galants veulent introduire dans le monde, car enfin entre la cérémonie contrainte et l'incivilité, il y a un fort grand intervalle, et si toutes les dames galantes entendaient bien le métier dont elles se mêlent, leurs galants seraient plus respectueux et plus complaisants, et par conséquent plus agréables. Mais le mal est que les femmes qui se mettent la galanterie de travers dans la tête s'imaginent qu'à force d'être indulgentes à leurs galants, elles les conservent ; et toutes celles dont j'entends parler ne songent ni à leur réputation ni même à l'avantage de leur propre galanterie, mais seulement à ôter un amant à celle-ci, à attirer celui-là, à conserver

cet autre et à en engager mille si elles peuvent. Il y en a même [...] qui font encore pis et qui, par un intérêt avare, font cent intrigues au lieu d'une. »

Et ne résistons pas à donner quelques lignes de la *Carte de Tendre*, cette merveilleuse géographie amoureuse :


« Vous vous souvenez sans doute bien, madame, qu'Herminius avait prié Clélie de lui enseigner par où l'on pouvait aller de Nouvelle-Amitié à Tendre, de sorte qu'il faut commencer par cette première ville qui est au bas de cette carte pour aller aux autres ; car, afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on pouvait avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination [...] Mais, pour aller à Tendre-sur-Estime, il n'en est pas de même, car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet vous voyez que de Nouvelle-Amitié on passe à un lieu qu'on appelle Grand-Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime ; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis-Vers, de Billet-Galant et de Billet-Doux, qui sont les occupations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié. [...]

Voyez, dis-je, que de là, il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir durant quelques jours tous ces petits soins obligeants, qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement, et ne faire pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont

incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela, vous voyez qu'il faut passer à Grands-Services et que, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime. Après il faut, pour arriver à Tendre, passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite il faut aller à Obéissance [...] pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante-Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre-sur-Reconnaissance. Mais, madame, comme il n'y a point de chemin où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à Nouvelle-Amitié prenaient un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussitôt [...]. »

1. Vincent Voiture, *Poésies*, édité par Henri Lafay, Librairie Marcel Didier, 1971, 2 vol.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

- 120 | Dans quelle France
voulons-nous vivre?
› **Bruno Le Maire**
- 129 | Cultures et religions dans
les relations internationales
› **Régis Debray**
- 142 | Le probable retour du
Japon à la puissance
militaire
› **Renaud Girard**
- 146 | Iran : les raisons d'un déni
› **Stéphane Dudoignon**
- 155 | Pour en finir avec le lien
entre religion et violence
› **Stéphane Ratti**
- 

DANS QUELLE FRANCE VOULONS-NOUS VIVRE ?

› **Bruno Le Maire**

Si un Français en déplacement à Davos avait déclaré « *France is back* » il y a deux ans, il aurait soulevé les moqueries. Depuis quelques mois, dire que la France est de retour n'attire plus les quolibets mais les applaudissements. Ne boudons pas notre plaisir quand nous voyons le président de la République française s'exprimer devant des chefs d'État, des ministres, les présidents des plus grandes compagnies internationales et recueillir les applaudissements de toute l'assistance. C'est le retour de la France que l'on salue.

Mais gardons les pieds sur terre. Ce nouveau regard de nos interlocuteurs étrangers quand nous parlons de la France ne doit pas nous étourdir. Je garde toujours à l'esprit un certain nombre de questions qui sont le fil rouge de mon engagement politique aux côtés d'Emmanuel Macron, et aussi des interrogations que je peux avoir comme ministre de l'Économie et des Finances.

Dans quelle France vivons-nous ? Dans quelle France voulons-nous vivre ? Au service de quelle Europe ? Et au service de quel monde ?

Dans quelle France vivons-nous ?

Nous avons retrouvé des couleurs aux yeux du reste de la planète. La croissance est de retour. Elle devrait approcher les 2 % cette année. C'est le meilleur chiffre depuis des années. Les investissements reprennent, la confiance des entrepreneurs est là. Nous avons créé 265 000 emplois dans le secteur marchand en 2017, c'est un très beau chiffre. Nous sommes donc sur la bonne voie.

Pour autant, restons lucides : la France est déchirée. Il faudrait être aveugle pour ne pas en prendre la mesure. Il y a ceux qui réussissent et ceux qui échouent. Il y a ceux qui y croient et qui ont repris espoir. Il y a ceux qui ont perdu tout espoir, qui se disent que malgré cette croissance à 2 %, le retour de la richesse et de la prospérité ne sera jamais pour eux. Il y a des territoires qui cumulent tous les avantages : ils ont de belles bibliothèques, des médiathèques, des universités, des laboratoires, des centres de recherche, des entreprises, des start-up, des qualifications, des formations, des restaurants, des hôtels, de l'attractivité, du tourisme, des étrangers qui passent. Et puis il y a les endroits oubliés où le désespoir est palpable.

Normalien, agrégé de lettres moderne et énarque, Bruno Le Maire, a été secrétaire d'État aux Affaires étrangères (de 2008 à 2009), ministre de l'Agriculture (de 2009 à 2012). Il est aujourd'hui ministre de l'Économie et des finances. Dernier ouvrage publié : *Ne vous résignez pas !* (Albin Michel, 2016).

Dans mon département de l'Eure, à 90 km de Paris, les gens se désespèrent d'avoir accès aux soins. Quand on habite Paris, obtenir un rendez-vous chez un ophtalmologiste est une affaire de deux ou trois semaines. Quand un père de famille dans ma circonscription demande un rendez-vous à un ophtalmologiste pour son fils, qui n'arrive pas à lire bien et qui prend du retard à l'école, il n'en obtiendra un que dans neuf mois dans le meilleur des cas. Et s'il n'a pas les moyens d'aller à Paris, il attendra. Donc oui, la France est déchirée. Déchirée entre les personnes, et surtout déchirée entre les territoires.

La condition de notre réussite, c'est que chaque Français puisse se dire à la fin du quinquennat d'Emmanuel Macron que les choses vont mieux pour lui et ses enfants, et pas uniquement pour une partie de la population. Notre succès sera collectif, ou ne sera pas. J'en suis profondément convaincu.

Dans quelle France voulons-nous vivre ?

Les Français ont déjà répondu en grande partie à cette question. Et je suis fier de mon pays quand je vois qu'entre Emmanuel Macron et Marine Le Pen, les Français ont choisi Emmanuel Macron. D'autres peuples occidentaux, tenaillés et travaillés par les mêmes douleurs, les mêmes souffrances, les mêmes inquiétudes par rapport à la mondialisation, ont choisi le repli, le rétrécissement. Voyez le Brexit – qui est un drame historique pour cette grande nation qu'est le Royaume-Uni, qui a toujours rêvé d'ouverture, de conquête, d'étranger, et qui rapetisse tout d'un coup.

Les Français ont donc répondu : nous voulons vivre dans une France ouverte, généreuse, guidée par la raison, qui retrouve de l'ambition, qui retrouve un esprit de conquête !

La seule question, c'est : comment être à la hauteur des Français et comment répondre à cet espoir qu'ils nous ont donné ?

La clé, c'est le redressement économique. La question identitaire existe mais elle est secondaire. Avant de se demander « qui suis-je ? », les Français se demandent d'abord « de quoi vais-je vivre ? que vont devenir mes enfants ? est-ce que j'aurai un emploi ? ». Le redressement économique sera l'un des juges de paix du quinquennat.

Nous avons posé les bases de ce redressement économique avec la réforme du marché du travail menée par Muriel Pénicaud et avec la réforme fiscale, qui représente une vraie révolution pour le pays. Quelle est la philosophie de cette transformation fiscale ? Nous allégeons la fiscalité sur le capital en partant d'une idée simple : dans l'économie contemporaine, où les niveaux de capitalisation sont sans précédents dans l'histoire, il faut libérer la capacité du capital à circuler dans l'économie.

Cela ne peut être que le début. Il faut accélérer la transformation économique de notre pays pour consolider notre tissu économique. Le deuxième temps de mon action porte un nom : la loi Pacte (plan d'action pour la croissance et la transformation des entreprises). Elle part d'un constat : notre tissu économique est fragile. Quelques réussites exceptionnelles ne doivent pas masquer la réalité : des entreprises trop petites, un tissu trop émietté, qui ne forme pas assez, qui n'innove pas assez, qui n'investit pas assez et qui n'est pas capable de se projeter sur les marchés extérieurs. Il est facile de dire à une petite ou moyenne entreprise (PME) de la Nièvre ou de Moselle : « Allez en Chine ! C'est là que se trouve la croissance ! » Mais comment faire quand on est trop petit ? Comment payer le billet d'avion ? Comment se loger ? Comment nouer des contacts ? Comment amortir un éventuel incident de parcours pour son entreprise ? Cela est impossible. Il faut faire grandir nos entreprises et il y a urgence.

Dans la loi Pacte, nous traiterons la question du financement des entreprises, qui n'est pas approprié aujourd'hui. Nous traiterons la question des seuils fiscaux et sociaux. Pour avoir rencontré des centaines de patrons de PME, je sais que les seuils sociaux et fiscaux sont le premier obstacle à la croissance de nos entreprises et à leur capacité de se transformer en entreprises de taille intermédiaire. Les seuils sociaux et fiscaux doivent être simplifiés et allégés, pour que nos entreprises puissent grandir.

Il faut que les salariés soient davantage associés aux résultats de l'entreprise, parce que c'est une condition de la réconciliation française. Intéressement et participation ne doivent plus concerner 50 % des entreprises, mais 100 % des salariés. Chacun doit pouvoir se dire : « Si je travaille et qu'il y a de bons résultats, il y aura aussi pour moi une récompense en espèces sonnantes et trébuchantes. »

Il faut améliorer la transmission des entreprises, parce que je crois au capitalisme familial. Enfin, dernier volet de la loi Pacte : des privatisations qui viendront alimenter notre fonds pour l'innovation de rupture. Privatiser ne revient pas à vendre les bijoux de famille pour arrondir les fins de mois. C'est un choix stratégique. Que manque-t-il aujourd'hui à la croissance française ? Des entreprises de taille inter-

médiaire. Mais aussi une capacité d'innovation, qui est encore trop faible. Le crédit d'impôt recherche est très utile, mais ce dispositif ne suffit plus. Il ne s'agit plus seulement d'améliorer son produit. Il faut en inventer de nouveaux.

Nous avons créé Ariane, qui a été le symbole d'une avancée industrielle et scientifique européenne. On lance une fusée, on dépose le satellite, et puis on n'a plus de fusée. Il se trouve que des Américains ont eu l'idée de créer un lanceur récupérable qui va, lui, placer en orbite son satellite, puis revenir et pouvoir répéter l'opération un nombre presque illimité de fois. On devine facilement l'ampleur du défi auquel nous devons faire face. À quoi faut-il attribuer cette réussite américaine? Pas seulement à SpaceX, mais aussi au soutien massif de la Nasa et au rôle de la Darpa, l'agence américaine pour la recherche et le développement des nouvelles technologies militaires.

Mon rôle de ministre de l'Économie n'est pas de préparer l'année prochaine, c'est de préparer la génération future. Comme les Américains, nous devons être capables de produire des innovations de rupture dans le domaine de l'espace, du stockage des énergies renouvelables, de l'intelligence artificielle, des algorithmes, tout ce qui fera la puissance de demain. Et je préfère que l'État investisse son argent dans l'innovation de rupture plutôt que de toucher les dividendes d'activités qui ne sont pas les siennes.

La bataille des privatisations sera difficile. Mais je la livrerai avec beaucoup de cœur, car notre avenir est en jeu. On me dira peut-être: « Un fonds de 10 ou 12 milliards d'euros? Ce n'est pas suffisant. » Mais imaginez que demain l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne créent eux aussi leur fonds d'innovation de rupture. Imaginez surtout que nous rassemblions ces recettes, avec plus d'1 milliard d'euros de revenus chaque année pour financer la recherche sur le stockage des énergies renouvelables. Si nous y parvenons, nous aurons gagné la partie. Nous aurons construit notre capacité commune à forcer les portes du futur. Et ce qui fait une grande nation, ce qui fait un grand peuple, ce qui fait un grand continent, c'est d'avoir des racines profondes mais les yeux tournés vers son avenir, avec confiance et certitude.

Dernier élément de cette action économique pour l'année 2018 : la poursuite du rétablissement des finances publiques. J'entends déjà les critiques : « Vous ne taillez pas assez dans les dépenses publiques ! » Je voudrais d'abord rappeler que nous avons fait, avec le Premier ministre, Édouard Philippe, des choix courageux. Comme tous les choix courageux, ils sont vite oubliés. Nous avons réduit les contrats aidés massivement. Aucun gouvernement n'avait eu ce courage depuis quinze ans, car à court terme cela affecte directement les chiffres du chômage. Nous voulons dépasser cette approche à courte vue : nous ne réglerons pas le problème du chômage par des emplois subventionnés qui coûtent cher et ne sont souvent qu'un trompe-l'œil. Nous avons eu le courage de poser des questions de fond sur la politique du logement. Nous avons eu le courage, enfin, et Dieu sait que cela n'a pas été facile, de prélever 10 milliards d'euros sur nos grandes entreprises suite à l'annulation de la taxe à 3 % sur les dividendes. Parce qu'il était impensable pour nous de ne pas respecter nos engagements européens.

Nous tiendrons donc le cap de la réduction des déficits et de la dette, qui est une priorité. La dette est un poison. Si la croissance que nous connaissons engendre des recettes fiscales supplémentaires, il n'y aura aucune cagnotte. L'argent ira au désendettement de l'État. Quand la dette publique approche les 100 % de PIB, toutes les recettes en excédent doivent alléger le poids de ce fardeau. C'est d'autant plus nécessaire que nous savons que les taux d'intérêt remonteront dans les mois qui viennent. Un point de taux d'intérêt en plus, c'est 3 milliards d'euros de plus de charge de la dette. Quel argent gaspillé ! L'argent des Français.

Dans quelle Europe voulons-nous inscrire la France ?

En retrouvant de l'espoir, de l'ambition et de l'envie, la France retrouve du *leadership* en Europe. Nous devons profiter de cet élan pour faire avancer l'Europe.

Le continent européen doit se construire comme une puissance entre la Chine et les États-Unis. Nous sommes à un moment historique, un de ces moments où l'engagement des femmes et des

hommes fait la différence. Il peut faire basculer le pays et l'Europe dans un sens ou dans un autre. Si nous prenons les bonnes décisions, l'Europe reste dans l'histoire. Si nous prenons les mauvaises décisions – c'est-à-dire si nous n'en prenons pas –, l'Europe sort de l'histoire. L'histoire se fera par les États-Unis et par la Chine. Et nous serons pris en étau, avec une violence que certains ne soupçonnent même pas, entre une puissance chinoise qui explose avec une rapidité stupéfiante et une puissance américaine qui se consolide. Et je crains qu'invoquer la grande amitié franco-américaine depuis l'expédition de La Fayette n'empêche pas nos amis américains de jouer leur partition.

Devenir une puissance économique, c'est d'abord être capable de se rassembler. Certains disent que nous avons bradé les bijoux de famille en opérant la fusion entre Alstom et Siemens. Mais je pose la question aux critiques de tous bords : « Quel avenir proposiez-vous à Alstom ? Vous êtes-vous déjà promenés en Chine ? Connaissez-vous le géant chinois CRRC ? » Il y a dix ans, cette entreprise n'existait pas. En quelques années, CRRC est devenu le leader du ferroviaire mondial, le premier constructeur. Il a remporté tous les appels d'offres récents aux États-Unis : à Boston, à Philadelphie. Aujourd'hui, la Chine possède un marché de 16 000 kilomètres de lignes à grande vitesse. Ses trains vont aussi vite que les nôtres. Pourquoi refuser de voir ces faits ? Comment ne pas comprendre qu'il faut rassembler nos forces ou se faire écraser ?

Face aux géants asiatiques et américains, les réflexes purement nationaux sont désormais obsolètes. Nous avons besoin de champions industriels européens. Et de dépasser le stade de la simple incantation. C'est pourquoi je revendique pleinement la fusion entre Alstom et Siemens. C'est pourquoi je travaille avec l'Italie à la création d'un géant européen de la construction navale civile et militaire, autour de Fincantieri et des Chantiers de l'Atlantique. Nous avons déjà sous les yeux plusieurs exemples de ces rapprochements européens, qui nous prouvent leur succès : voyez les excellents résultats de STMicro dans le domaine des semi-conducteurs. Voilà la stratégie qui nous permettra de demeurer forts dans le monde qui vient.

Une Europe qui s'affirme comme puissance, c'est aussi une Europe qui sait défendre ses intérêts et qui sait dire : « Non, nous ne sommes pas d'accord. Non, nous contestons cet investissement. » Un investisseur chinois a récemment racheté le géant de la robotique Kuka en Allemagne, avec le soutien financier de l'État chinois. Nous aurions simplement dû dire : « Votre investisseur n'est pas un investisseur privé : vous avez bénéficié d'importantes aides d'État. Ces aides ne sont pas autorisées en Europe. Vous ne pouvez pas racheter Kuka. » Une directive est actuellement en chantier pour empêcher des investissements financés par des aides d'État d'acheter nos industries européennes. Elle ira jusqu'au bout. De même que nous irons jusqu'au bout pour obtenir une juste taxation des géants du numérique.

Une Europe qui se protège, une Europe qui affirme ses intérêts, une Europe qui se rassemble, c'est aussi un renforcement de la zone euro. Nous devons aller au bout de notre union monétaire, qui est encore un édifice inachevé. Il nous faut construire un espace d'investissement suffisamment important par rapport à la Chine ou aux États-Unis. Et construire à terme un budget européen, qui nous donne une force d'investissement vraiment continentale.

Dans quel monde voulons-nous vivre ?

Le monde qui se construit est un monde brutal, où les rapports de force ont parfois pris la place des discussions multilatérales, où la brutalité des négociations commerciales n'a jamais été aussi forte. La France et l'Europe doivent imaginer un monde dans lequel la mondialisation – et le président de la République l'a parfaitement dit à Davos – retrouve du sens. Les gens ont besoin de sens, de savoir où ils vont, où on les emmène, où on emmène leurs enfants. Pourquoi créer des richesses ? Pour polluer toujours plus la planète ou pour construire un développement plus respectueux de notre environnement et de notre santé ? Notre développement n'a de sens que s'il nous aide à mieux vivre dans un environnement plus sain, plus propre, plus économe des ressources de la planète. Notre développement économique

n'a de sens que s'il réduit les inégalités, pas s'il les aggrave. Si nous ne savons pas donner du sens au monde économique que nous construisons, on ne nous suivra pas.

Le monde vacille aujourd'hui entre deux tentations : la liberté, la créativité, la croissance et la prospérité ou le repli, le nationalisme et la brutalité. Et la France ne fait pas exception. Elle a fait un choix inédit : le dépassement du clivage de la gauche et de la droite, le rassemblement d'hommes et de femmes de bonne volonté pour redresser le pays. Ce choix nous engage profondément. Nous n'avons pas le droit à l'erreur. Car dans cinq ans, l'alternative sera simple : soit nous aurons réussi, soit nous verrons triompher ceux qui défendent une politique brutale de repli et de rancœur.

C'est pourquoi je suis totalement engagé, de toutes mes forces et surtout de tout mon cœur, au succès de ce quinquennat et du président de la République.

Ce texte est issu de l'intervention de Bruno Le Maire, ministre de l'Économie et des Finances, au dîner du cercle de la *Revue des Deux Mondes* du 29 janvier 2018.

CULTURES ET RELIGIONS DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES

› Régis Debray

Je me contenterai d'indiquer, de façon cursive, quelques clefs de lecture possibles du casse-tête de ce siècle. On en trouve une juste formulation chez Jacques Berque, notre grand islamologue: « l'ogive dialectique de notre temps ». Il entendait par là la croisée de la mondialité et de l'originalité, du convergent économique et du divergent culturel. L'entrecroisement est une déflagration et fait d'ailleurs exploser tous les « -ismes » à l'honneur dans nos cercles et cénacles – le futurisme du nouveau monde, le progressisme de l'ancien, le présentisme des stratèges, l'économisme des managers et l'européisme des bonnes âmes. De quoi se brouiller avec beaucoup de monde.

Première observation, désagréable pour les tenants du salut par le libre-échange et l'Organisation mondiale du commerce: la mondialisation techno-commerciale, vantée par tous les bons esprits, a pour envers une balkanisation politico-culturelle, vilipendée par les mêmes. D'où, entre autres conséquences, un croissant décalage entre les frontières étatiques tracées noir sur blanc sur notre planisphère par rapport aux frontières ethno-confessionnelles en formation mais encore dans le gris. Les

accords Sykes-Picot, au Proche-Orient, n'étant qu'un cas de frontières bousculées parmi d'autres – URSS, Yougoslavie, Inde, Soudan, Birmanie, etc.

Autrement dit, l'atlas officiel onusien, qui date d'hier, recoupe de moins en moins l'atlas géoculturel d'aujourd'hui qui, lui, date d'avant-hier. Ce qui dément le prophétisme technique et l'euphorie des futuristes, un vieux classique de l'américanisme, qui parle de *global village*, de la Terre « plate » de Thomas Friedman, des « autoroutes de l'information » d'Al Gore. Un seul réseau, un seul monde ?

C'est là un retour saint-simonien bien sympathique parce qu'optimiste et prometteur. S'il pointe de nouveau en France d'aujourd'hui, on en trouve une symbolique annonce dans la bouche du président Franklin Roosevelt en 1939, lorsqu'il présenta la première télévision commerciale à l'Exposition universelle de New York. Il annonça alors : « Ce miracle de la technique fera un jour du monde une seule patrie. » Il y a aujourd'hui 195 patries à l'ONU, il y en avait une quarantaine après-guerre.

Qu'est-ce qui échappait à cette prédiction naïve, à la fois vraie et fausse ? La résurgence pour cause de déstabilisations techniques des fondations culturelles, soit la dialectique Coca-Cola/ayatollah : plus vous injectez du moderne et du global dans une tradition collective, plus vous y récoltez du pré-moderne et du local. L'exemple iranien n'est pas le seul. On voit plus d'une nation élective redevenir une nation ethnique : pensez à Israël, à l'Inde, à la Turquie. David Ben Gourion, Jawaharlal Nehru ou Mustafa Kemal Atatürk n'y reconnaîtraient pas leurs petits. Le quantitatif interchangeable a le don de réveiller la qualité d'une irremplaçable culture.

N'oublions pas que l'intégrisme touche des ruraux récemment urbanisés, et donc déboussolés, tel un rassurant retour à la terre des déterritorialisés. Ce qui fait de l'urbanisation précipitée des pays pauvres un facteur paradoxal de retour aux croyances agraires. Nos contrées riches n'échappent pas à « l'effet jogging » : depuis que les automobilistes ne marchent plus, ils courent et se remusclent à qui

Régis Debray est philosophe et médiologue. Dernier ouvrage publié : *le Nouveau Pouvoir* (Cerf, 2017).

mieux mieux. L'autoroute repeuple les chemins de grande randonnée, les gratte-ciel accouchent de la fermette avec poutres apparentes, le lanceur spatial des terroirs, et le culte du patrimoine fait fureur chez les envoûtés du numérique.

On connaît tous le mot (sans doute apocryphe) de Malraux « le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ». On admet moins bien la part d'ombre de ce pressentiment : ce sera celui des conflits et des insurrections identitaires. Le religieux est propice au recrutement des amis à l'international, par le biais des communautés transfrontières, et il est propice à la fabrication de l'ennemi. Qui retourne à ses origines retrouve ses ennemis, car dans l'histoire toute religion nouvelle s'est opposée à son aînée. D'où les remaniements belliqueux de la carte du monde. La règle en usage depuis les traités d'Augsbourg et de Westphalie – « *Cujus regio, ejus religio* » – tend aujourd'hui à s'inverser : « *cujus religio, ejus regio* », le royaume sera celui de la religion. À telle foi, tel canton. Et tant pis pour les partitions politiques de fraîche date. L'idée qu'après le national il y aurait le mondial et une gouvernance du même nom est une bévue. Elle néglige le tribal, ou plus exactement les tribus mondialisées avec l'entrée en vigueur d'une double territorialité. La Suisse en est un exemple civilisé, partagée comme elle est entre confédération et cantons, ouverture d'un côté, enracinement de l'autre.

Quand la sous-couche primitive affleure

Deuxième observation, qui ne saurait faire plaisir aux progressistes tradi. Ces derniers ont tendance à confondre archaïque et anachronique, dans l'idée que le progrès, les temps nouveaux, effacent les temps anciens au fur et à mesure. Ce cliché commun aux vieux marxistes et aux néo-libéraux tourne le dos à notre postmodernité archaïsante. Elle repose sur l'idée que la culture est superstructure, supplément d'âme, « cerise sur le gâteau », quand c'est le sous-sol des sociétés comme des individus. L'ethnie comme forme de regroupement a précédé l'État-nation comme le clan a précédé le parti. Et

cette sous-couche primitive affleure dès que les édifices plus tardifs s'effondrent, sous le coup d'une crise économique ou d'une intervention militaire étrangère.

Les Flamands sont plus anciens que la Belgique, les chiites plus anciens que l'Irak, les juifs plus anciens que les communistes (l'arrière-petit-fils de Trotski est rabbin). En règle générale, les fidèles ont précédé les citoyens et les temples les ministères. Demandons-nous pourquoi les progressistes se trompent si souvent! Parce qu'ils n'ont pas fait assez de grec. S'ils fréquentaient plus le dictionnaire Bailly, ils verraient que *archè* en grec signifie « ce qui commence » et « ce qui commande » : l'ancien et l'archonte.

Deux analogies peuvent éclairer cette coïncidence. D'abord, la neuropsychiatrie : la dissolution des fonctions nerveuses d'un malade procède à rebours de leur ordre chronologique d'apparition. La crise déclenche un processus involutif de déstructuration, en sorte que, dans la mémoire, par exemple, c'est le plus récent qui « fout le camp ». Les centres supérieurs étant les premiers frappés, le plus arriéré, l'hypothalamus pour faire image, reprend les commandes. Le dessous de la pile se surimpose à son dessus. Ensuite, la géologie : le socle en granit résiste et se dénude quand les couches sédimentaires postérieures s'effritent et disparaissent, avec le tapis végétal. Réapparition, dans le cataclysme ou le glissement de terrain, des plaques de l'ère primaire, que l'on croyait définitivement enfouies.

Transposition électorale en cas de crise politique : « *Japan is back* », « *America is back!* ». « *Bouddha is back* » en Birmanie? La Birmanie indépendante est née en 1948 et le royaume bouddhiste d'Arakan cinq siècles plus tôt. La France ayant plus d'ancienneté que l'Union européenne, il ne serait pas étonnant qu'elle se révèle quelque jour plus « actuelle » (et activiste) que la seconde.

Le cliché du monde multi-polaire

Autre incidence culturelle, déconcertante pour les stratèges habitués à évaluer les rapports de force internationaux en termes économiques et militaires : le présent de l'influence n'est pas celui de la force pure.

Mon livre *Civilisation* (1) a rencontré le reproche attendu : « Comment peut-on parler de l'influence dominante des États-Unis quand la puissance américaine est en baisse ? Contradictoire ! Idiot ! » Souvenons-nous que la romanisation du bassin méditerranéen a atteint son acmé au moment du déclin de l'Empire romain (disons à la fin des Antonins et au début des Sévères). Et la chute politique de l'Empire romain d'Occident n'a pas empêché la latinisation des savoirs, des habitats, des langues vernaculaires et des pratiques et titulatures politiques. L'Amérique en perte de vitesse, avec un Groucho Marx à sa tête, est aujourd'hui plus que jamais maîtresse des « arts, des armes et des lois ». C'est-à-dire de nos standards de production, d'évaluation et de conduite.

En 1945, avec l'éminent Roosevelt, quand elle faisait 40 % du PIB mondial, il n'y avait pas de Gafam (2), ni de casquettes de base-ball à Saint-Denis, ni de blue-jeans à l'Opéra. Les affiches dans le métro étaient en français et les enfants des classes aisées n'allaient pas passer de MBA aux États-Unis. Nos élections ignoraient les « primaires » et qu'on parle d'une « First Lady » en France aurait scandalisé les bons républicains.

Il y a sans doute une multiplicité d'acteurs et d'intervenants sur la scène internationale. Les organisations non gouvernementales, les multinationales, les humanitaires, les fondations, George Soros, etc. L'hyperpuissance américaine doit à présent composer et partager – en dépit de son écrasante suprématie militaire – avec la Chine. Mais elle reste la source unique et l'horizon des formes et normes dominantes. Si un pôle a pour caractéristique d'aimer et d'incliner, d'orienter et d'entraîner, il n'y a pas, à cet égard, de monde multipolaire, quoi qu'en disent nos chroniqueurs, qu'un tel constat relativiste peut rassurer (ou consoler).

La Chine n'est pas un pôle. Elle a des clients et des débiteurs, elle n'a pas de supplétifs. La preuve : elle n'a pas bâti une Otan et ce n'est pas avec le Laos et le Tadjikistan qu'elle peut conclure une alliance multinationale, sous son commandement et avec ses systèmes d'armes.

L'islam n'est pas un pôle, il n'aimante rien en dehors de son pré carré. Pour l'Occident comme en Asie, ce n'est pas un modèle mais un repoussoir. Seuls les États-Unis sont une référence ubiquitaire parce qu'ils sont le seul pays à unir pouvoir absorbant et pouvoir émissif.

Ce qui est arrivé à Harvey Weinstein à Hollywood a déclenché un effet de souffle mondial, d'ordre systémique. Que l'on découvre les turpitudes d'un producteur français à Boulogne-Billancourt, on n'imagine pas les femmes Outre-Atlantique lançant un #balance-tonpig d'est en ouest. Elles s'en foutraient. Quand on s'attaque à une statue dans le Deep South, celle de Colbert chez nous se retrouve en *stand by*. Si guéguerre d'influence on déclarait un jour, elle serait du genre asymétrique.

Le cliché du monde multi- ou non-polaire relève de la méthode Coué. Il y a nombre de puissances en lice, bien sûr, mais dont l'orbite est régionale ou limitée à l'étranger proche. Je ne vois pas de quel autre pays le droit interne peut devenir extraterritorial. Les multinationales françaises rackettées par la justice américaine parce qu'elles usent du dollar (par nécessité) s'acquittent sans moufter de leur rançon, et l'État français n'y voit même plus malice. Un symptôme d'intégration réussie.

Un examen des rapports de force culturels comparés ramène la question islamique à de plus justes proportions (quitte à irriter les angoissés du grand remplacement).

Bien sûr, il existe un séparatisme musulman potentiel en Europe. Bien sûr, il se passe sur notre sol d'insupportables actes terroristes individuels (sans doute favorisés, sinon déclenchés, par nos incursions militaires en terre d'islam), mais cette barbarie sporadique n'entame en rien les fondements de notre « vivre-ensemble », qu'elles tendraient plutôt à réveiller et raffermir.

Du temps où l'islam a « fait civilisation », entre le X^e et le XIII^e siècle, il avait beaucoup de nouveautés stratégiques que nous n'avions pas : l'algèbre, la trigonométrie, l'astronomie, la médecine, la pharmacie... Il avait Averroès et Avicenne, des traducteurs, des navigateurs, des philosophes et des jardiniers. Cette civilisation universelle a depuis rétréci en culture d'opposition. Une civilisation est proactive, une culture réactive, et on ne voit nul champ magnétique susceptible de fasciner, de ce côté-ci du monde, plus que des marginaux en panne de transcendance, dans nos contrées matérialistes et sans mythologie. Les auteurs d'attentats anarchistes

qui ont mis l'Europe sens dessus dessous entre 1880 et 1910 étaient mille fois mieux insérés dans notre tissu social et mental.

Arnold J. Toynbee avait prévu l'effet boomerang dès 1948 dans *l'Islam, l'Occident et l'avenir*, une lettre ouverte aux Occidentaux. Il leur disait, en résumé : « Vous êtes en train d'exporter dans le monde arabo-musulman vos puits de pétrole, vos ingénieurs, vos banques, vos juristes, mais attendez-vous à ce que l'islam se réveille en force, un jour prochain. » Et il proposait cette très pertinente catégorisation entre les hérodiens et les zélotes, les hérodiens étant ceux qui composent avec la puissance dominante, en l'occurrence l'islam de marché, en phase avec le monde protestant et l'éthique de la prospérité, et les zélotes les réfractaires sacrificiels, les perdants terroristes, qui font des victimes, mais finalement plus de bruit que de mal.

Le communisme fut le bref « islam de l'Europe », comme l'avait dit Jules Monnerot, mais l'islam n'est pas le communisme d'aujourd'hui, et d'abord parce qu'il n'existe pas de bloc, ni de Komintern, ni de Staline, ni d'Armée verte avec aviation, blindés et bombe H. L'Iran est à la marge, l'Indonésie regarde ailleurs, le Maroc et l'Algérie se tournent le dos. Bref, cette dispersion stratégique devrait rassurer les inquiets. Cela dit, demeure la question de savoir si une immigration « vivable » à 10 % peut l'être encore à 30 %. C'est un souci légitime, et il peut se former des enclaves à ressentiment colonial larvé dans nos pays, mais on ne voit pas quelle séduction peuvent opérer à grande échelle sur les esprits occidentaux des sociétés patriarcales sans industrie, sans université, sans recherche scientifique, sans cinéma, sans stars et sans musique. L'islam n'est simplement pas compétitif et encore moins une alternative. Le Houellebecq qui parle de « soumission » a trouvé un bon truc publicitaire, mais une chose est d'effrayer et d'attirer le bourgeois avec un fantasme, une autre en est de le conquérir soir et matin avec des produits manufacturés, du *fast-food*, de la pop, du surf, du *friday* dans le *supermarket* et mille images par jour.

Le poids des imaginaires nationaux

Le poids des imaginaires nationaux interfère de plus en plus avec la conduite des affaires internationales. C'est Alexis de Tocqueville qui vend la mèche : « En démocratie, les affaires du dehors dépendent des affaires du dedans. » Le dedans brouille la perception que nous avons du dehors, et nous met souvent à la traîne. Il y a une force d'inertie propre aux représentations culturelles, en contraste avec le rythme accéléré des transformations silencieuses. D'où ce paradoxe : la Realpolitik, la plus avisée tout compte fait, est, en démocratie d'opinion, la plus irréaliste de toutes. François I^{er} pouvait s'allier à juste titre avec le Grand Turc. Notre démocratie libérale ne saurait nouer une très classique alliance de revers avec l'autoritaire Vladimir Poutine. La « société civile » (presse, notables, associations, sondeurs) mettrait aussitôt le holà en arguant qu'on ne trahit pas son camp.

Un exemple de retard à l'allumage : dans les années quatre-vingt, deux best-sellers ont marqué les esprits et nos élites. L'un, d'Alain Minc, *le Syndrome finlandais* (3), expliquait que l'Europe de l'Ouest était en train de passer sous la coupe de l'Union soviétique. L'autre, de Jean-François Revel, *Comment les démocraties finissent* (4), enseignait que la fin de la nôtre était proche, vaincue par le rouleau compresseur du totalitarisme. Ces deux leaders d'opinion, et la plupart des confrères alors en activité, ont donc vu en Mikhaïl Gorbatchev une nouveauté, une ruse de plus, un piège du KGB. Ces vigies donnaient alors le *la* et quiconque professait d'autres vues (le soussigné en particulier) ne pouvait qu'être un agent d'influence ou un « idiot utile ».

Remarquons que le goulag est entré dans le champ intellectuel français vingt ans après son extinction en tant que système de masse. En 1956, le rapport Khrouchtchev ouvre les camps, en 1962 Alexandre Soljenitsyne publie à Moscou *Une journée d'Ivan Denissovitch*, mais c'est à partir des années soixante-dix et quatre-vingt que le goulag s'impose à Paris comme une épée de Damoclès planant sur nos têtes et notre avenir.

Voilà qui évoque un mot du commandant Charles de Gaulle, perspicace et de longue portée : « La diplomatie est l'art de faire durer indéfiniment les carreaux fêlés. » C'est ainsi que peuvent survivre

à leur utilité et à leur raison d'être initiale l'Otan, alliance d'après-guerre défensive, le mythe du « couple franco-allemand », bien que l'Allemagne ait rejeté maintes fois son soupirant français, ou encore le fameux processus d'Oslo, qui a retardé de vingt ans le constat que la théorie des deux États, soit de deux territoires, Israël et Palestine, est devenue une fiction ou un cache-sexe. Les idées fausses aussi sont des faits de culture, paralysants pour l'action.

Il en est d'autres, comme ceux qui commandent aux rapports entre les États-Unis et l'État hébreu. Élie Barnavi, l'ancien ambassadeur d'Israël à Paris, me disait parfois : « Les facteurs internes sont bloqués, il n'y a que les États-Unis qui sont en position d'imposer la paix. C'est leur intérêt, et ils retrouveront bien un jour leur capacité d'initiative. » Je n'étais et ne demeure pas convaincu, pour une simple raison, c'est que les mythes fondateurs de la nation américaine sont les mythes fondateurs d'Israël : le peuple élu, la Terre promise, le colon en tant que pionnier, la « destinée manifeste », le messianisme judéo-chrétien. Cette matrice religieuse a pour curieux effet de placer le tout-puissant protecteur dans la dépendance morale de son protégé. On ne peut demander à un pays dont les présidents prêtent serment sur la Bible, qui tient des *prayer breakfasts* à la moindre crise et où l'Ancien Testament se trouve sur la table de nuit des chambres d'hôtel, de s'opposer à la politique d'un État auquel la Bible sert de Constitution et même de cadastre. On ne peut pas demander au cadet de tordre le bras de son aîné en religion. Le petit a ici barre sur le grand.

On a en Europe, hors religion historique, un effet de même nature avec le souvenir de la Shoah, la sacralité de cette mémoire et la culpabilité qui en découle, surtout en Allemagne et à un degré moindre en France. Elle n'existe pas, et pour cause, en Suède, en Espagne, en Angleterre, en Irlande, ni dans les pays qui n'ont pas été occupés par les nazis ou qui ont beaucoup mieux résisté que nous, comme la Grèce héroïque (où il n'y a pas eu de Service du travail obligatoire (STO)). La campagne pour le boycott des produits *made in Palestine* n'y est pas jugée sacrilège.

Cela dit, l'interférence peut jouer un rôle positif, si on pense au rôle qu'a joué la culture noire aux États-Unis, envers l'apartheid en Afrique du Sud. Le Parti démocrate a été mobilisé par la communauté

noire et Ted Kennedy a pu se rendre en Afrique du Sud et exiger la libération de Mandela. Nous-mêmes, qui avons une tradition catholique, au regard des chrétiens d'Orient, et même si là-bas les chrétiens sont beaucoup plus orthodoxes que catholiques – ce que nous ignorons, par chance –, ne pouvons rester insensibles à leur drame.

Une souveraineté européenne fantasmagorique

L'incidence du culturel se mesure également *a contrario*. Car c'est bien l'absence d'un socle culturel partagé qui prive de chair et de substance le projet des États unis d'Europe. La question décisive « Y a-t-il un peuple européen? » signifie: y a-t-il une communauté imaginée regroupant les vingt-sept pays membres? La réponse, hélas, est non. Il suffit de comparer un billet de 10 euros avec un billet de 10 dollars pour savoir qu'il n'y a pas, à ce jour, de peuple européen: aucune figure, aucune devise, aucun lieu, aucun nom, aucune date... L'euro, désert symbolique, est un billet de Monopoly.

On peut unifier par décret un marché, une monnaie, plus difficilement une fiscalité, mais on ne peut pas unifier un imaginaire sur un coup de menton ni un peuple par traité. Ce n'est pas une affaire de volonté mais d'histoire. Et le mythe supranational portait dans ses flancs, par contrecoup, l'éclosion à terme de mini-nations. Qui veut se fédéraliser finit ainsi par se féodaliser. L'affaiblissement des États centraux, ou leur délégitimation, fait réapparaître les régions d'Ancien Régime. Dans les États faibles, les régions riches sont les premières à vouloir faire bande à part: la Flandre, la Vénétie, la Lombardie, la Catalogne. Il en sortira des États appauvris et donc encore plus faibles. Évoquer une souveraineté européenne, dans ces conditions, est fantasmagorique. Une souveraineté suppose d'abord un peuple et ensuite une personnification. Il n'y a pas de souveraineté politique qui se soit cristallisée dans une figure pouvant déclarer: « C'est moi l'Europe, et j'ai qualité pour signer. » Là où il n'y a pas d'incarnation régulière, il n'y a pas de souveraineté possible. Je ne crois pas qu'un Grec serait satisfait s'il devait déléguer sa voix

à un président allemand, et vice versa. Ni un Danois déléguer ses pouvoirs à un Sicilien ou inversement. La prise en compte des déterminants culturels et religieux interdit le *wishful thinking*.

Une transformation des mentalités collectives d'un pays a des incidences sur ses capacités politiques. La France a longtemps eu une culture d'État qui rendait possible l'existence d'un domaine régalien, avec la noblesse et le respect attachés aux hautes fonctions du service public. De Gaulle recevait les ambassadeurs avant leur départ en poste pour leur donner ses instructions et en faire ses émissaires personnels. Reconnaissance aujourd'hui impensable. Les pouvoirs publics ayant épousé les normes et les valeurs du privé (rebaptisé « société civile »), qui n'a pas de fortune ni de célébrité ne peut s'attendre à pareille considération. Le monde de la communication a ses règles: se faire un nom, c'est se faire une image et qui s'est fait une image se fera de l'argent (culture de la notoriété et culte de l'argent sont synonymes). L'individu dans cet écosystème a désormais pris le pas sur la fonction, et l'Élysée accueille en priorité des champions sportifs, des vedettes de cinéma, des animateurs de télévision et des magnats de la finance. Le métier diplomatique, impliquant la discrétion, voire le secret, la continuité, la politesse, sort du champ de vision, c'est-à-dire du champ d'intérêt de nos dirigeants. Notre ambassadeur à Tripoli, par exemple, un arabisant distingué, n'a pas été consulté ni même informé par M. Sarkozy – tout à l'écoute d'un faiseur (d'opinion) qui n'avait jamais mis les pieds dans ce pays – du projet d'intervention en Libye.

Disons qu'il y a une contradiction entre notre nouvelle hiérarchie des valeurs et ce que requiert toute stratégie cohérente et persévérante. Première donnée: la débâcle du temps long. On n'inscrit plus une conjoncture dans l'histoire, qui est la seule façon de la comprendre, tandis que le diktat de l'instant, avec le règne du temps brisé, dispense de tout effort d'anticipation ou de révision. Traduction: agir, c'est monter des coups. Peu nous chaut le jour d'après, les journalistes seront repartis.

Deuxième donnée: le triomphe de l'émotionnel, avec le choc des images, sur le rationnel, et du paraître sur le documenté. Sur le bureau des décideurs, l'éditorial a remplacé le rapport, la revue de presse le télégramme diplomatique.

Troisième donnée : la sujétion à l'événementiel, corollaire de l'info en continu et des *breaking news*. Pour faire l'événement, c'est-à-dire pour déclencher une image, le ministre doit se déplacer sans cesse, afin de susciter l'intérêt. Le « bougisme », qui fait exister socialement l'individu, fait disparaître le besoin politique de stratégie.

Quand la satisfaction immédiate du téléspectateur devient l'alpha et l'oméga, on peut se demander si l'affrontement des réalités n'est pas devenu un luxe hors de prix pour un pays devenu l'otage à la fois de ses communautés intérieures (le « tribunal dînatoire » du Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif)), des fabriques d'opinion (le conditionnement audiovisuel), des interdits européens (les subventions à l'industrie), et de la subordination atlantiste (les *veto* de Washington). Le réel, cela apporte « beaucoup d'emmerdements », parce que c'est complexe, paradoxal, dérangeant et que l'opinion veut du simple et du bien connu. Et les médias également, qui répondent à la demande, Audimat oblige. « Bons démocrates » *versus* « méchants dictateurs ». Le chef de l'État et M^{me} Michu auront bientôt les mêmes catégories d'analyse. Ce manichéisme infantilisant, produit d'importation, cette *feel good diplomacy* a des atouts marketing indépassables. On comprend que les relations internationales ne soient plus un enjeu politique de taille (deux ou trois minutes dans les débats pour les élections présidentielles).

Contrairement aux affaires intérieures, où chacun sait à quoi s'en tenir (on connaît le prix du pain ou le taux de chômage), dans les affaires extérieures, l'opinion n'a pour repères que des rumeurs, des réflexes ou des images, parfois bouleversantes (le cadavre d'un petit réfugié syrien sur la plage de Bodrum). Avec la vidéosphère, le gros plan sur le *number one* d'un pays remplace le plan large sur le pays lui-même. Bref, les nations rétrécissent en têtes de Turc ou têtes d'affiche. Un zeste de morale par-dessus, les droits de l'homme en bandoulière (à la tête du client, bien sûr), et la langue des valeurs remplace celle de l'analyse. Pensons aux stoïciens, qui répartissaient les choses en deux catégories, celles qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas. Il n'est pas certain que la politique étrangère de la France dépende encore de la France,

même si son président actuel semble vouloir rompre avec le sursis des dernières années, tout en faisant sa part, celle du diable, à la culture de la com'.

La présence très temporaire d'un désaxé à la Maison-Blanche peut sevrer pour un temps notre propension à ne plus penser et décider par nous-mêmes, mais rien ne permet encore de penser que le *mainstream* ne retrouvera pas son lit.

Vous faites ici, dans le Club des vingt, avec vos réflexions et suggestions, de l'art pour l'art. L'esthète que je suis ne peut qu'admirer votre dévouement. Cette générosité qui vous honore fait corps avec la partie gratuite (maudite, disait Bataille) de nos occupations, un trait de civilisation à présent dépassé mais dont on se souviendra sans doute avec plaisir. Soyez-en remerciés.

Régis Debray remercie le Club des vingt regroupant diplomates et anciens ministres des Affaires étrangères, pour l'autorisation de publier son intervention du 25 octobre 2017.

1. Régis Debray, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains*, Gallimard, 2017.
2. Les géants du Web que sont Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft.
3. Alain Minc, *le Syndrome finlandais*, Seuil, 1986.
4. Jean-François Revel, *Comment les démocraties finissent*, Grasset, 1983.

LE PROBABLE RETOUR DU JAPON À LA PUISSANCE MILITAIRE

› **Renaud Girard**

Le dimanche 11 février 2018, à son retour de Corée du Sud, où il avait assisté à la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques d'hiver – sans vouloir serrer la main de la sœur du dictateur nord-coréen Kim Jong-un qui était pourtant assise à dix mètres de lui –, le vice-président américain Mike Pence déclara qu'il n'y avait aucune divergence de vues entre les États-Unis et le Japon quant à la dangerosité inacceptable du programme nucléaire militaire de Pyongyang. Mike Pence estimait que la trêve olympique avait été utilisée par le régime communiste du Nord pour se relancer diplomatiquement, mais que cela ne changeait rien à la posture stratégique de la Corée du Nord, que Washington jugeait fondamentalement « agressive » et « dangereuse ».

Il est vrai que le 12 décembre 2017, peu après que Rex Tillerson eut lancé son ballon d'essai d'une possible négociation américano-nord-coréenne sans condition, Kim Jong-un, le chef tout-puissant du régime de Pyongyang, fit une déclaration jusqu'au-bou-tiste, qui tua dans l'œuf l'initiative du secrétaire d'État américain. Le dictateur nord-coréen assura vouloir faire de son pays « la puissance nucléaire et militaire la plus forte au monde ». En visite à Tokyo le

14 décembre 2017, António Guterres, le secrétaire général des Nations unies, a réitéré la volonté de son organisation d'une dénucléarisation totale de la péninsule coréenne. Mais les réalités étant ce qu'elles sont, c'est un vœu pieux qui n'a aucune chance d'être concrétisé à court ou moyen terme. Face à la menace nord-coréenne, quelle va être la réponse du Japon ?

La très claire victoire électorale remportée dimanche 22 octobre 2017 par le nationaliste Shinzo Abe (313 sièges sur les 465 que compte la Chambre basse du Parlement japonais) va faire de lui le Premier ministre à la plus grande longévité politique depuis la défaite de 1945 (il est en fonctions depuis 2012, après un premier exercice du pouvoir de 2006 à 2007). Elle va aussi engendrer un retour progressif du Japon à la puissance militaire.

Revenons en arrière. Lorsque l'Archipel entreprend, à partir de 1868, de se moderniser, il décide d'imiter le modèle des îles britanniques. À l'image de l'Angleterre victorienne, le Japon doit devenir à la fois une thalassocratie, une puissance industrielle et un régime parlementaire ayant comme chef d'État un monarque constitutionnel. Mais l'implantation d'une réelle démocratie échoue dès 1931 (invasion de la Mandchourie non décidée par le gouvernement civil), sous les coups de boutoir d'une armée et d'une marine impériales auxquelles la Constitution de Meiji a donné une totale indépendance. Avec l'attaque surprise de Pearl Harbour en décembre 1941, ce sont les officiers généraux, adoués par l'empereur, qui plongent le Japon dans une guerre catastrophique contre les États-Unis. De 1945 à 1952, les Américains vont réussir leur occupation de l'Archipel, préservant la personne de l'empereur (mais pas son statut de dieu vivant), nourrissant la population, dotant l'État d'une Constitution démocratique, finançant la reconstruction des usines. Lorsqu'il quitte Tokyo en avril 1951, le général MacArthur est immensément populaire au Japon. L'article 9 de la nouvelle Constitution proscribit toute belligérance. Militairement, l'Archipel n'a plus droit qu'à une stricte

Renaud Girard est correspondant de guerre depuis 1984. Tous les mardis, il tient la chronique internationale du *Figaro*. En 2014, il a reçu le Grand Prix de la presse internationale pour l'ensemble de sa carrière. Dernier ouvrage paru : *Quelle diplomatie pour la France ? Prendre les réalités telles qu'elles sont* (Cerf, 2017).

autodéfense. Cette disposition est très bien accueillie par la population, qui n'a pas pardonné à son élite militaire son désastreux aventurisme de 1941. La guerre de Corée (1950-1953) – à laquelle ne participe évidemment aucun soldat nippon – est une bénédiction pour l'industrie de l'Archipel, qui devient la base logistique du corps expéditionnaire occidental.

Sous la protection de l'Amérique (qui devient l'unique puissance navale du Pacifique), le Japon va progressivement devenir un géant économique, tout en restant un relatif nain politique. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, le Japon va très finement jouer de la rivalité sino-soviétique pour améliorer ses relations à la fois avec la Chine et avec l'URSS. C'est l'époque où les deux grandes dictatures communistes asiatiques courtisent le Japon, tout en lui pardonnant son alliance indéfectible avec l'Amérique.

Pendant toute l'ère Deng Xiaoping (1976-1997), la Chine ne songe qu'à se moderniser économiquement, qu'à réussir son passage du communisme au capitalisme. Elle prend modèle sur le Japon, sollicite son aide, lui soutire sa technologie. Les manuels d'histoire chinois de cette époque passent presque sous silence les atrocités de l'armée nipponne lors de son occupation en Chine (1937-1945). Mais, à partir du début du nouveau millénaire, la Chine entreprend de recouvrer son statut de première puissance maritime asiatique. Afin d'étendre ses zones de contrôle politique et économique en mer de Chine orientale, elle revendique ouvertement sa souveraineté sur les îlots inhabités Senkaku, administrés depuis 1895 par le Japon. Elle y envoie des activistes nationalistes, qui y provoquent des incidents navals avec les garde-côtes japonais. Elle refuse une offre américaine de médiation. Elle pratique aussi une stratégie d'accaparement par la force d'îlots inhabités en mer de Chine méridionale, à la fureur des États riverains (Viêt Nam, Malaisie, Brunei, Philippines).

Cette montée de l'hégémonisme maritime chinois va provoquer une réaction nationaliste au Japon. Abe refuse de se laisser intimider par Pékin. Il annonce un renforcement de l'armée et de la marine japonaise. Ces « forces d'autodéfense » – dont le budget dépasse celui des armées françaises – ont deux atouts : elles sont bien entraînées et

disposent d'un armement ultramoderne. Elles ont aussi deux handicaps: elles n'ont aucune expérience réelle de la guerre (n'ayant pas participé à un conflit depuis 1945), et ne sont dotées, en raison de l'article 9 de la Constitution, d'aucune arme « offensive » (aucune bombe anti-piste en dotation dans l'armée de l'air, par exemple).

Abe a fait campagne sur sa fermeté face à la Corée du Nord, qui n'hésite pas à faire survoler par ses missiles le territoire de l'Archipel avant qu'ils ne s'abîment en mer du Japon. Il souhaite amender l'article 9 pour refaire du Japon une puissance géopolitiquement normale. Il dispose au Parlement de la majorité des deux tiers lui permettant de lancer un référendum sur la révision de la Constitution. Comme ses alliés américains y sont favorables, il suffira à Shinzo Abe d'une nouvelle provocation nord-coréenne, d'un nouveau tir de missile survolant l'archipel nippon, pour parvenir à ses fins...

IRAN : LES RAISONS D'UN DÉNI

› **Stéphane Dudoignon**

Dans les médias internationaux, français en particulier, un récit très normé, souvent relativiste sinon défaitiste, s'est rapidement mis en place des rassemblements et manifestations dont l'Iran a été le théâtre entre le 28 décembre et le 7 janvier derniers. Selon les termes de références de ce récit, ces mouvements sans leader ni coordination, « sans visage » donc (1), mettaient en scène les défavorisés de la société iranienne, aux revendications surtout économiques. C'est la gestion du président Hassan Rohani (en poste depuis 2013) qu'ils mettaient en cause, ses mesures d'assainissement budgétaire de décembre et donc, indirectement, le poids des sanctions en partie maintenues contre le pays par les États-Unis, davantage que les institutions ou la légitimité de la République islamique.

Cette dernière étant l'une des rares puissances régionales à s'opposer à l'hégémonie américaine et à ses clients régionaux israéliens et saoudiens, la critiquer, c'était aussi se tromper d'adversaire. D'aucuns, adoptant les éléments de langage de la République islamique, s'employèrent à rappeler que l'Iran était entouré d'ennemis, les Saoudiens y disposant de potentielles cinquièmes colonnes (dans la minorité sunnite en particulier, regroupée dans les régions frontalières et qui représente environ 15 % de la population). Les mêmes annonçaient

que, les masses populaires ne pouvant s'unir aux classes moyennes supérieures, les choses ne tarderaient pas à rentrer dans l'ordre – certains envisageant l'émergence d'une personnalité issue de l'armée des Gardiens de la révolution (2).

Cette combinaison de discours, où se rejoignent legs de l'ultra-gauche et courant pragmatique des relations internationales, taisait nombre d'aspects des événements de ce début d'année. Ce faisant, elle empêchait beaucoup d'observateurs d'en percevoir la portée révolutionnaire – que l'on mesure à l'ampleur des changements apparus depuis janvier dans la manière de penser et de pratiquer la politique en Iran, au sein même de la République islamique. C'est sur ces aspects que je souhaiterais revenir ici en soulignant que, si nos observateurs restent dans un déni que favorise une impression de normalisation, ils sont les seuls car en Iran tous les protagonistes de la vie publique, des plus conservateurs aux plus libéraux, ont infléchi en profondeur leur stratégie et leurs discours sous l'onde de choc des protestations.

Le premier de ces aspects est l'inscription de ces événements dans la durée. En effet, c'est non depuis le 28 décembre 2017 mais depuis le début du printemps 2016 au moins que les rassemblements de protestation se succèdent dans les régions les plus diverses de l'Iran. D'ailleurs, la lenteur relative des autorités à réagir à ceux de la fin décembre est due à leur caractère très habituel, sous la présidence Rohani, aux quatre coins du pays. Cette quasi-quotidienneté s'explique d'ailleurs par la conjugaison de ces manifestations avec un mode de protestation qui, lui, continue d'échapper aux radars : les grèves, dont on a dénombré jusqu'à neuf cents pour la seule année 2017. Celles-ci, peu tributaires de l'Internet et des réseaux sociaux, se sont poursuivies après le 7 janvier dans de nombreuses régions d'Iran, où a fleuri tout cet hiver un jeune syndicalisme sectoriel, organisé par entreprise ou par branche d'activité. L'absence d'intérêt des médias pour ces mouvements sociaux est d'autant plus surprenante qu'ils occupent une place centrale dans le cinéma documentaire iranien. Début décembre 2017,

Chercheur au CNRS, spécialiste de l'histoire des mobilisations minoritaires au Moyen-Orient et en Asie centrale au XX^e siècle, Stéphane Dudoignon est l'auteur de *The Baluch, Sunnism and the State in Iran: From Tribal to Global* (Hurst & Oxford University Press, 2017).

le festival Cinéma vérité (en français dans le texte) de Téhéran voyait le film *Bigodar* (Irréfléchis) d'Alireza Dehqan se tailler un franc succès avec sa reconstitution, région par région, des protestations des années deux mille dix contre les restrictions à l'accès à l'eau pour les cultivateurs propriétaires (3).

Un autre aspect de ces protestations, davantage souligné même si peu commenté à ce jour, est leur ampleur géographique : la vague de fin 2017-début 2018 n'a-t-elle pas touché entre soixante et quatre-vingts villes, dans les régions les plus diverses du pays (4) ? Peu ont remarqué le rôle moteur des deux villes saintes de l'islam chiite iranien, Machhad et Qom, ou de la région d'Ispahan, au centre du pays, connue pour sa ferveur religieuse et foyer historique de la révolution de 1979. Et si l'importance, dans le mouvement, de quantité de villes moyennes frappées par le chômage massif des jeunes a été reconnue, on a moins noté l'embrasement des faubourgs ouvriers – comme à Nadjafabad, près d'Ispahan, où un membre des forces de l'ordre a trouvé la mort, ou à Gohardacht, à la périphérie de l'immense ville-dortoir de Karadj, à l'ouest de Téhéran, où les affrontements avec la police ont été particulièrement violents. La quasi-absence de mobilisation à Téhéran même s'explique par des raisons socioéconomiques (la faible participation des classes moyennes supérieures) mais aussi par le quadrillage policier et militaire de la mégalopole, où le pouvoir semble être resté calé sur l'hypothèse d'une possible répétition des événements de l'été 2009. (Ceux-ci avaient vu une révolte d'actifs urbains instruits contre la réélection contestée du président Mahmoud Ahmadinejad.)

Cela étant, et toujours contrairement à 2009, les mobilisations de cet hiver ont traduit, d'abord et avant tout, une variété de mécontentements locaux et régionaux – un troisième aspect souvent passé sous silence. Ainsi la rage des manifestants du 28 décembre à Machhad reflétait-elle le désespoir de milliers d'épargnants ruinés par les faillites bancaires frauduleuses du printemps 2017, la ville étant le siège social de l'un des principaux établissements touchés. Et la place prise dans les événements par le Khouzistan, à l'extrême sud-ouest, ne peut se comprendre si l'on ne prend pas en compte la situation écologique

désastreuse de la région – où même les Monuments historiques sont montés au créneau, mi-janvier, pour exiger un changement radical de politique (5). Impossible, également, de comprendre pourquoi la ville portuaire baloutche de Tchabahar, sur l'océan Indien, s'est jointe aux manifestations si l'on ignore quatre décennies de revendication, dans la région, d'égalité d'accès au logement et à l'emploi pour la population sunnite. (Une parenthèse, sur cette minorité que d'aucuns ont présentée comme une possible « cinquième colonne » : les principaux courants d'idées religieuses et politiques qui la parcourent – du mouvement des Frères musulmans à l'École de Déoband, d'origine indienne – ont presque tous, aujourd'hui, une tonalité anti-wahhabite, voire anti-saoudienne, qui limite pour Riyad la possibilité de trouver des relais en son sein. (6))

Le quatrième aspect souvent sous-estimé par nos médias est l'amplitude sociale des mobilisations, qui mêlent épargnants ruinés, agriculteurs privés de l'accès à l'eau d'irrigation, ouvriers et fonctionnaires aux salaires impayés pendant des mois, chômeurs et minorités ethno-confessionnelles marginalisées (7). Cette amplitude s'est traduite par la présence dans la rue de toutes les générations, y compris de très nombreux retraités en désarroi depuis l'abaissement, en décembre, du plafond des pensions au-dessous duquel ils ont accès aux aides sociales. Également significative : la présence massive, dans les rassemblements, de femmes de tous âges et de toutes conditions, sous-estimée encore par les médias français. Portant souvent le tchador, elles ont scandé partout – en chœur, avec la force et la beauté de l'antique dans le monumental documentaire d'Alireza Dehqan – des slogans hostiles à un régime qu'elles accusaient de mensonge et de corruption. Quelle plus éloquente illustration de la perte de crédit de la République islamique dans des catégories sociales – paysans propriétaires, négociants du bazar, classes populaires dans leur ensemble – qui constituaient naguère autant de ses soutiens ? N'est-ce pas, d'ailleurs, cette implication de classes populaires traditionnellement religieuses qui explique le caractère transgressif des slogans anticléricaux et d'actes comme la destruction de portraits géants du Guide suprême Ali Khamenei ou les déprédations de lieux de culte chiites ?

Comment, dans ces conditions, nier la nature immédiatement politique des slogans entendus dès le 28 décembre dans la ville sainte de Machhad, où des foules de petits porteurs ruinés dénonçaient la collusion de la République islamique avec l'escroquerie massive des faillites bancaires frauduleuses du printemps et de l'été 2017? Les manifestations d'hier, les grèves et les rassemblements sporadiques qui se poursuivent se passent sur fond de dénonciation d'inégalités de plus en plus criantes, qui ont rendu odieuses les coupes budgétaires d'une administration Rohani confrontée à la chute du PIB par habitant, conjuguées à la confiscation de la rente pétrolière par une oligarchie militaro-religieuse (8). Nouveaux piliers idéologiques de la République islamique, les succès militaires sur le théâtre syrien n'ont fait, paradoxalement, que renforcer l'impopularité des Gardiens de la révolution et de l'État – au moment même où ce dernier, confronté à la perspective d'une disparition du Guide Ali Khamenei (âgé de 79 ans), semblait préparer une transition vers une forme de bonapartisme. Si les victoires d'al-Qods – une division des Gardiens de la révolution pour les opérations extraterritoriales dirigée par le charismatique général Qasem Soleimani – devaient permettre au pays d'ouvrir une nouvelle ère de son histoire, certains tribuns ne se privent plus de dénoncer la participation indirecte de l'Iran aux crimes de guerre du régime de Bachar al-Asad – preuve, s'il en est, de l'étendue du changement de pratique discursive, et de son caractère inopiné.

L'étendue du défi

Des slogans de décembre-janvier, la République islamique, elle, a tout de suite saisi, sinon alimenté, la dimension politique. Dès le 28 décembre, en effet, il apparut que les conservateurs hostiles à Hassan Rohani, et dont Machhad est un fief, trouvaient leur compte dans les protestations, exigeant vite du gouvernement qu'il vienne « parler au peuple », avant de condamner les manifestations lorsqu'ils eurent compris qu'ils ne pourraient les contrôler. Mis sous pression par son opposition, le président Rohani esquaiva les critiques en les faisant

dévier vers le Guide, seul garant du budget des Gardiens de la révolution et des fondations pieuses. En même temps, le camp réformiste se distinguait par des appels à un changement de pratique politique. On remarquait d'ailleurs très vite une différence fondamentale d'approche entre les organes électifs de la République islamique, où les partisans de Hassan Rohani sont en position de force, et ses institutions non électives soumises à l'autorité exclusive du Guide. Des députés des régions les plus touchées par les manifestations se signalaient, dès le 30 décembre, par des appels à ce qu'une oreille plus attentive fût accordée par le pouvoir aux doléances de leurs circonscriptions.

Toutes choses impensables sans les multiples relais offerts par les réseaux sociaux et les chaînes satellitaires. Radio Farda, la branche persane de Radio Liberty-Radio Free Europe, rappelait avec finesse, dès le 3 janvier, que depuis le « mouvement vert » de 2009, le nombre de propriétaires de smartphone en Iran était passé d'un à quarante-huit millions (9). Au-delà de cette explosion quantitative, la connectivité très élevée dont a fait montre la société iranienne en décembre 2017 – les slogans des manifestations locales gagnant très vite l'ensemble du pays – trouve l'une de ses origines dans les mobilisations à la fois régionales, ethniques (kurdes) et nationales auxquelles avait donné lieu, à peine un mois et demi plus tôt, le tremblement de terre du 12 novembre 2017 dans la région de Kermanschah. Ces mobilisations, emmenées souvent par de riches bazaris naguère soutiens du régime, et vues depuis par leurs acteurs comme un drame fondateur du tournant actuel, seraient demeurées impensables sans une application comme Telegram, du libertarien russe Pavel Durov, pour l'organisation des dons, la dénonciation de leur détournement et une réflexion, déjà, sur la réforme des services de l'État iranien. Le refus de Durov, au quatrième jour des manifestations de décembre-janvier, de fermer les comptes des réseaux de manifestants et de protestataires à la demande de Téhéran obligea les autorités à censurer Internet dans son entier. Entre-temps, Telegram avait permis l'émergence ou la confirmation de leader à la fois locaux (dans l'organisation des rassemblements), régionaux (parmi lesquels quantité d'imams) et internationaux (jusqu'en France, d'où le journaliste et activiste émigré Rouhollah Zam, fondateur du site Amadnews, alimentait le bouillonnement).

La difficulté même d'identifier les leaders alternatifs dans le contexte actuel devrait encourager les observateurs à changer de focale pour privilégier l'angle régional, sinon l'échelle micro – meilleure manière de mesurer la façon, pluridimensionnelle, dont la société iranienne, mais aussi les multiples institutions de la République islamique, continuent de réagir aux événements de cet hiver et aux mobilisations endémiques de ces dernières années. À travers, déjà, une redistribution de l'initiative au sein de la République islamique. Nous avons vu le Majlis (le Parlement) à la pointe de la demande de libéralisation dès les premiers jours de manifestation, et évoqué l'intervention dans le débat public des Monuments historiques dans les régions les plus touchées par la pollution. Une institution comme le Croissant-Rouge se trouve, elle aussi, en première ligne du débat sur la réforme de l'État depuis le lendemain du tremblement de terre de Kermanschah. Au sein même du personnel religieux musulman, chiite majoritaire ou sunnite minoritaire, une instance locale et régionale comme celle de l'imamat a démontré, depuis des années, une grande capacité de réaction au discrédit du chiisme d'État de la République islamique en se démarquant du pouvoir (10). (Le vandalisme de certains lieux de culte, début janvier, n'augure donc pas d'une perte d'audience du clergé dans son ensemble, bien au contraire, même si la maison du Guide, naguère plus réactive au climat politique des périphéries du pays, a pu paraître un temps dépassée par la situation.)

Malgré l'unanimité affichée par les différents corps de l'armée iranienne, une inconnue demeure la possibilité de divisions au sein des états-majors, celui des Pasdaran en particulier. C'est ce que laissent penser diverses déclarations publiques au lendemain du rétablissement de l'ordre, Mohsen Rezaï – chef d'état-major de l'armée des Gardiens pendant la guerre de 1980-1988 contre l'Irak de Saddam, et candidat aux présidentielles de 2009 et de 2013 – reprenant à son compte certains slogans des manifestants, y compris la dénonciation de la corruption du régime (11). L'armée des Gardiens semble perplexe et partagée devant le discrédit dont elle pâtit dans la population du fait même de victoires en Syrie dont elle com-

prend qu'elle ne tirera pas bénéfice, à un moment où la République islamique semblait s'interroger sur son orientation idéologique et envisager une militarisation de cette dernière. Quelle sera son attitude, à l'égard du Guide en particulier qui, ayant lui aussi senti le vent du boulet, lui demande aujourd'hui d'être moins présente dans l'économie nationale ?

Ce qui est sûr, c'est qu'en dépit de la poursuite de la politique répressive, la peur semble avoir régressé en Iran, désormais surmontée par la détestation de l'oligarchie. L'explosion des disparités sociales, le règne des « fils de » conjugué à la dégradation du niveau de vie dans les campagnes et les petites villes de province génèrent la lassitude de couches populaires longtemps acquises à la République islamique, mais à laquelle les réseaux sociaux ont fait prendre conscience d'une communauté de destin de non-possédants. Les manifestations de cet hiver venaient trois mois après une Achoura (célébration du martyr de l'imam Hussein, à Karbela en 680 de l'ère commune, un drame fondateur du chiisme) marquée par l'irruption d'une nouvelle génération qui en a fait une fête de la jeunesse (12). Les manifestations ont été une sorte de carnaval marquant la réappropriation de l'espace public par « le peuple » (d'où l'envahissement de lieux sacrés à Machhad et à Qom). Combinée au caractère durable des manifestations, ainsi qu'à leur organisation spontanée, « sans leader », cette volonté nouvelle de transgression laisse augurer de lendemains contestataires.

Or, politiquement, la surenchère entre conservateurs et réformistes laisse peu de marge de manœuvre à Hassan Rohani, dont le bilan économique reste plombé par les sanctions internationales et leurs effets secondaires, alors que son orthodoxie financière lui interdit le recours à la planche à billets. Et si l'on a pu dire que le régime n'était pas menacé tant qu'il n'y avait pas d'alliance entre classes populaires et élites sociales, la République islamique n'est pas à l'abri de scissions de sa pléthorique classe militaro-religieuse, dont chaque composante paraît préoccupée par la permanence de son pouvoir. C'est ce qui rend plus importants que jamais des enjeux politiques à la fois centraux, régionaux et locaux, peu perceptibles

à l'observateur extérieur et qui pourrait nous inviter à changer à la fois d'outils d'analyse et de focale. D'aucuns objecteront bien sûr, à tout ce qui vient d'être dit, que les manifestants de l'hiver 2018 n'ont nullement pour but d'abattre le régime. À quoi l'on répondra que jusqu'à l'été 1792 Louis XVI était toujours considéré comme une institution incontournable, par les révolutionnaires eux-mêmes, trois ans après la prise de la Bastille.

1. *M*, le magazine du Monde, 31 janvier 2018.

2. Voir « L'être persan », Le bon vent, 6 janvier 2018 (<http://le-bon-vent.blogspot.fr/2018/01/letre-persan.html>).

3. Alireza Dehqan, *Bigodar*, 30 minutes, produit en 2017 à la Maison du cinéma documentaire d'Iran.

4. Le magazine allemand *Stern* en recensait jusqu'à quatre-vingt-quinze (numéro du 11 janvier, p. 41).

5. Voir l'article « Le Khouzistan perdu dans sa nuit de poussière », dans le quotidien du Croissant-Rouge iranien, *Shahrvand*, daté du 15 janvier 2018 (en persan).

6. Voir mon livre *The Baluch, Sunnism and the State in Iran: From Tribal to Global*, Hurst & Oxford University Press, 2017.

7. Pour de rares exceptions au discours dominant, voir Bahar Saba, « Iran's socioeconomic protests are inherently political », *Al Jazeera* (12 janvier 2018) ; Ehsan Abdoh-Tabrizi, « Iran's mass protest beyond class boundaries », www.opendemocracy.net (1^{er} février 2018).

8. Voir le panorama des mouvements sociaux de fin janvier-début février proposé par *The Iran Observer*, en partie sur la base de dépêches d'agences de presse officielles (<http://www.iranobserver.org/nationwide-protests-strikes-continue-throughout-iran/>), consulté le 4 février.

9. « Under protest : Iran then and now » (<https://en.radiofarda.com/a/28953449.html>).

10. Voir mon article « Vers une théocratie post-islamiste ? », *Raison publique*, 14 juin 2015 (<http://www.raison-publique.fr/article758.html>).

11. « Six propositions de Mohsen Rezaï pour résoudre les problèmes de l'Iran », *Jam-e Jam* (9 janvier 2018, en persan).

12. Observations de l'auteur dans les quartiers sud de Téhéran.

POUR EN FINIR AVEC LE LIEN ENTRE RELIGION ET VIOLENCE

› **Stéphane Ratti**

Dans son dernier ouvrage, *Sur la religion* (1), un texte aussi admirable par son érudition que par sa clarté et sa modération, Rémi Brague propose une analyse rigoureuse et prudente, fondée sur un accès direct aux sources en langue originale, hébreux, grec, arabe et latin, de la spécificité des trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam. Il concède au passage qu'il est abusif de parler des « trois monothéismes » dans la mesure où ont existé en dehors d'eux d'autres monothéismes, qui d'ailleurs, pour reconnaître un principe unique et divin, n'en étaient pas pour autant des religions au sens exact du terme, par exemple la philosophie d'Aristote ou, plus près de nous, la « religion » de l'humanité construite par Auguste Comte. L'auteur établit ainsi que l'Ancien puis le Nouveau Testament trouvent peut-être leur originalité la plus grande dans la place qu'ils font à la capacité donnée à l'homme de foi de disposer librement de sa raison et d'en faire l'usage que seul il aura jugé bon. Cet enseignement décisif fera la grandeur de l'homme, comme le dira à son tour Blaise Pascal. Les Pères de l'Église en auront fait leur miel.

Voyez par exemple ce passage stupéfiant du traité de Lactance *la Colère de Dieu* (2) (*De ira dei*): « L'homme, debout, le visage rayonnant, contemplant enthousiasmé le monde, tourne les yeux vers Dieu et sa raison y reconnaît la raison. » Lactance, zélé chrétien qui écrivit contre les princes persécuteurs un violent pamphlet et vécut sous Constantin (306-337), est ainsi à la fois un apologiste du droit naturel et un défenseur de la raison, préfigurant par là saint Augustin, qui consacra à la raison les plus belles pages de son traité philosophique *De l'ordre* (*De ordine*). Le monde a du sens et grâce à sa raison celui qui l'habite s'y retrouve, y retrouve un ordre.

Rémi Brague balaie les idées reçues avec jubilation (en montrant par exemple que l'athéisme est souvent une mystique et j'ajouterai, pour ma part, que le polythéisme antique n'a jamais non plus été synonyme de tolérance religieuse) mais sans jamais rien céder à l'objectivité et en demeurant constamment prudent, voire dans l'hypothèse, quand il le faut. Mais le dernier chapitre du livre devrait désormais faire taire tous ceux qui associent par une espèce d'automatisme les livres saints et la violence. Les choses sont beaucoup plus complexes, comme l'illustrent les pages lumineuses du livre sur l'Ancien Testament, le Coran et le Nouveau Testament soumis au crible précis de l'allégorisation.

L'auteur défend l'idée que la religion n'est pas en soi un phénomène qui engendre la violence. Il explique ainsi que les livres sacrés des trois grandes religions monothéistes, s'ils contiennent des récits de violence, ne doivent pas pour autant être lus comme des recommandations à exercer cette même violence. Il y a un abîme entre ce que l'on montre ou ce que l'on raconte par exemple dans la Bible et ce que l'on souhaite enseigner. Ainsi lorsqu'une parabole est prise comme un commandement, c'est, écrit Rémi Brague, « une pratique frauduleuse ». Les chrétiens eux-mêmes ont largement, avec l'aide des philosophes grecs depuis Philon d'Alexandrie au I^{er} siècle, eu recours à la lecture allégorique des textes sacrés, un moyen utile soit d'édulcorer les images violentes présentes dans les textes (par exemple le Christ

Stéphane Ratti est professeur d'histoire de l'Antiquité tardive à l'université de Bourgogne Franche-Comté. Derniers ouvrages parus : *le Premier Saint Augustin* (Les Belles Lettres, 2016), *Saint Augustin ou les promesses de la raison* (Éditions universitaires de Dijon, 2016).
› stephane-ratti@wanadoo.fr

qui est annoncé en Matthieu, X, 34 comme un glaive : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive », dit la traduction œcuménique de la Bible (TOB) : on sait qu'il s'agit là d'une image de tous les différends, de toutes les polémiques que fera naître la croyance au Christ) soit, au contraire, d'en faire un usage indu.

C'est un exemple typique et largement répandu d'un cas de cette espèce que je voudrais exposer ici et qui concerne à la fois un épisode fameux des Évangiles, l'interprétation de ce passage par saint Augustin à l'aube du V^e siècle et, en fin de compte, l'apparition dans l'histoire occidentale de l'idée de liberté de conscience. Rien que cela ! En Luc, XIV, 23, on voit un homme offrir un riche repas auquel il invite beaucoup de monde. Las ! Aucun invité ne répond présent. Dépité, l'amphitryon demande à son esclave de parcourir les rues, les places et les chemins afin de rameuter les premiers venus : « Va [...] et oblige les gens à entrer, afin que ma maison soit remplie ! » On a souvent fait de cette parabole une invitation à la contrainte (c'est, de fait, le verbe grec « forcer », à l'impératif, qui est mis par l'évangéliste dans la bouche du Christ) et, par extension, à une forme de persécution : au nom de la vérité chrétienne, il serait loisible de procéder par la force afin de convertir (« les faire entrer » dans la religion) les irréductibles. L'origine de cette interprétation est peut-être à trouver chez Voltaire, qui, dans son *Traité sur la tolérance*, écrivait : « Saint Augustin, après avoir prêché la douceur, prêcha enfin la persécution, attendu qu'il était alors le plus fort » (chapitre xxiv).

Il est vrai qu'Augustin, alors évêque d'Hippone, eu recours à la parabole des invités à un moment précis de son existence. C'était au plus fort de la lutte contre l'hérésie donatiste qui, en Afrique, menaçait, avant sa condamnation officielle en 411, l'unité de l'Église catholique. Augustin a recours à l'image lucanienne dans une lettre (*epistula* 173, 10) assez savoureuse adressée à un prêtre donatiste qui s'était jeté dans un puits pour échapper à ses poursuivants orthodoxes et qui en avait été charitablement tiré par eux. S'adressant à l'ensemble des hérétiques, l'évêque leur lance : « Nous vous trouvons comme dans des haies, et nous vous forçons d'entrer. » On est assez loin tout de même d'un encouragement à la violence ou de la justification d'une persécution.

L'évêque d'Hippone ne fut jamais un partisan de la violence. Il soutint par exemple nombre d'initiatives afin d'élargir le droit d'asile offert par les églises (« Mieux vaut protéger même des coupables dans l'église que d'en voir arracher par la force des innocents », dit-il dans un sermon) ou encore intervint officiellement auprès des autorités afin d'adoucir le sort des prisonniers. Jamais, enfin, il n'accepta l'existence de la peine de mort. Ce n'est pas pour autant qu'Augustin répugna à encourager l'usage de l'autorité. Au contraire, il a cette parole terrible prise à la Bible: « Épargner le châtement, c'est haïr son fils » (Proverbes, XIII, 24). Pour lui, il convient de donner à chacun l'occasion de progresser. Augustin, sous l'influence de la parabole des invités au grand dîner, pousse le raisonnement le plus loin possible: à qui rechigne de rejoindre le bien, il faut donner de la force en le poussant à intérioriser la contrainte extérieure. La formule-clé se trouve dans un sermon qui précisément expose la pensée d'Augustin sous la forme de l'exégèse de la parabole des invités: « Que la nécessité soit appliquée du dehors et la volonté naîtra à l'intérieur » (sermon 112, 8). Les mots latins éclairent le sens réel de la formule: la nécessité est une force venue de l'extérieur, *foris*. Il s'agit dans la pensée d'Augustin de ce que symbolise le *forum* romain: le droit, la force des lois, les institutions civiques. Que désigne alors « l'intérieur », *intus* en latin? Eh bien l'inverse du *forum*, ce lieu politico-civique, à savoir le « for intérieur » dit un français un peu vieilli mais si évocateur. Il s'agit exactement de la conscience, cette liberté intérieure qui fait qu'une décision est pleinement nôtre.

Or il n'est pas abusif de dire que l'un des apports majeurs du christianisme et de ses textes saints est précisément l'invention de cette liberté intérieure de conscience. Rémi Brague en voit la naissance dans la Genèse, au moment où le Dieu de l'Ancien Testament argumente avec son peuple avant de laisser au premier homme, Adam, l'initiative de nommer lui-même les animaux (Genèse, II, 19). Quant au mot « liberté », il n'apparaîtra dans la tradition chrétienne que dans le Nouveau Testament avec saint Paul, dans l'Épître aux Galates, V, 1, et « conscience » dans cette page décisive de l'Épître aux Romains, II, 15 où l'apôtre des Gentils établit que chrétiens, juifs et non-croyants ont tous le devoir de faire valoir leur liberté personnelle de conscience ou, en grec, *suneidēsis*.

Il est tout à fait exact que le christianisme n'a jamais cherché à imposer au pouvoir temporel une législation globale nouvelle et spécifique. Après tout, le césaro-papisme mis en place par l'empereur chrétien Constantin avec l'appui intellectuel de son hagiographe Eusèbe, évêque de Césarée, fera long feu : dès la fin du IV^e siècle, l'empereur Théodose (379-395) devra renoncer, au profit de l'évêque Ambroise de Milan, à un équilibre des pouvoirs entre l'État et l'Église. Mais quelque onze années avant sa mort, saint Augustin eut la joie de lire dans le préambule d'une loi impériale ces mots pour lui si réconfortants : « Il convient que l'humanité infléchisse la justice. (3) » C'était une victoire non de la religion sur l'État mais de l'humanisme sur la violence.

1. Rémi Brague, *Sur la religion*, Flammarion, 2018.

2. Lactance, *De ira dei*, 7, 5, cité in Rémi Brague, *op. cit.*, p. 113.

3. *Code théodosien*, Sirmondienne 13 du 21 décembre 419, Theodor Mommsen, 1904, p. 917.

CRITIQUES

LIVRES

- 162 | Planchers bavards
› **Michel Delon**
- 165 | Lettres de Paul Claudel
à Rosalie Vetch
› **Robert Kopp**
- 169 | Marcel Cohen, taxinomiste
de l'existence
› **Patrick Kéchichian**
- 172 | Keila la Rouge
› **Frédéric Verger**
- 176 | À Drieu ne plaise!
› **Stéphane Guégan**
- 179 | Jean-François Revel,
l'insoumis
› **Olivier Cariguel**

CINÉMA

- 182 | L'irreprésentable
› **Richard Millet**

EXPOSITIONS

- 185 | Jean Fautrier, la tentation
du vide
› **Bertrand Raison**

DISQUES

- 189 | L'épopée des *Troyens*
› **Jean-Luc Macia**

LIVRES

Planchers bavards

› Michel Delon

Il y a eu l'histoire des héros et des princes. Des individus imposaient leur volonté ou leurs passions au peuple, ils tutoyaient les dieux et inspiraient les poètes. Il y a eu celle des nations et des groupes sociaux. Des individus émergeaient pour incarner une collectivité, pour donner corps à ses valeurs. Les grands hommes remplaçaient les héros. Et puis il y a une histoire sans individu, faite de chiffres et de mégadonnées. Des visages fugitifs sur des écrans ont droit, tout au plus, selon la formule d'Andy Warhol, à « quinze minutes de célébrité » mondiale, puis s'effacent au fil d'une actualité toujours plus rapide. La littérature imagine des anti-héros, incapables de donner sens à leur existence. Le culte du soldat inconnu est peut-être une réponse aux massacres de masse. Entre la gloire héroïque et l'anonymat des foules, les historiens ont cherché à donner la parole à ceux qui n'étaient l'objet que de comptage et de statistiques. Rares sont les gens de peu qui ont laissé des journaux intimes, mais les archives des Églises et des États ont livré les visages inattendus de victimes des répressions. En 1976, Carlo Ginzburg a révélé Menocchio, meunier frioulan du XVI^e siècle, poursuivi par l'Inquisition pour ses propos hétérodoxes et sa vision du monde toute personnelle. *Le Fromage et les vers* a ouvert la voie à une micro-histoire qui ne réduisait plus les êtres à leurs déterminations. Michel Foucault au même moment proposait d'écrire la vie des « infâmes », de tous ceux que l'ordre dominant a voulu effacer de la mémoire. Il a publié le manuscrit d'un jeune assassin de 1835 (*Moi Pierre Rivière ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*), puis a raconté les « vies parallèles » de transsexuels et de libertins. Dans son sillage, Arlette Farge

exhume des papiers de police du XVIII^e siècle des cas qui deviennent des êtres de chair et de sang. La dernière affaire qu'elle a ainsi racontée est « la révolte de M^{me} Montjean » : cette femme d'artisan, dans le Paris de 1775, refuse de jouer son rôle d'épouse et de mère, se prend pour une femme du grand monde, libre de ses désirs (1). Inversement, en 1998, Alain Corbin a fait le pari de raconter l'histoire d'un sabotier normand du XIX^e siècle qui n'a laissé aucune trace. Non plus individu qui échappe à la norme mais individu qui se confond totalement avec ses semblables. Tiré au sort par l'historien, Louis-François Pinagot ne savait pas écrire : est-il un simple nom sur des listes administratives ou peut-on reconstituer son univers sensible, dire ses émotions et ses fatigues ?

Jacques-Olivier Boudon, dont on connaît les travaux sur l'Empire, apporte sa contribution à ce vaste débat historiographique en nous faisant découvrir un menuisier des Alpes qui a confié aux planchers qu'il refaisait ses humeurs et ses secrets (2). Le château de Picomtal porte beau, avec ses tours qui dominent le lac de Serre-Ponçon. On en a fait depuis longtemps l'histoire, ponctuée par les remaniements architecturaux et par les propriétaires successifs, de la noblesse ancienne à la bourgeoisie acheteuse de biens nationaux. Joseph Roman (1840-1922), héritier d'une famille de magistrats, l'acquiert en 1876. Dans les années qui suivent, il commande la réfection des planchers au menuisier local. Celui-ci se nomme Joachim Martin (1842-1897), il ne se contente pas de tailler au millimètre les lattes qu'il emboîte, il lui vient l'idée de les personnaliser, comme les meubles que leur fabricant signe et date. Il en fait les supports d'un journal qui attendra cent vingt ans une réparation pour être découvert. Il s'approprie la force de résistance du château au temps. Ce sont 72 textes plus ou moins brefs que l'historien transforme en pièces d'un puzzle et dont il tire le roman d'une conscience et

d'un village. Le terme « roman » n'est pas utilisé ici pour suggérer un laisser-aller à l'invention, mais pour marquer la consistance d'un récit auquel on croit.

Les colères que Joachim Martin confie au bois sont principalement au nombre de deux : il a aperçu des accouchements clandestins et la mise à mort des nouveau-nés dans une grange près de chez lui, il connaît les amants meurtriers ; il est par ailleurs choqué par le curé qui pratique la médecine sans les connaissances requises au risque de catastrophes et qui intervient brutalement dans la vie intime des couples. « Je sais souffrir et me taire », écrit le menuisier, mais ce fils d'une protestante, considérée encore comme « hérétique », se souvient que ses parents n'ont pu se marier à l'église. Il ne dénoncera jamais ses voisins, mais finira par s'adresser au préfet des Hautes-Alpes pour se plaindre de l'ecclésiastique malfaisant. Il est républicain convaincu, représentatif d'une rupture de la gent masculine avec le clergé catholique. Son fils cadet se fera enterrer civilement au cimetière du village. La famille des châtelains de Picomtal évolue au contraire vers le traditionalisme de l'Action française, ne supporte pas les réformes de Vatican II qui la privent de son banc particulier à l'église et finit par se séparer des vieilles pierres en 1997. Les travaux entrepris par leurs successeurs font parler les planchers et revivre le menuisier, taiseux mais soucieux de la postérité, qui s'adresse à son lecteur avec le crayon plat des gens du bâtiment : « Heureux mortel. Quand tu me liras, je ne serai plus. » Des confidences supplémentaires attendent-elles sous d'autres planchers du château, dans d'autres maisons de la région ?

1. Voir « Emma Bovary en 1774 », *Revue des Deux Mondes*, octobre 2016, p. 141-143 et précédemment « La parole populaire à Paris au XVIII^e siècle (Arlette Farge, Robert Darnton) », *Revue des Deux Mondes*, mai 2015, p. 164-167.

2. Jacques-Olivier Boudon, *le Plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*, Belin, 2017.

LIVRES

Lettres de Paul Claudel à Rosalie Vetch

› Robert Kopp

C'est elle, l'héroïne flamboyante de *Partage de midi* et l'ardente Doña Prouhèze du *Soulier de satin*. C'est elle, le grand amour de Paul Claudel, rencontré en 1900 sur le paquebot qui emmenait le jeune consul en Chine, perdu cinq ans plus tard et retrouvé pour quelques instants au début des années vingt. On le savait plus ou moins depuis toujours, malgré le voile épais que la famille avait jeté sur cette aventure dont était née une fille (non reconnue), Louise, que Claudel voit pour la première fois quand elle a 15 ans et qui apprend le nom de son père quand elle en a 28. Gérard Antoine, dans sa biographie *Paul Claudel ou l'enfer du génie*, qui fait référence, avait, dès 1988, consacré tout un chapitre à cette révélation qu'eut alors le poète de la femme, pareil à Tristan rencontrant Iseult ou Dante croisant le chemin de Béatrice et Pétrarque celui de Laure. Un choc dont les ondes se propagent à travers toute son œuvre. Ainsi dans *l'Épée et le miroir*: « Il suffit d'un incident, de cette plainte fortuite, de cette main peut-être qui se pose sur la vôtre, pour faire sortir de notre être déchiré ce rugissement accumulé, si violent qu'il paraît intarissable! » Par la suite, d'autres publications sont venues confirmer et compléter ses révélations, à commencer par l'édition critique de *Partage de midi*, par Gérard Antoine, en 1994, dans la collection « Folio théâtre », puis par la nouvelle édition du *Théâtre* de Claudel dans la « Bibliothèque de la Pléiade », en 2011, et enfin par la biographie que Thérèse Mourlevat

a consacrée à Rosalie Ścibor-Rylska, épouse Vetch (*la Passion de Claudel*, Phébus, 2011). Elles puisaient toutes plus ou moins ouvertement dans les lettres de Claudel à Rosalie, que la fille de celle-ci avait vendues à la fin des années cinquante et que leur dernier propriétaire, le baron Ludo van Bogaert, médecin anversoïis et grand amateur de tableaux et d'autographes, avait léguées en 1989 à la Bibliothèque royale Albert I^{er} de Bruxelles.

Interdites de consultation jusqu'en 2000, puis de publication par les enfants de Claudel, ces lettres, qui avaient fait l'objet d'une édition clandestine à tirage confidentiel en 1974, à Fou-tcheou (Chine), ont été transcrites et annotées par Gérald Antoine bien des années avant sa mort, en 2014. À les lire aujourd'hui, il est difficile de ne pas penser à cette parole de Matthieu (18, 7) : « Malheur au monde à cause des scandales ! Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! »

En effet, la rencontre de Claudel avec Rosalie Vetch, mariée et mère de quatre enfants, ne peut que relever du scandale pour celui qui venait de retrouver la foi mais qui ne s'est pas senti une vocation suffisante pour entrer dans les ordres et gardera de ce recul une secrète blessure. Scandale moral d'abord, parce que Claudel, qui a lutté héroïquement contre les tentations de la chair jusqu'à sa trente-deuxième année, voit toutes les digues s'effondrer d'un seul coup ; scandale social aussi, provoqué par l'installation de sa maîtresse et des enfants de celle-ci au consulat de France à Fou-tcheou, ce qui conduit le Quai d'Orsay à diligenter une mission d'inspection. Scandale du point de vue de la religion enfin, car l'amant, dans un élan qui confine au blasphème, veut retrouver dans la beauté de la femme quelque chose de la splendeur de Dieu. « Ce n'est pas en vain – rappelle-t-il en 1937 dans le commentaire du Livre d'Esther qui ouvre *les Aventures de Sophie* – que Dieu a donné à la femme cette arme de la beauté. Il lui

confère ce visage qui, si lointain qu'il soit, est une certaine image de Sa perfection. Il l'a rendue désirable. Il a placé en elle la fin et l'origine. »

La déflagration fut totale, et totale aussi son incompréhension devant la fuite de Rosalie, enceinte, devant sa nouvelle liaison entamée dès le chemin du retour en Europe, devant son silence enfin, observé pendant treize ans, et qui a fait que l'amant s'était même lancé à la poursuite de sa maîtresse en compagnie du mari... C'est en 1917 seulement, alors que Claudel venait de rejoindre son poste de ministre plénipotentiaire à Rio de Janeiro, que Rosalie s'est manifestée à nouveau. Entre-temps, Claudel avait choisi l'ordre contre le désordre, il s'était marié, était devenu père de cinq enfants, avait reçu la légion d'honneur. Il avait achevé la première version de *Partage de midi* dès 1906, mais la pièce ne fut représentée qu'en 1948. À la seule vue de l'écriture de Rosalie, la passion fait à nouveau irruption dans sa vie : « Ce sentiment ne s'est jamais éteint dans mon cœur, vous êtes la seule femme que j'aie jamais aimée, celle vers qui mes pensées et mes rêves ne cessent de revenir, et il me semble que rien et la mort elle-même ne pourra jamais étouffer le mouvement profond, impétueux, irrésistible, qui entraînait mon être vers le vôtre. »

Ce n'est pourtant que trois ans plus tard que les amants se retrouveront, à Londres, mais pour peu de temps, Claudel essayant de rompre tout commerce charnel, se sentant incapable de concilier l'amour de Dieu et celui de la femme. « J'ai tellement aimé ta chair et ton beau corps que le souvenir ne peut m'en quitter et j'ai des crises terribles » (13 février 1922). Mais ce beau corps, il n'avait jamais le sentiment de le posséder complètement, comme il l'écrira bien plus tard à Marie Romain Rolland : « Quant à ce mot que j'ai écrit "Je n'y ai jamais été", c'est parfaitement vrai. Au milieu du déchaînement des sens, il y avait toujours en moi un refus essentiel, une préférence de Dieu, quelque

chose d'absolument irréductible. C'est de cela que Rosie s'est rendu compte et pour quoi elle s'est décidée, noblement, héroïquement, à me quitter, ce dont je ne saurais jamais assez la remercier, je ne l'aurais pas pu moi-même. Il m'a fallu vingt ans, ces vingt ans qui se sont écoulés jusqu'au *Soulier de satin* pour que ce lien soit rompu, il vaudrait mieux dire transformé. » (14 juin 1940.)

C'est bien donc cette expérience qui est au cœur de l'œuvre de Claudel. Peu à peu, la passion cède ainsi le pas à l'amitié. Reste entière la sollicitude de Claudel pour Rose et sa fille, qu'il soutient, y compris financièrement, jusqu'à la fin de sa vie. Les lettres de Rose ayant été détruites par la prudence de leur destinataire, ce n'est qu'à travers celles de son amant qu'on devine son caractère orgueilleux, ses manières dispendieuses, son tempérament capricieux. Mais elle aura été la plus féconde des inspiratrices, l'aiguillon planté dans la chair du poète.

1. Paul Claudel, *Lettres à Ysé*, texte établi, présenté et annoté par Gérald Antoine, Gallimard, 2017.

LIVRES

Marcel Cohen, taxinomiste de l'existence

› Patrick Kéchichian

Les livres de Marcel Cohen, du moins ceux qu'il range, depuis une quinzaine d'années, dans la catégorie des « faits », peuvent être lus comme l'immense cahier préparatoire d'une œuvre à venir (1). Œuvre dont on a bien du mal à anticiper les contours, la trame, le décor, le ou les personnages... Mais après tout, rien ne dit qu'il s'agira d'une fiction ! Alors les notes, les fragments, s'accumulent, que l'écrivain classe, numérote avec une constance et un scrupule admirables. Je parlerais même d'abnégation. L'addition avant la composition. Le matériau, le chantier, avant la maison clés en main. Même si, à l'arrivée, les fragments se recomposent d'eux-mêmes, forment une œuvre à part entière, présente et non à venir, avec sa totalité morcelée, sa fragilité. Sa vérité. Une continuité mystérieuse s'établit, qui fait oublier la fragmentation. L'abnégation était donc féconde.

Ce journal continué de Marcel Cohen n'est pas intime, même s'il est personnel. L'urgence n'étant pas de donner son sentiment, d'étaler ses émotions, de porter des jugements, forcément hasardeux... Tout ce temps que l'écrivain, ordinairement, consacre à explorer artistement sa vertigineuse subjectivité, lui le voue à la nomination, à la description objective, au témoignage dûment rapporté et vérifié – pas de rumeur, pas de fleurettes stylées ou de guirlandes interprétatives, pas d'extrapolations, de coups de gueule ou de sommaires sentences... Artisan de haute précision, l'écrivain, au lieu d'imposer les états divers de son âme, s'attache

à l'exactitude des faits rapportés, eux aussi *divers*, à la minutieuse topographie des lieux, des temps et des circonstances. En s'isolant, l'anecdote prend alors valeur d'événement. La taxinomie, semble professer notre artisan en écriture sans hausser le ton, est mon métier, ma tâche, ma vocation : je n'y dérogerai pas !

Pour le volume des « faits » qui est paru en novembre dernier, l'auteur a choisi un terme plus précis, mais tout aussi incernable : *Détails* (2). Oui, les faits ne suffisaient pas ; d'innombrables détails manquaient. Marcel Cohen se remet donc au travail, note, numérote, classe. Tout est dit ? Certes non, mais l'avancée est significative. Parfois, décontenancé, sourdement inquiet, on pense, de notre place de lecteur, que le recensement entrepris n'aura jamais de fin. Pas de conclusion à ces chiffres, listes, lignes et accidents du terrain, à tous ces (mal nommés) aléas de l'histoire – avec, au centre, la dernière guerre mondiale, l'Occupation et ses persécutions bien ciblées et organisées. Certes, les références, livresques, journalistiques, parfois sorties de la besace des souvenirs personnels, sont soigneusement indiquées, avec notes afférentes. Alors, à cet instant, on comprend le caractère interminable de la tâche, du chantier. On saisit même, à la soudaine lumière de l'intuition, l'éthique qui guide et commande le consignateur. Une morale est bien là, mais qui n'a pas besoin de claironner ses attendus.

Si le sujet lui-même des « détails » rapportés par Marcel Cohen, « l'homme » ou « un homme », se prête difficilement à l'esquisse, même lointaine, du personnage d'une possible fiction, cet anonymat n'entraîne nulle abstraction. Nous sommes plutôt dans un univers mental et littéraire proche de Maurice Blanchot, pour ce qui est de l'effacement. Mais si le sujet s'absente, ce n'est pas au profit d'une abstraction, d'une évaporation du monde, de l'histoire. Bien au contraire. Il est difficile, ici, de donner des exemples, de faits, de détails recensés dans ce volume. Il y

a aussi les enchaînements invisibles, les articulations imprévues... Parfois cela tient à un rien : une parole entendue, un regard, un parfum, un sourire ou un mot au milieu des ruines, de la terreur... Ainsi de la petite cuillère de Robert Antelme. Ainsi de l'enfant avec les chevaux, les lapins et les sauterelles. Ainsi des manières jugées mauvaises de ce malade dans une unité de soins intensifs. Parfois, des questions vertigineuses surgissent... « Lorsqu'il sortait de chez lui, comment l'homme pouvait-il avoir tout à la fois l'impression de lâcher l'essentiel et de frôler plus important encore ? »

Au chapitre IX, l'écrivain, ou plutôt « un homme » écrivant, se peint en lecteur. C'est un point central que je ne pourrai développer ici. Il renvoie, en ligne droite, à un autre livre de Marcel Cohen, sorti six mois avant *Détails*, qui est en quelque sorte son complément (3). C'est un recueil de citations classées en cinq chapitres et dûment référencées. Parfois c'est la citation d'une citation, comme celle-ci, de Paul Klee, dans un des *Papiers collés* de Georges Perros, et très conforme, je crois, y compris dans le relais des sources, à la pensée de Marcel Cohen : « Imagine-toi morte. Après de longues années d'absence, on te permet un regard sur la terre. Tu aperçois un réverbère et un vieux chien levant la patte. Tu sangloteras d'émotion. »

1. Trois volumes de *Faits*, publiés chez Gallimard en 2002, 2007 et 2010, suivis, en 2013, dans la collection « L'un et l'autre », de *Sur la scène intérieure*.

2. Marcel Cohen, *Détails. Faits*, Gallimard, 2017.

3. Marcel Cohen, *Autoportrait en lecteur*, Éric Pesty éditeur, 2017.

LIVRES

Keila la Rouge

› Frédéric Verger

Quelque part dans les réserves ultra-modernes et climatisées du centre Harry Ransom de l'université d'Austin, au Texas, sur trente mètres de rayonage, 180 boîtes contiennent les vestiges de la vie d'Isaac Bashevis Singer. Le fonds Singer abrite, entre autres, des photographies, des passeports, des objets d'art, des déclarations d'impôt, sept couvre-chefs (une kippa, cinq chapeaux mous, un chapeau de paille), onze paires de lunettes, deux pilules jaunes, une gravure sur bois représentant peut-être la figure de Jésus, deux lames de rasoir, une paire de bas, un nœud papillon à clip, cinq machines à écrire (dont une Underwood à caractères yiddish). Et surtout évidemment des manuscrits, dont trois inédits, un texte autobiographique et deux romans. L'un d'eux vient d'être exhumé et publié en italien et en français à partir d'une version anglaise jusqu'à présent inédite.

Sous le titre *Yarmy un Keile*, le roman est paru en feuilleton dans le quotidien yiddish de New York *The Forward* de décembre 1976 à octobre 1977. Mais contrairement aux autres feuilletons de Singer, il n'a jamais été publié en volume. Une traduction anglaise a pourtant été faite par son neveu Joseph, l'un de ses traducteurs habituels, et le tapuscrit présente des annotations, sans doute de la main de Singer lui-même.

On ne sait trop pourquoi ce roman n'a jamais été publié. Sa dureté, sa violence, la façon dont il évoque la sexualité, la crainte que le caractère de certains personnages puisse alimenter des préjugés racistes, autant d'explications avancées, dont aucune n'est convaincante. On en donnera une autre, pas meilleure.

Le roman raconte l'histoire de quatre personnages dans la Varsovie et le New York des années dix. Keila la Rouge, Yarmi et Max, deux souteneurs et une belle prostituée rousse forment un trio complexe, composé d'amour, de violence et de mépris. La passion qui unit Yarmi et Keila les pousse vers une vie honnête et simple mais ils se laissent entraîner par Max dans le rêve de la fondation au Brésil d'un bordel à l'européenne, entreprise qui exige manipulations et escroqueries. Dégoûtée par le tour que prennent les choses, Keila trouve refuge auprès de Bunem, fils d'un rabbin en rupture de foi et de tradition. Bouleversé par la passion sexuelle que Keila éveille en lui, menacé par les autorités russes pour des raisons politiques, Bunem part pour l'Amérique avec Keila. Là, ils découvrent une terre promise plus atroce que le monde dont ils se sont échappés...

Keila la Rouge (1) ressemble aux récits épurés, dépouillés de tout élément anecdotique ou superflu, que donnent à la fin de leur carrière certains grands conteurs d'histoires : Shakespeare, Chaplin, Renoir. Dans de telles œuvres, le thème métaphysique du destin et la concentration esthétique du trait dans le dessin des personnages sont indissociables. C'est Spinoza montreur de marionnettes. Non que ses personnages soient des caricatures, bien au contraire. Mais parce que leur force et leur profondeur naissent, paradoxalement, de la pureté des couleurs, de la simplicité et de la vigueur du trait.

Comme dans les œuvres tardives de certains grands artistes, Singer prend plaisir à faire revenir sur la scène de son petit théâtre des motifs familiers, à les faire jouer ensemble dans des combinaisons inattendues où ils prennent une nouvelle couleur, plus abstraite et pourtant plus forte et terrible.

Le récit est articulé en trois temps et Singer joue avec les attentes de son lecteur, les déçoit pour leur proposer quelque chose de plus fort et violent. Le premier

temps évoque la vie des trois escrocs à Varsovie et semble reprendre la veine picaresque, truculente, comique de certaines nouvelles. Mais cette attente est trompée car tout devient vite plus dur, violent, cruel que ce que l'on croyait. Le deuxième temps évoque la rencontre de Keila et Bunem. Autre motif singerien : l'amour de deux êtres que tout oppose révèle une vérité profonde de la vie. Cette dimension est bien présente mais se développe d'une façon plus complexe, sombre et funeste que dans d'autres récits. Le troisième motif est la vie à New York. Mais il ne s'agit pas ici de l'Amérique des années trente ou cinquante que Singer a connue mais de celle, plus infernale pour les immigrés, des années dix. Là aussi un motif habituel – une terre d'accueil terrible, mais où l'existence est possible – va évoluer au rebours de ce qu'on trouve ailleurs dans son œuvre. Les variations des motifs vont toutes dans le même sens : dureté, cruauté, violence.

Aucun roman plus vivant, plus concret, plus sensuel et en même temps plus ouvertement philosophique et métaphysique. C'est l'une des caractéristiques de l'œuvre en général mais l'alliance est ici particulièrement forte, âpre. L'errance de Bunem, plongé dans le doute sur le sens de l'existence en même temps qu'il est perdu dans les rues de New York, est certainement l'un des moments de l'œuvre de Singer où le sensuel et le spirituel, la rêverie métaphysique et la couleur du ciel ou du givre semblent procéder d'une même réalité mystérieuse où l'on ne sait laquelle est la métaphore de l'autre. *Keila la Rouge* est peut-être le roman de Singer où l'interrogation religieuse présente sa face la plus désespérée. Bunem à New York finit par voir le monde à la façon d'un Spinoza gnostique : tout est Dieu, mais Dieu est méchant. Si tout est égoïsme et férocité, c'est que tout est à l'image de Dieu. Keila est bien amour, générosité, don, sexualité épanouie mais ce que sa figure positive pourrait avoir de salvateur est obscurci par une part de déséquilibre et de folie.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle Singer éprouva envers ce roman (dont on sent qu'il a sans doute quelque chose d'improvisé, « Keila et Bunem » semblant un titre plus juste) une sorte de réticence. Sa vision métaphysique ou religieuse est toujours marquée par l'ambivalence, l'ambiguïté. Or elle est dans cette histoire radicalement pessimiste. C'est la kabbale lue par Schopenhauer. Cette vision trop univoque lui a-t-elle finalement déplu ? A-t-il craint qu'elle ne passe pour son dernier mot ? Une autre hypothèse est peut-être qu'on ne peut imaginer une version plus positive de ce roman. On sait en effet, comme l'a souligné Florence Noiville dans sa biographie en 2003, que dans les versions anglaises Singer avait tendance à offrir une vision moins noire, plus ambiguë que dans les originaux en yiddish. Ce jeu ne correspondait pas seulement à la différence des publics mais aussi à une double tentation du conteur et du penseur lui-même. Cette ambivalence ne peut exister dans *Keila la Rouge*. Une autre fin détruirait tout le sens, la force, l'émotion du roman. De toutes ses histoires, elle est peut-être la plus purement juive, la plus absolument tragique.

1. Isaac Bashevis Singer, *Keila la Rouge*, traduit par Marie-Pierre Bay et Nicolas Castelnau-Bay, Stock, 2018.

LIVRES

À Drieu ne plaise!

› Stéphane Guégan

Chacun de nous, pensait le Virgile des *Bucoliques*, est entraîné par sa volupté particulière. Pierre Drieu la Rochelle le vérifie au centuple : il fut un homme aux passions fortes dans une époque qu'il jugeait contraire à l'expansion de soi, frappée de léthargie politique et hostile aux vérités profondes de l'érotisme, de l'art et du sacré. Du destin de l'individu moderne jusqu'aux impératifs qu'il s'était fixé à 20 ans, l'engagement révolutionnaire et l'affranchissement sexuel, on aura reconnu ce qui hantait l'auteur du *Feu follet*. À ce niveau d'exigence, l'écrivain, le militant et l'amant s'exposaient aux désillusions, elles furent nombreuses, autant que les désenchantements de l'âge et les trahisons de l'histoire. Julien Hervier, le meilleur connaisseur de Drieu, consacre un livre incisif à ces « désamours » (1). Processus qui n'a rien de fatal ni de linéaire : la fièvre des commencements, chez Drieu, connaît des retours de flamme. Cela vaut pour les femmes et pour les choix idéologiques, notamment celui du socialisme fasciste, qu'il embrasse en 1934, tempère par patriotisme après les lamentables accords de Munich qu'il condamne, avant de s'y jeter à nouveau sous l'Occupation, bien que fort conscient des maigres chances de voir la France se redresser dans une Europe allemande. Car ce n'est pas le doute maladif qui anima ou aveugla Drieu, et encore moins « la haine de soi » (Sartre), c'est l'obsession de passer à l'acte, de rejoindre la violence créatrice d'un univers agonique. Nietzscheïsme, donjuanisme et volontarisme politique, de fait, communiquent dans ses essais et romans de manière étonnante.

A-t-on jamais cessé de lui reprocher d'avoir bricolé des livres décousus sur des matières inconvenables? La manière merveilleusement nerveuse de Drieu, qu'Aragon préférait à la « langue morte » de Gide, a fait de lui l'un des grands stylistes et conteurs de son temps, comme les Hussards et André Malraux le reconnaîtront. Drieu, autre cause de trouble, ne réserve pas aux ébats de ses héros, dont Mauriac admirait la crudité, le charnel qui est en lui, il glisse partout cette part d'irrationnel, d'élan corporel, de surchauffe de l'âme, dans l'exposé de sa doctrine, le récit de ses souvenirs ou le fil imprévisible de ses fictions. Aussi le mode du dictionnaire que Julien Hervier a adopté aide-t-il à saisir la mosaïque de l'homme et de l'œuvre sous la lumière de leurs déchirures communes. D'« Alcool » à « Saphisme », en une trentaine d'entrées, Hervier déconstruit le mythe du séducteur alternant priapisme triomphal et impuissance, ou la légende de l'antimoderne, ex-Dada et fier de son racisme de stricte obédience. Est-ce l'excuser que de montrer ses oscillations, ses contradictions, là où on le croit définitif dans ses rejets, qu'il s'agisse des limites de la démocratie et des excès du machinisme, de la peinture d'avant-garde, du puritanisme bourgeois et, bien entendu, de l'antisémitisme? Des désamours, Drieu en a connus aussi en amitié, dont il avait le culte, au point d'avoir plus donné que reçu. D'aucuns devaient se reprocher de ne pas avoir su le « sauver » de son suicide à l'heure de l'épuration...

Jean Paulhan fut moins silencieux avant et après 1945. Son absence du dictionnaire de Hervier ne relève pas donc de l'oubli: au vrai, malgré l'écart de leurs personnalités et de leurs choix politiques, Drieu et lui se sont profondément estimés et, je le crois, aimés. Leur correspondance, contre toute attente, réaffirme ce lien sous l'apparente discordance (2). D'une franchise égale, qui les mena souvent au bord de la rupture, Paulhan et Drieu se rapprochèrent au moment de l'affaire Aragon, la première. Elle est déclenchée

par la publication d'une lettre ouverte aux surréalistes, en août 1925. Drieu, son auteur, y accuse ses anciens « amis » de tricher avec eux-mêmes en subordonnant leur révolte existentielle au dogme communiste. La querelle ira s'amplifiant jusqu'aux années sombres et elle est d'abord alimentée par Louis Aragon, devenu vite stalinien et pratiquant l'attaque *ad hominem* au cours des années trente, ce que ses biographes tendent à minorer. Paulhan, socialiste modéré, observe ce duel à couteaux tirés et l'alimente par l'égale tolérance de la *Nouvelle revue française* envers les deux sabreurs, deux héros de 14-18 comme lui. Il comprend même que le programme fasciste ait pu séduire une jeunesse dans la déconfiture de la Société des Nations et l'agonie de l'esprit de Genève. Il le dit à propos de Lucien Rebatet, il le répète à Drieu. Mais son patriotisme de résistance et son horreur de la xénophobie d'État s'opposent au patriotisme de collaboration auquel Drieu, devenu le patron de la *NRF* en décembre 1940, va rester fidèle malgré l'échec vite prévisible de Hitler. La ligne dure, que partagent alors Jacques Chardonne et Alfred Fabre-Luce (3), révolte Paulhan, mais pas au point d'abandonner la revue, comme il l'avait promis à Marcel Arland. Incognito, il aura soutenu Drieu et la *NRF* jusqu'au printemps 1943, manière de cordée dont les spécialistes des « années sombres » sont loin d'avoir tout admis.

1. Julien Hervier, *Drieu la Rochelle. Une histoire de désamours*, Gallimard, 2018.

2. Pierre Drieu la Rochelle et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1944. « Nos relations sont étranges »*, édition et introduction d'Hélène Baty-Delalande, Claire Paulhan, 2017.

3. D'Alfred Fabre-Luce, les éditions de Fallois rééditent, en les réunissant de façon éclairante, l'essentiel des textes qu'il publia sur la guerre de 1914, en contestant la thèse de la « responsabilité allemande » chère à Raymond Poincaré, sa bête noire (*Comment naquit la guerre de 14*, Fallois, 2017). Le style reste tranchant, la thèse solide. Georges-Henri Soutou, dans sa préface substantielle, dit en quoi la recherche récente a confirmé Fabre-Luce.

LIVRES

Jean-François Revel, l'insoumis

› Olivier Cariguel

Nous avons rencontré Jean-François Revel en 1998 pour l'interroger sur ses premiers pas dans des revues littéraires publiées au grand jour sous l'Occupation. Au sommaire de plusieurs numéros de *Confluences*, que dirigeait à Lyon René Tavernier, père de Bertrand le cinéaste, nous avons identifié des poèmes de François Fontenay, son premier pseudonyme. Jeune normalien, de son vrai nom Jean-François Ricard, il avait commencé par y publier ses poèmes par l'entremise de son ami Auguste Angès, résistant et futur historien de *la Nouvelle revue française*. Dans l'ombre de la clandestinité, l'étudiant Ricard servait de courrier à un réseau à partir de décembre 1942. Je lui avais tendu ses pages anciennes : « Autre amour » (un sonnet), une ode en sept chants, « Tu es la nymphe éternelle », et « La maladie jusqu'à la mort », dédié à René Schérer, le frère du cinéaste Éric Rohmer. Il s'était amusé de ces vieilleries que beaucoup d'écrivains refoulent. Avait-il été indulgent à mon égard ? Sa qualité d'ancien professeur m'avait peut-être prémuni d'une réaction négative. Autre visite protocolaire. À la même époque, nous avons déterré un court poème de jeunesse composé par l'éditeur Bernard de Fallois (lui aussi passé par l'enseignement) et paru en 1942 dans une brochure parisienne tirée à quelque 100 exemplaires. Son incrédulité de façade le fit s'exclamer : « On dirait du Patrice de La Tour du Pin », poète très en vogue pendant les années noires. Rompez ! Avant de le quitter, cédant au rituel, Jean-François Revel me gratifia d'une dédicace sur un exemplaire de ses copieux mémoires,

le Voleur dans la maison vide: « Cet itinéraire sinueux dans mon siècle catastrophique. » Philosophe, essayiste, directeur de la fameuse collection « Libertés » chez Jean-Jacques Pauvert, éditorialiste, chroniqueur à la radio, polémiste au cuir tanné et auteur à succès, Jean-François Revel avait livré de son vivant ces mémoires qu'il disait anthumes, selon le néologisme d'Alphonse Allais. Ils reparaissent (1), enrichis de chapitres inédits rédigés après la première parution (2), dans la collection « Bouquins », où une partie de son œuvre est déjà rassemblée. Ils rejoignent *Pourquoi des philosophes?* (1997), *Histoire de la philosophie occidentale* (2013), et *Une anthologie de la poésie française* (2016) établie et présentée par ses soins (3).

Relire une autobiographie est beaucoup plus excitant qu'on ne le croit. Dans le cas de Revel, on redécouvre des pans entiers qu'on avait oubliés au profit de ceux, plus connus, que la postérité s'est empressée de figer. Le pourfendeur des idéologies totalitaires, l'observateur implacable du fonctionnement des démocraties, le combattant des mœurs intellectuelles sclérosées et des corporatismes professionnels, toutes ces postures semblent embaumées par l'habit vert de l'académicien. Il a été qualifié de rationaliste, étiquette synonyme d'esprit étroit. Or, avant le solide bretteur, il y eut un Revel fantasque. À 12 ans, il se dit qu'« on ne parvient à la culture que par des voies obliques ». À une carrière rectiligne programmée par le destin universitaire, il a préféré suivre la voie d'un « affamé de la vie », quitte à prendre des décisions parfois irréfléchies qui lui ont été bénéfiques. On a donc porté plus d'attention à sa période bohème. Après la guerre, il vivait d'expédients divers, rebelle au corset que devait revêtir tout élève de la rue d'Ulm. Deux raisons l'expliquent: marié et père d'un garçon à 20 ans, il avait des devoirs de famille. Professeur à l'étranger (en Algérie, au Mexique et en Italie), égaré par ses « mômeries initiatiques » ou sa « dégringolade dans la débilité » auprès du

mage Gurdjieff, Revel s'est forgé un esprit critique fondé sur un rationalisme intuitif. Mais cette « sottise incursion dans la secte gurdjieffienne » l'aida à comprendre les mécanismes de la conviction totalitaire. Revenu de cette expérience initiatique, cet intuitif voit des faits, des attitudes, des prises de position avant d'induire et de déduire. L'autre versant de la méthode de Revel est de collecter une information à la source, sans intermédiaire. Il privilégiait, durant ses études, la lecture des œuvres des philosophes et s'abstenait de compulsiver les essais de leurs stériles commentateurs.

Redécouvrir une vie, c'est y piocher un fragment qui signe son époque. Détachée de son contexte autobiographique, une phrase inactuelle pourrait avoir été écrite par le dramaturge Georges Schehadé, l'auteur de *Monsieur Bob'le* : « Le gouverneur général, de passage à Paris, m'offrit un porto flip au Bar du Pont-Royal, où il m'expliqua ma mission » (p. 162). Ou serait-ce un début de roman d'espionnage des années cinquante ? Revel, frais émoulu de l'École normale, était invité en 1947 par le gouverneur de l'Algérie, désireux de nommer dans les trois medersas d'Alger, Constantine et Tlemcen de jeunes professeurs afin de « réveiller l'intérêt de l'auditoire des étudiants musulmans ». Le porto flip est un cocktail à base de porto et de cognac, avec un jaune d'œuf, du sucre de canne, de la muscade ou de la cannelle. Il est réputé pour sa texture douce et sa qualité tonifiante. On n'a pas trouvé mieux pour qualifier le style qui épaula la méthode de Jean-François Revel, l'un de nos derniers et véritables insoumis.

1. Jean-François Revel, *Mémoires. Édition intégrale*, édition établie et présentée par Laurent Theis, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2018.

2. Cette partie s'appelle le « bada », qui est le supplément que les glaciers de Marseille donnaient aux enfants d'un dernier coup de cuiller. Revel raconte des épisodes lointains oubliés ou mêlant des personnes pas toutes disparues, et il confesse certains aspects de lui-même dont il n'était pas fier. Très belles pages sur son alcoolisme. Signalons le chapitre « Le supplice de la notoriété, » qui avait paru dans la revue *Commentaire*. C'est la description fort sarcastique d'une journée-type de Revel.

3. La flamme de sa présence est perpétuée par le site Chezrevel.net, consacré à son œuvre, il fourmille d'informations et de documents, en particulier audio et vidéo.

CINÉMA

L'irreprésentable

› Richard Millet

On le sait : les livres médiocres peuvent donner de bons films – le contraire étant plus rare. Il arrive aussi qu'un grand cinéaste soit contaminé par l'insignifiance du livre qu'il adapte : c'est le cas de Roman Polanski avec le livre de Delphine de Vigan : *D'après une histoire vraie*, dont le cinéaste a gardé le titre. Tout y sonne faux : l'histoire comme les actrices, qui ont l'air de s'ennuyer, au premier chef Emmanuelle Seigner (Delphine), quasi figée dans un rôle qu'elle ne comprend pas, bien plus que par la crise qu'est censée traverser cette femme de lettres que le succès de son précédent livre confronte au vide ; à quoi s'ajoutent d'anonymes menaces lui reprochant d'avoir prostitué l'histoire de sa famille. Quant à Eva Green (« Elle »), elle paraît regretter de n'être plus une *James Bond girl* ou l'étrange jeune fille d'*Innocents* de Bernardo Bertolucci. Elle vient vampiriser la romancière en détresse, quelque peu négligée par son compagnon, célèbre animateur de télévision (Vincent Perez). La mystérieuse groupie instaure une relation sado-masochiste qui force peu à peu Delphine à écrire et à vivre selon ses fantasmes à elle. La possession ira jusqu'à la tentative de meurtre. Mais tout est bien qui finit bien ; et l'affaire donnera à Delphine le sujet qu'elle se lamentait de ne pouvoir trouver... Ce que Polanski allait faire dans ce mauvais thriller psychologico-littéraire, il est le seul à le savoir, encore qu'il n'ait pas l'air, lui non plus, convaincu par ce qu'il filme. On le lui pardonnera en se rappelant *Possession*, *le Locataire* ou *The Ghost Writer* qui, lui, montrait un écrivain confronté à une réalité qui dépasse son art et sa condition : le nègre littéraire est représentable, non l'artiste, lequel reste, quoi qu'il arrive,

un vrai fantôme. Car là est le fond de l'affaire : comment montrer un écrivain – notamment au travail ? On ne peut que tomber dans l'anecdotique ou le ridicule, comme dans ce film, qui se souvient vaguement de *Misery* de Rob Reiner, ou de *JF partagerait appartement* de Barbet Schroeder. Polanski filme moins un écrivain qu'un protocole littéraire qui se vide de sens, à l'heure du ludique et du spectacle : seuls subsistent quelques rites, Salon du livre, interviews, page blanche, mais pas la solitude essentielle de l'écrivain dont parle Maurice Blanchot...

Même impression de faux dans *l'Indomptée* de Caroline Deruas. Cette fois, nous sommes dans un des temples du pouvoir culturel français : la Villa Médicis. Parmi les pensionnaires qui débarquent pour un séjour d'une année à Rome, une jeune romancière, Camille (Clotilde Hesme, qui a l'air aussi concernée par l'écriture que Seigner dans le film de Polanski). Elle est accompagnée de son mari, Marc (Tchéky Karyo), écrivain célèbre et bien plus âgé qu'elle. Il y a aussi leur petite fille. L'élément perturbateur (et perturbé) est Axèle (Jenna Thiam), une photographe : une espèce de rebelle qui se laisse pourtant berner par un autre pensionnaire, cinéaste boboïque qui veut travailler sur la mafia et par qui Camille, provisoirement séparée de son mari, est également séduite. Labiche chez les cultureux ? On pourrait le dire, s'il n'y avait de très réels fantômes resurgis du lointain passé de la villa. Tout va mal, donc : les couples se défont, et la Villa Médicis elle aussi, qui sera bientôt cédée à des intérêts privés ; c'est d'ailleurs la chose la plus intéressante de ce petit film : la fin prévisible du mythe culturel que représentait le séjour à Rome. Rome, l'Italie, l'art, la tradition n'apparaissent jamais, les personnages ne sortant pas plus de la villa que d'eux-mêmes, en bons petits Narcisse « créatifs » que le désir sexuel hystérise. Le personnage de Camille est inepte, les autres aussi, même Axèle, dont le pied bot eût pu devenir un élément dramatique intéressant. On n'y croit pas : ni Camille ni son mari ne nous convainquent

qu'ils sont des écrivains. Tout ça est mal joué, et d'une esthétique de téléfilm de chaîne publique. On dirait que Caroline Deruas indique, sans bien s'en rendre compte, pourquoi la Villa Médicis est mise en vente – autrement dit pourquoi la culture française, notamment le cinéma, est devenue majoritairement insignifiante.

Avec *Retour à Montauk*, de Volker Schlöndorff, on peut mesurer la différence entre un film d'auteur et ceux qui ne montrent rien, ne disent rien. Adaptant un roman de Max Frisch, Schlöndorff met en scène un écrivain scandinave d'âge mûr, Max Zorn (Stellan Skarsgård), qui se rend à New York, où vit provisoirement sa jeune femme, Clara (Susanne Wolff), pour promouvoir la traduction d'un de ses livres, fortement autobiographique. Il y est question de Rebecca (Nina Hoss), un amour perdu, ex-Allemande de l'Est devenue avocate, et qu'il retrouve grâce à l'étrange Walter, son ex-mentor (Niels Arestrup). Ils partent ensemble pour un week-end à Montauk, au bord de la mer, où ils soldent une histoire d'amour impossible, trop de temps ayant passé, et Zorn ayant eu un enfant d'une autre femme... C'est l'occasion pour Schlöndorff d'un clin d'œil à la série *The Affair*, qui met aussi en scène un écrivain et qui se passe en grande partie à Montauk. Avec Schlöndorff, on est au cœur de l'affaire : il ne montre pas plus l'écrivain au travail, ni dans quelque dimension « romantique », que ne le faisait Antonioni dans *la Notte*. « Je ne suis pas un arbre. Je suis un animal, je change de lieu... », déclare Zorn à un journaliste, tout comme il dit à une jeune femme : « Ne crois jamais un écrivain. » C'est cette opacité sans romantisme que montre cette belle variation sur l'impossible, le temps, la culpabilité, la disparition et la mort. Un écrivain est rarement plus intéressant en tant qu'homme que n'importe quel autre individu, Sartre l'avait bien dit ; en revanche, sa présence, sa singularité, sa dimension souvent obsessionnelle et asociale en font un irremplaçable révélateur du mensonge contemporain.

EXPOSITIONS

Jean Fautrier, la tentation du vide

› Bertrand Raison

Jean Fautrier (1) n'en fit qu'à sa tête et la postérité le lui a bien rendu, ne lui octroyant que du bout des lèvres la place qu'il méritait d'obtenir si tant est que cela soit un dû. Il fit valser les étiquettes que la consciencieuse histoire de l'art s'efforce d'attribuer à chaque nouvel impétrant se hissant sur les marches de la reconnaissance. Figuratif à ses débuts, si l'on considère le portrait déjà tourmenté de sa concierge en 1922, il se mua en artiste informel à la fin de cette même décennie avec les formidables lithographies illustrant « L'enfer » de Dante. Ou plus exactement, c'est sous cette bannière qu'on l'épingla. Dans un entretien avec le critique Michel Ragon (2), le peintre n'accepte cette appellation qu'à condition qu'elle désigne une manière d'aller à l'essentiel sans se soucier de la sacro-sainte ressemblance. Pirouette, bien entendu, mais au moins nous voilà prévenus, cette étiquette n'a rien de simple. D'autant que pour tout compliquer, Fautrier, fier de son indépendance, se refuse « à entrer dans une école quelconque, cubiste ou autre. J'estimais que le cubisme était une chose finie, et le surréalisme, qui était à la mode alors, également une chose finie, je dirais même une chose finie d'avance ». S'écarter fut en quelque sorte le mot d'ordre non pas seulement de son époque mais de sa manière même d'aborder la peinture. Comme s'il s'agissait de se dissocier de son œuvre, de se contenter très calmement de se servir de tous les éléments à sa disposition, colle, poudre, couleur, plâtre, pour estomper chaque

motif représenté jusqu'à la limite de l'effacement. Fautrier travaille méticuleusement, pas de geste impétueux, tout est maîtrisé. La main de l'artiste disparaît au profit de l'idée dictant la mise en œuvre de chaque étape du travail. Seules persistent, dans la suite des « Otages », des lignes schématiques ébauchant ici le contour partiel d'un visage indéchiffrable, là une main appuyée sur une tête sans aucune trace d'individualisation possible. La série montrée en 1945, après la période noire de l'Occupation, le rendit célèbre malgré une certaine surprise du public face à ces fragments à peine reconnaissables formant des halos colorés se détachant sur des fonds plus ou moins assombris. Une grande austérité enveloppe cette séquence éloignée de toute suggestion frontale, pas de scène directe non plus, tout y est diffus sans aucun pathos. Cette réserve fait mieux comprendre l'altercation qui eut lieu à la Biennale de Venise de 1960. Lors de cette manifestation, Fautrier, toujours aussi intraitable, dit à Franz Kline (l'un des principaux représentants de l'expressionnisme américain) que sa peinture pue ; en guise de réponse, il reçoit une gifle qui le met à terre.

Outre ce scandale dans le Landerneau, l'anecdote a au moins le mérite de signaler que, dans le champ de l'abstraction, il y a autant de territoires que de personnalités. La démarche mesurée du Français n'a rien à voir de près ou de loin avec la gestualité de l'Action Painting, encore moins avec les fonds blancs des grandes surfaces sillonnées par des aplats noirs. À ce sujet, ajoutons *illico* que la différence n'est pas qu'une affaire de dimension. On ne gagne rien à opposer les grandes toiles de l'Américain aux formats plus modestes du Français. Encore que. En revanche, ce qui les sépare nettement, c'est le refus de Fautrier de quitter définitivement la figuration. La figure perdure, le réel le tient sous deux aspects : disons celui de la peinture, de la matière indéfiniment auscultée, malaxée, et celui d'un

rapport certes évanescant, mais obstiné, au monde tangible. Des fameux *Otages* à sa mort, en 1964, on retrouve ce côté fendillé, craquelé des couches multiples composant les toiles comme si elles avaient été inlassablement mâchées. D'où aussi un effet paradoxal car les titres des œuvres pourraient presque s'adapter à d'autres. Qu'est-ce qui différencie finalement les « Têtes de partisan » de l'insurrection de Budapest (1957) de celles des « Otages » ? La référence aux dates peut-être, mais le partisan bénéficie du même traitement que l'*Otage n° 10* (1943). Et le plus surprenant, c'est que le tableau *Wa Da Da* (1965), égrenant un thème de jazz, reprend la forme et les couleurs de ces deux séries. Finalement, on assiste à la reprise d'une formule identique mais continuellement variée qui consiste à évider les formes pour en suggérer d'autres. Déjà les dessins à l'encre et au fusain, illustrant le texte de *l'Alleluiah* de Georges Bataille (1947), esquissaient le rythme voluptueux du corps féminin sans jamais relier les lignes entre elles. L'unité restait inexistante ou tout au moins éparpillée, érotique quoique détruite.

On pourrait poursuivre dans cette voie, puisque la série consacrée aux boîtes, là encore de simples objets standard réduits à quelques angles enfouis dans le relief des empâtements, connaît le même destin. Plutôt que de peinture informelle, avançons l'hypothèse de la raréfaction des formes aboutissant à l'anonymat des sujets, voire du peintre lui-même, puisque ce dernier appelait de ses vœux la mécanisation de sa production dans le but de couper court à l'encombrante « touche de l'artiste ». Il avait même développé une technique particulière vouée à produire des « originaux multiples » brisant définitivement le mythe de l'originalité artistique. Alors au lieu de faire de Fautrier un enragé de la peinture, comme le décrit Jean Paulhan, l'éminence grise des Éditions Gallimard, le peintre pourrait tout aussi bien, avec la même rage, terme

qui sent un peu trop son siècle, être davantage tenté par l'expérience du vide. Un nettoyage de fond en comble de l'image de l'atelier trop longtemps soumise à la vision romantique de tous ses commentateurs. Utile exercice de décrassage qui rapprocherait enfin Jean Fautrier d'enjeux moins convenus et fatalement plus modernes.

1. « Jean Fautrier. Matière et lumière », Musée d'art moderne de la ville de Paris jusqu'au 20 mai 2018. On lira avec intérêt si ce n'est avec profit le texte de Muriel Pic dans le catalogue de l'exposition, organisée conjointement avec le musée de Winterthur.

2. « *Les Otages de Jean Fautrier* », archives de l'INA, 1962, 4' 25", <https://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu06407/les-otages-de-jean-fautrier.html>.

DISQUES

L'épopée des *Troyens*

› Jean-Luc Macia

Admirateur de Virgile, Hector Berlioz a pensé toute sa vie écrire un opéra fondé sur l'*Énéide* en rédigeant lui-même le livret. Il termine en 1858, à l'âge de 55 ans, cet ouvrage monumental de près de cinq heures en deux parties : *la Prise de Troie* puis *les Troyens à Carthage*. Apothéose du grand opéra à la française mais d'une originalité singulière avec son écriture harmonique avant-gardiste, son orchestration fastueuse et une profondeur psychologique rare dans ce répertoire. Dix-huit personnages y sont prévus, dont trois vedettes : Énée, bien sûr, ténor au chant héroïque, Cassandre, mezzo dramatique qui nous terrifie avec ses fracassantes prédictions morbides, Didon enfin, amoureuse sensuelle puis bouleversante, détruisant sa vie et sa ville. Berlioz n'eut pas la chance d'entendre l'intégralité de l'œuvre de son vivant, les générations suivantes non plus. Seuls des extraits ont été donnés jusqu'au mitan du XX^e siècle et il fallut attendre les années soixante pour que Covent Garden monte enfin à Londres *les Troyens* puis que Colin Davis les enregistre. Paris n'eut droit à l'intégrale scénique qu'en 1989 pour l'ouverture de l'Opéra Bastille. Depuis cette époque, l'ouvrage s'est enfin installé dans les grands théâtres lyriques mondiaux. Mais outre les effectifs et les moyens techniques imposants qu'exigent *les Troyens*, il faut réunir des chanteurs exceptionnels, à la technique et à la diction française parfaites. L'Opéra du Rhin les a programmés il y a un an et enregistré (1) en concert avec un plateau de premier choix sous la baguette d'un éminent spécialiste de Berlioz, John Nelson, qui soulève des montagnes, crée des moments de lyrisme éperdu, instillant une volupté sonore à l'Orchestre philharmonique de Strasbourg, obtenant des solistes et choristes une

implication théâtrale et musicale fabuleuse (un DVD bonus le prouve). La grande réussite de cette version tient d'abord à la direction puissamment théâtrale de Nelson, à sa manière de caractériser chaque scène dans son essence expressive: explosions chorales, airs dramatiques, grands ensembles de solistes, ballets et duos d'amour. Et puis on entend l'Énée ardent de Michael Spyres, sans doute le meilleur ténor du moment pour ce rôle: à la vaillance, à son timbre opulent, à son français idiomatique, il ajoute une conviction déterminante. Marie-Nicole Lemieux, aux graves solides et à l'énergie vocale inépuisable, nous donne des frissons en campant une Cassandre aux invectives saisissantes. Enfin la Didon de Joyce DiDonato est d'une vérité dramatique exceptionnelle: elle nous touche dans ses élans amoureux comme dans son désespoir ultime avec un chant magnifique; les aigus sont royaux sans être perçants, les mi-voix d'une couleur sensible et elle nous fait croire à tous les dilemmes de son personnage. Impossible d'énumérer ici tous leurs comparses, dont aucun ne déçoit, mais comment ne pas vanter Nicolas Courjal, Cyrille Dubois, Marianne Crebassa, Stanislas de Barbeyrac et Jean Teitgen qui tous font la gloire de la remarquable nouvelle école de chant française? Des *Troyens* pour l'éternité!

Tout le monde sait qu'un décès prématuré a empêché Mozart d'achever son *Requiem*. Contrairement à la légende, il n'est pas mort empoisonné et n'a pas dicté la fin de son ouvrage depuis son lit à son élève Franz Xaver Süssmayr. Celui-ci et quelques autres ont achevé l'œuvre en se fondant sur des prétendues indications de Mozart ou en réutilisant des passages du début de l'œuvre. Plusieurs musicologues et compositeurs ont aménagé au siècle dernier la partition pour tenter d'approcher mieux que Süssmayr les intentions du compositeur. René Jacobs a proposé au compositeur Pierre-Henri Dutron de repenser la partition pour gommer les maladresses des successeurs de Mozart. Soit. Son enregistrement (2) montre des ajouts et des réécritures bien conçues, qui ne dénaturent

pas l'original mais ne le transcendent pas non plus. D'ailleurs on peut en conclure que, quelle que soit la version choisie, le *Requiem* reste un chef-d'œuvre bouleversant et nous semble bien de Mozart. Dans ce dernier cas, cela est dû sans doute au respect précautionneux envers le compositeur observé par Dutron mais aussi à l'interprétation fastueuse de René Jacobs, d'une grande richesse spirituelle, avec des accents somptueux, des tempos enlevés et une progression dramatique efficace. De plus il dispose d'un des meilleurs chœurs d'Allemagne (le Rias Kammerchor), d'un orchestre éblouissant (le Freiburger Barockorchester) et de solistes de haut niveau. L'occasion de redécouvrir cette poignante messe des morts que Mozart semble avoir composée pour ses propres obsèques.

Fondé il y a trente ans, le Quatuor Mosaïques est resté fidèle à sa démarche originelle : instruments et style d'époque. Les deux violonistes et l'altiste ont été longtemps membres du Concentus Musicus de Nikolaus Harnoncourt, et rejoints par le violoncelliste français Christophe Coin. Très attachés au répertoire classique et au premier romantisme (donc de Joseph Haydn à Felix Mendelssohn), ils viennent d'enregistrer la somme intimidante que forment les six derniers quatuors de Ludwig von Beethoven (3). Ils les revisitent avec leurs instruments à cordes de boyau et avec un diapason élevé, ce qui projette une lumière inhabituelle sur certains mouvements. Ce sont surtout leurs élans rythmiques, le foisonnement des rubatos, jamais exagérés, la polyphonie très souple qui s'instaure entre les quatre archets (écoutez la *Grande fugue*), leur puissance évocatrice dans les mouvements ardu qui font la qualité de cette lecture, plus mordante et acérée que les versions classiques des grands quatuors du passé. Le génie visionnaire de Beethoven est ici idéalement mis en évidence. Avec les Mosaïques, l'expérience paie!

1. Hector Berlioz : *les Troyens* par John Nelson. 4 CD et un DVD Erato 0190295762209.

2. Wolfgang Amadeus Mozart : *Requiem* (version Dutron) par René Jacobs. CD Harmonia Mundi HMM 902291.

3. Ludwig von Beethoven : *les Derniers Quatuors* par le Quatuor Mosaïques. 3 CD Naïve V5445.

LES REVUES EN REVUE

*Études anglaises. Revue du
monde anglophone*

› Lucien d'Azay

Schnock

› Olivier Cariguel

Études de lettres

› Charles Ficat

Médium

› Sébastien Lapaque



LES REVUES EN REVUE

Chaque mois les coups de cœur de la rédaction

Études anglaises. Revue du monde anglophone

N° 70/3, juillet-septembre 2017

Klincksieck | 128 p. | 25 €

La revue trimestrielle *Études anglaises*, fondée en 1937, consacre la moitié de sa dernière livraison aux États-Unis. Dans son analyse détaillée (en anglais) de la littérature américaine anti-esclavagiste, James G. Basker montre que l'évolution de la prise de conscience nationale de l'esclavage grâce aux textes, à partir du XVII^e siècle, a conduit à la guerre civile. De son côté, Cécile Gornet décrypte *The Iron Horse* de John Ford (1924), premier western épique et film fondateur de ce genre historique qui reflète l'enjeu mythique de la conquête de l'Ouest américain : la construction du chemin de fer transcontinental. Un article d'Antoine Cazé, « Walt Whitman, poète commensurable », s'intéresse à la question de la forme dans *Feuilles d'herbe* : par sa quête du rythme, le grand poète américain est parvenu à créer une poésie en harmonie avec l'espace et l'expansion de l'Amérique. Faulkner, Daniel Defoe et Ian McEwan sont aussi au sommaire de ce numéro, qui se distingue par une étude ultra-pointue, mais non moins passionnante, de Viviane Arigne, « La catégorisation nominale », sur le concept sémantique de quantité en anglais : *extensive program*. > Lucien d'Azay

Schnock

N° 25, hiver 2017

Éditions La Tengo | 176 p. | 14,50 €

Le trimestriel *Schnock* consacre son dossier central au chanteur Renaud (avec une perle : sa lettre de rupture implacable à l'éditeur Gérard Lebovici).

Un article sur Claude de Givray, compagnon un peu oublié de la bande à Truffaut, ressuscite l'effervescence de la Nouvelle Vague et le milieu des ciné-clubs. Givray a coécrit le scénario de *Baisers volés* avec Bernard Revon. Avant d'avoir ses galons de directeur de la fiction sur TF1 en 1987 et de lancer la série *Navarro*, il eut maille à partir avec la censure (et *Schnock* raffole des méfaits de la censure). Son quatrième long-métrage, *L'Amour à la chaîne*, qui traitait de la prostitution (premier grand rôle de Jean Yanne, en proxénète), subit 22 coups de ciseaux. Interdit aux moins de 18 ans, le film allait au casse-pipe. C'était en 1965.

José-Alain Fralon survole la rivalité des éditeurs Éric Losfeld (qui a publié *Emmanuelle* en 1959) et Jean-Jacques Pauvert (*Histoire d'O* en 1954) moins connue que leurs livres, qui ont décoincé une génération de lecteurs et lectrices. Ils n'étaient pas des enfants de chœur. Pauvert porta de lourdes accusations sur son confrère dans ses mémoires. > Olivier Cariguel

Études de lettres

« Du Rhin à l'Oronte :
Maurice Barrès écrivain »
N° 304, décembre 2017

Université de Lausanne | 208 p. | 22 CHF

Sous ce beau titre inspiré de hauts lieux barrésiens, le présent dossier d'*Études de lettres* – revue trimestrielle, interdisciplinaire, fondée en 1926 – dirigé par Olivier Wicky et Alain Corbellari s'attache à réévaluer l'œuvre de Barrès, qui semblait avoir été délaissée ces dernières années. Pourtant les nouveaux sujets d'exploration ne manquent pas : ainsi cette étude d'Ursula Bähler sur « Ernst Robert Curtius, lecteur de Barrès » – l'essai du critique allemand paru en 1921 sur l'auteur des *Déracinés* n'a jamais été traduit en français – ou celle, passionnante et inattendue, de Bourahima Ouattara consacrée à l'influence exercée par Barrès sur la pensée de Léopold Sédar Senghor, chancre de la négritude. Denis Pernot, quant à lui, relit les douze volumes de la *Chronique de la Grande Guerre* cependant que Claire Bompaigne-Evesque étudie la nature des interrogations religieuses exprimées dans les *Cahiers*. L'Orient est bien sûr présent dans l'examen de l'idéal chevaleresque (Vital Rambaud) ou du sentiment amoureux (Olivier Wicky). La richesse d'un tel dossier montre que Barrès reste présent parmi nous et que nous sommes loin d'en avoir fini avec lui. > Charles Ficat

Médium

« Le siècle
du smartphone »
N° 54, janvier-mars 2018

Gallimard | 224 p. | 14 €

Régis Debray et l'équipe de médiologues réunis autour de lui depuis maintenant deux décennies ont l'art de porter leurs regards là où notre monde se fait et se défait. La vitesse des bouleversements contemporains commande la lenteur du jugement et la mise en perspective des évolutions de l'homme dans la ligne du temps. Chroniqueurs avisés des aventures de la marchandise, ils se penchent aujourd'hui sur le singulier destin du smartphone, ce « téléphone intelligent » qui a envahi notre quotidien. Déjà plus de 3 milliards d'utilisateurs dans le monde ! Qui se souvient du temps, pas si lointain, où il n'existait pas ? Les péripéties de la mise sur le marché en 2007 du premier smartphone, « à l'enseigne de la pomme croquée », sont évoquées par l'ingénieure et cinéaste Karine Douplitzky. À en croire le spécialiste de la communication et de l'information Philippe Guibert, c'est une Réforme 2.0 qui s'est jouée là : par la grâce de Steve Jobs, chaque détenteur d'un smartphone est devenu le pasteur d'une église universelle d'un genre inédit. > Sébastien Lapaque

NOTES DE LECTURE

**Élisabeth II.
La vie d'un monarque moderne**
Sally Bedell Smith
› Marie-Laure Delorme

**Pour une histoire du regard.
L'expérience du musée au
XIX^e siècle**
Pascal Griener
› Robert Kopp

Quelle n'est pas ma joie
Jens Christian Grøndahl
› Marie-Laure Delorme

**Le Général de Gaulle et
la Russie**
Hélène Carrère d'Encausse
› Hadrien Desuin

Et moi, je vis toujours
Jean d'Ormesson
› Auriane de Viry

**Les Sœurs Brontë. La force
d'exister**
Laura El Makki
› Jean-Pierre Naugrette

Le Traquet kurde
Jean Rolin
› Bertrand Raison

Play boy
Constance Debré
› Olivier Cariguel

Le Bon cœur
Michel Bernard
› Lucien d'Azay

**Dictionnaire critique de
mythologie**
Jean-Loïc Le Quellec et Bernard
Sergent
› Charles Ficat

Rois d'Alexandrie
José Carlo Llop
› Charles Ficat

Je voulais leur dire mon amour
Jean-Noël Pancrazi
› Sébastien Lapaque

**L'Express de Bénarès.
À la recherche
de Henry J.-M. Levet**
Frédéric Vitoux
› Sébastien Lapaque

BIOGRAPHIE

Élisabeth II. La vie d'un monarque moderne

Sally Bedell Smith

Traduit par Élisia Rodriguez

Éditions des Équateurs | 632 p. | 26 €

Enfant, on lui répétait : « Si tu tombes, ne fais pas la grimace. » De la jeunesse à la vieillesse, une biographie complète d'Élisabeth II, aujourd'hui âgée de 91 ans. Après plus de soixante-cinq ans de règne, la souveraine reste populaire dans le monde entier. On connaît son amour pour le prince Philip, sa passion pour les chevaux, ses hordes de welsh corgis, son goût de la nature, ses problèmes avec ses belles-filles. La biographe américaine Sally Bedell Smith, journaliste à *Vanity Fair*, dresse un portrait intime d'Élisabeth II. La personnalité de la reine se caractérise par son sens du devoir, sa joie de vivre, son sang-froid. Elle tâchera de ne jamais les perdre, même durant la désormais célèbre *annus horribilis* de 1992. Les frasques médiatiques de ses deux belles-filles, Diana et Sarah, plongeront un temps la Couronne dans un *soap* américain du plus mauvais goût.

Des funérailles nationales de Winston Churchill à la politique de Margaret Thatcher, les rapports de la reine avec ses Premiers ministres sont passionnants car la biographie de la monarque est aussi une histoire politique de l'Angleterre tant elle fait corps avec son pays, dont elle connaît chaque recoin. Elle a une relation privilégiée avec les États-Unis, où elle s'est rendue onze fois, dont cinq fois pour des vacances privées. Élisabeth II a un devoir de discrétion à l'égard de la politique, mais tout porte à croire

qu'elle a des affinités profondes avec les visions de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan.

La biographie de Sally Bedell Smith effleure seulement les zones d'ombre d'Élisabeth II. Le temps du bilan est venu. Elle a régné sur le Commonwealth, elle a accompagné les transformations de la monarchie britannique, elle a su se faire aimer de son peuple. Mais elle fut aussi une mère distante avec ses quatre enfants, notamment Charles et Anne, et une souveraine pacificatrice mais jamais révolutionnaire. A-t-elle eu raison ? Le peuple britannique lui sait gré aujourd'hui d'avoir incarné la continuité dans la modernité. Quand Pietro Annigoni revient au palais de Buckingham, en 1969, pour peindre son deuxième portrait d'Élisabeth II, la reine a 43 ans. Elle a changé. Le peintre désire saisir ses trois visages : la monarque, la mère et la femme seule. » Marie-Laure Delorme

BEAUX-ARTS

Pour une histoire du regard. L'expérience du musée au XIX^e siècle

Pascal Griener

Hazan | 256 p. | 25 €

Que l'histoire de l'art ne puisse pas se limiter à l'étude des artistes et des œuvres, on l'avait compris depuis belle lurette. Aussi une attention particulière a-t-elle été portée sur les institutions sans lesquelles l'art n'existerait pas : les collections privées et publiques, les galeries servant d'intermédiaire entre l'artiste et l'amateur. Mais on a négligé quelque peu le spectateur sous l'œil duquel l'œuvre d'art renaît à chaque

époque. C'est à lui que s'intéresse Pascal Griener, professeur à l'université de Neuchâtel (Suisse), dans une série de leçons prononcée à la chaire du Louvre. Il s'agit de croiser des expériences individuelles et collectives dans la France et l'Angleterre du XIX^e siècle. La première est celle que fait le grand historien bâlois Jacob Burckhardt, l'auteur de *la Civilisation de la Renaissance en Italie*, lors de son deuxième séjour à Londres, au cours duquel ce dernier ne visite pas seulement le British Museum, mais aussi le nouveau musée de South Kensington, le futur Victoria and Albert Museum, né de l'exposition universelle de 1851 et consacré aux arts industriels. C'est l'occasion de réfléchir d'un côté au statut des objets arrachés à leur contexte pour être livrés au spectateur dans un ordre qui ne correspond pas à leur fonction originelle et de l'autre aux rapports de l'art avec l'industrie et à la subordination de celui-là à celle-ci.

Dans les chapitres suivants, Pascal Griener s'intéresse au musée comme nouveau lieu de divertissement pour les classes moyennes. À des visiteurs avides de nouveautés, il convient de présenter les objets non pas selon leur valeur intrinsèque, mais selon l'attrait qu'ils peuvent exercer sur le public. D'où le primat des époques reculées, des terres inconnues, mais aussi des cabinets d'horreurs et des mises en scène spectaculaires. Dès le milieu du XIX^e siècle, les musées établissent des statistiques de leur fréquentation. Les politiques s'interrogent sur l'utilité de l'art pour meubler les loisirs du peuple.

Un nouveau régime perceptif prend peu à peu place : les œuvres d'art sont reconnues pour être des objets matériels susceptibles de produire des effets

sensoriels et émotionnels déterminés. Mais cette jouissance se veut une jouissance informée, non seulement par la muséographie, mais aussi par les livres d'art illustrés, qui deviennent les compléments indispensables des guides de voyages. L'impact de l'époque industrielle sur l'histoire du regard est indéniable. Les musées sont de plus en plus organisés comme les grands magasins : les visiteurs demandent du neuf, du « sensationnel » – mot qui date de cette époque. Parallèlement, l'ère industrielle détruit massivement les traditions de tout ordre. Le baron Haussmann, en rénovant la capitale, fait détruire des quartiers entiers. Mais le même homme fonde en 1866 le musée Carnavalet, pour y préserver les restes du vieux Paris. Culture du divertissement et tourisme de masse vont de pair. » Robert Kopp

ROMAN

Quelle n'est pas ma joie

Jens Christian Grøndahl

Traduit par Alain Gnaedig

Gallimard | 160 p. | 15 €

L'une s'adresse à l'autre : « Voilà, ton mari est mort lui aussi, Anna. » Ellinor, veuve de 70 ans, se raconte à Anna, disparue il y a une quarantaine d'années. Au départ, il y avait deux couples mariés et amis, dans le Copenhague des années soixantedix. Ils sont voisins. Ellinor et Henning ; Anna et Georg. Anna et Henning, devenus amants dans le plus grand secret, sont morts emportés par une avalanche dans les Dolomites. Les deux couples passaient d'agréables vacances ensemble. Les deux survivants, Ellinor et Georg, vont finir par se marier. Les années s'écoulent avec calme et, aujourd'hui, Georg s'est

écroulé dans sa salle de bains. Quand l'ambulance est arrivée, il était déjà mort. Ellinor décide, contre l'avis de ses deux beaux-fils, de vendre la maison, située dans une banlieue huppée, pour retourner vivre seule dans le quartier populaire de son enfance. Dans son entourage, on ne la comprend pas.

Dans *Quelle n'est pas ma joie*, le Danois Jens Christian Grøndahl déplace le drame de manière silencieuse, comme des pions sur un échiquier, pour analyser les douleurs invisibles. Ellinor se raconte à Anna et le cœur de sa vie n'est pas l'adultère de sa meilleure amie avec son premier mari; elle n'en a jamais voulu à Anna car son amitié a été plus forte que sa colère. Après l'avalanche, elle s'est glissée peu à peu dans le quotidien de son amie morte – son mari, ses enfants, ses petits-enfants. Elle va vivre la vie qu'Anna aurait dû vivre. Mais son avenir a toujours résidé dans son passé. Ellinor est la fille du scandale. Elle est née d'une liaison, durant la Seconde Guerre mondiale, entre Sigrid (19 ans) et Thomas (30 ans), un officier allemand. Le « boche » a disparu à la Libération. Sigrid a été tondu. Elle a élevé seule sa fille dans un quartier pauvre de Copenhague. Entre la mère et la fille, il y a la honte.

Face à l'histoire de ses parents, Ellinor s'interroge: « C'est quoi, une histoire d'amour? » L'auteur de *Quatre jours en mars* a écrit un roman court, classique, sombre, hanté par la figure exubérante et chaleureuse d'Anna. Tout y parle de la nécessité du pardon. Le temps se fige toujours, d'une manière ou d'une autre, dans les romans de Jens Christian Grøndahl. « Le temps n'a fait que rendre la chose encore plus difficile à comprendre. » Toute la beauté de *Quelle n'est pas ma joie* réside bel et bien là. « La

chose »: non pas l'adultère mais la mort. Anna est à jamais une jeune femme de 30 ans à qui on a dit au revoir, un matin, dans un hôtel des Dolomites.

› Marie-Laure Delorme

ESSAI

Le Général de Gaulle et la Russie

Hélène Carrère d'Encausse

Fayard | 284 p. | 20 €

La génération de Gaulle a grandi dans l'espoir d'une revanche sur l'Allemagne. La Russie est, dans cette optique, l'indispensable « alliance de reverts ». La Marne n'eût pas été possible sans elle et la paix séparée de Brest-Litovsk en mars 1918 faillit nous coûter la victoire. En 1939, le pacte germano-soviétique scelle, en quelque sorte, la future déroute de Sedan. En fonction des intérêts nationaux du moment, Charles de Gaulle se tourne donc vers « la Russie de toujours » sans aucun romantisme. Moscou peut selon lui équilibrer une défaillance britannique ou américaine.

Faiblement soutenu par Winston Churchill, de Gaulle obtient par exemple de Joseph Staline la reconnaissance officielle de la France libre dès 1941, trois ans avant Roosevelt. Il profite alors du soutien du Parti communiste français pour prendre la tête de la Résistance tandis que Washington pousse François Darlan puis Henri Giraud. Redevable en décembre 1944, il refuse pourtant à Staline la reconnaissance du gouvernement polonais socialiste de Lublin, qu'il sait inéluctable. Staline ne lui pardonne pas et l'écarte de l'accord de Yalta. Une fois à l'Élysée en 1958, de Gaulle ne reconnaît pas la République démo-

cratique d'Allemagne, au grand dam de Nikita Khrouchtchev. L'URSS s'est étendue au cœur du continent après 1945. L'alliance franco-allemande est privilégiée parce que la France n'est plus menacée sur le Rhin. Il en résulte une relation franco-russe plus chaotique et moins linéaire qu'on le dit. C'est tout le mérite d'Hélène Carrère d'Encausse que d'éclairer ces mouvements de balancier. De Staline jusqu'à Leonid Brejnev en passant par Khrouchtchev, de Gaulle a peu à peu pris l'ascendant sur son partenaire soviétique. Il sait que les idéologies, comme le marxisme, sont plus faibles que l'identité d'un peuple. En Pologne et à Berlin, il a toujours un temps d'avance et devine l'effritement du système soviétique. Avec le temps, de Gaulle s'emploie à percer l'étanchéité des blocs de la guerre froide et rêve de reconstruire la « petite entente » de l'entre-deux-guerres. Moscou apprécie ses velléités d'indépendance au Viêt Nam et à l'Otan, mais goûte assez peu ses ouvertures en Europe de l'Est. Le fondateur de la V^e République cherche un intervalle entre la Russie et l'Allemagne. Peut-être a-t-il entrevu que la France ne serait pas nécessairement le moteur du couple franco-allemand une fois l'Allemagne réunifiée et l'URSS en morceaux. Une nouvelle « alliance de revers » serait alors nécessaire. > Hadrien Desuin

ROMAN

Et moi, je vis toujours

Jean d'Ormesson

Gallimard | 288 p. | 19 €

« Chacun meurt à son tour / Et moi je vis toujours » : le Juif errant, cher à Jean d'Ormesson, est la figure tutélaire de ce

livre posthume. Avatar polymorphe de l'immortel vagabond, le narrateur, qui est aussi une narratrice, meurt et renaît en permanence sous de nouveaux traits, auprès des grands et des humbles de cette Terre qu'il parcourt en attendant la fin de tout, l'impossible « monde sans hommes » : il s'agit de peindre, par petites touches ou à grands traits, en dépit de la subjectivité et des inévitables lacunes d'une érudition pourtant immense, la fresque vertigineuse de l'histoire humaine. De la découverte du feu aux cataclysmes du siècle dernier, l'homme est invité à jeter un long regard en arrière sur lui-même, à chausser des cothurnes pour combattre devant les remparts de Troie, à subir l'une des fatales colères d'Alexandre le Conquérant, à se prendre d'amitié pour Frédéric II, Saladin et le Grand Moghol Akbar, à frissonner dans l'ombre d'Hasan al-Sabbah, à s'attabler avec Boileau et Molière, à se glisser dans la peau d'une maîtresse du général Bonaparte, en un mot à considérer intimement l'implacable engrenage des siècles, à s'effarer de ses tragédies et à s'émouvoir de ses beautés.

Cet inventaire avant liquidation du temps et des faits, ou plutôt la tentative ambitieuse d'un seul esprit pour les saisir dans leur ensemble tantôt chaotique tantôt cohérent (c'est l'éternelle alternative forcément indécise, interrogée ici en filigrane et déjà ressassée dans *C'est une chose étrange à la fin que le monde*, du hasard et du destin), est aussi une dernière promenade dans le vaste musée imaginaire de Jean d'Ormesson : on y retrouve ses anecdotes favorites, ses lieux et ses figures de prédilection, ses obsessions aussi. Empathique, attentif au détail et à l'épiphanie, préfère

rant toujours le dialogue des perspectives à leur confrontation, l'écrivain s'amalgame à l'histoire en se faisant son chancre et son vaisseau, puisque l'histoire, rappelle-t-il à raison, est aussi et surtout une bibliothèque en expansion: « Vivre, pour moi, pour tous les moi où je me suis glissé les uns après les autres, c'était d'abord lire un livre. » Les détracteurs diront qu'il se répète, les admirateurs penseront qu'il n'y a rien de mal à cela, et ceux qui le découvrent, loin des nostalgies qui aveuglent et des oppositions de principe, verront qu'il y a dans ce beau livre-monde, et à satiété, matière à s'instruire, à penser et à rêver.

› Auriane de Viry

BIOGRAPHIE

Les Sœurs Brontë. La force d'exister

Laura El Makki

Tallandier | 320 p. | 20,50 €

La critique féministe s'est emparée depuis longtemps, outre-Atlantique, des sœurs Brontë et notamment de Charlotte, avec *Jane Eyre* et le motif de la « folle dans le grenier ». Laura El Makki apporte d'entrée une touche différente: « Ceci n'est pas un livre féministe: c'est un livre féminin. Il veut dire toute la puissance de trois femmes qui ont décidé d'agir au lieu d'attendre. » Elle trace ici un parcours sensible, qui part du fameux presbytère de Haworth dans le Yorkshire, au milieu d'une lande lugubre, pour dire la trajectoire brève de ces trois sœurs toutes mortes autour de la trentaine!

Lutter contre la tuberculose familiale. Lutter contre l'isolement: comment trouver un éditeur alors que, depuis

l'enfance, on vit repliées sur des jeux enfantins (royaumes peuplés d'îles imaginaires, soldats de bois achetés par le père pour le fils, Branwell, dont Charlotte, Emily et Anne s'emparent) dans un « clan » qui semble autosuffisant? Lutter contre les préjugés: comment s'affirmer comme les auteures de *Jane Eyre*, des *Hauts de Hurlevent* ou d'*Agnes Grey* sans devoir prendre des pseudonymes masculins comme Currer, Ellis et Acton Bell?

Laura El Makki tisse des liens subtils entre les trois sœurs hantées par la vie ratée de leur frère Branwell. Au passage, elle redonne à la cadette, Anne, la place littéraire qu'elle mérite dans ce trio exceptionnel: « Les liens qui nous attachent à la vie sont plus forts que vous ne l'imaginez. » › Jean-Pierre Naugrette

RÉCIT

Le Traquet kurde

Jean Rolin

P.O.L.I | 176 p. | 15 €

Les oiseaux passent dans pratiquement tous les livres de Jean Rolin, ce grand bourlingueur devant l'Éternel. Il était inévitable que l'écrivain en fasse les personnages principaux d'un récit. Comme il se doit, tout a commencé sans crier gare. Il a suffi d'un entrefilet relatant la présence inattendue au sommet du puy de Dôme du fameux traquet pour lancer l'enquête. En effet, que pouvait bien faire sous nos latitudes ce représentant d'une espèce nichant plutôt au Kurdistan et hivernant dans la Corne de l'Afrique? Cette anomalie ouvre magiquement les portes de l'expédition à la recherche de ce type de passereau pesant

vaillamment une vingtaine de grammes et répondant au doux nom d'*Oenanthe xanthoprymna*. À peine esquissé, le frêle animal est entouré d'une galerie de portraits ébouriffants dominée par les Anglo-Saxons férus d'ornithologie, prenant au sérieux une occupation qui passe chez nous pour une lubie assez mièvre. Direction donc les collections du British Museum et là, belle surprise, derrière le volatile se cache l'histoire de tous ceux qui l'ont traqué qui, à leur tour, dessinent en filigrane la fresque de l'Empire britannique. On y rencontre, entre autres, dans le Moyen-Orient de l'entre-deux-guerres, St. John Philby, le père de celui qui allait devenir l'espion numéro un du KGB, et Wilfred Thesiger, ardent explorateur des déserts, tous deux impénitents chasseurs d'oiseaux dont les dépouilles, soigneusement décrites, célèbrent la gloire muséale de l'histoire naturelle outre-Manche. Le livre cerne de près le colonel Richard Meinertzhagen, ornithologue hors pair de Sa Majesté et auteur de *Birds of Arabia*, faisant autorité en la matière. Le seul hic, c'est que ce héros a aussi le profil d'une ordure formidable. Il arrange les faits à sa façon, maquille les fiches de ses collègues, change les dates, s'attribue les découvertes et ne manque pas d'agrandir sa collection en piochant dans celle de ses confrères ou des musées. Il aurait tué sa femme, convolé avec ses deux cousines. Bref, un officier plein d'allant. Mais toutes les choses ayant une fin, l'auteur finit par apercevoir le minuscule traquet dans le nord de l'Irak balayé par la guerre. Conclusion somme toute assez logique à la lente disparition de la gent ailée. » Bertrand Raison

ROMAN

Play boy

Constance Debré

Stock | 160 p. | 18 €

Les bonnes familles secrètent une matière romanesque inflammable. Souvent une branche extravagante casse les codes. Par son père François, ancien journaliste au talent dissipé par la drogue, Constance Debré est la petite-fille de Michel, le père de la Constitution de la V^e République. Le créneau du grand roman familial est actuellement occupé par Patrice Debré, cousin de son père et professeur d'immunologie, qui publie une solide biographie du célèbre pédiatre (*Robert Debré, une vocation française*, Odile Jacob, 2008). Constance la jeune ne goûte pas le culte des origines illustres. Elle préfère composer une version *trash* des contemporains. Et ça commençait mal. Le prénom lourdement connoté accolé au nom. À chacun son handicap. Et des parents drogués et fantasques, une mère morte quand elle avait 8 ans. *Play boy*, son deuxième roman, au titre détourné, revendique haut et fort son homosexualité. « À 4 ans, j'étais homosexuelle. Je le savais très bien et mes parents aussi. Après c'est un peu passé. Aujourd'hui ça revient. C'est aussi simple que ça. » La langue est âpre, crue, l'expression taille dans le vif parce que le désir ne finit pas. Lorsqu'elle embrasse pour la première fois le corps d'une femme, dont elle défendait le fils, elle « sent comme une piqûre toute la violence du désir ». Quarantenaire et mère d'un garçon, elle raconte sa vie d'avocate douée (secrétaire du stage de la conférence) et désaxée. Membre de « l'*upper class* de la déclassée », elle claque la porte de « la maison Debré ». Adieu la vie rangée avec son mari, à la benne

jupes, escarpins, robes, et sacs, outils par excellence de la séduction. Fini l'exercice du « pouvoir de fille par la panoplie de fille ». Ses deux précédents livres annonçaient cet inventaire avant liquidation. Un premier roman d'abord. *Un peu là, beaucoup ailleurs* (Le Rocher, 2004) dessinait une recherche intellectuelle assez absconse, « démettre le monde, ne plus y être pour personne », poursuivie avec un *Manuel pratique de l'idéal. Abécédaire de survie* (Le Rocher, 2007). Constance Debré a atteint son but initial : « vivre dans le dégagement, le défaut, le dévers, glisser dans les marges ». Chronique d'une libération féminine, *Play boy* affiche les bans du surgissement du désir.

› Olivier Cariguel

ROMAN

Le Bon Cœur

Michel Bernard

La Table ronde | 240 p. | 20 €

De Jeanne d'Arc, Charles Péguy écrivait qu'elle s'était persuadée d'« espérer sans motif, sans but, hors d'elle-même, sans savoir comment ». Elle entendait des voix célestes qui lui enjoignaient de délivrer le royaume de France et de faire sacrer Charles VII à Reims. La grâce divine la transportait ; c'est le sens même du mot « enthousiasme ». La Pucelle galvanisait la soldatesque. On lui prêta des pouvoirs thaumaturges en vertu d'une effervescence contagieuse comme celle du récit que Michel Bernard vient de consacrer à la fulgurante épopée de la jeune fille. « Corps souple, solidement campé, au maintien altier », Jeanne d'Arc s'imposait avant tout par sa présence : « Pas vilaine, mais sans coquetterie aucune, rien qui vous fasse

sentir qu'elle est du sexe opposé au vôtre. Et pourtant, indubitablement une femme. Il y avait surtout ce regard sombre et chaleureux, direct, intense, qui pénétrait avec une calme bienveillance. » Le romancier nous la montre sous toutes les coutures, en déshabillé ou avec son armure, brandissant sa bannière. Guerrière et pieuse, elle tirait son autorité naturelle d'une expression franche et vraie et aussi d'une implacable détermination, sans laquelle on ne peut commander les hommes. « Elle parlait concrètement, avec les mots des réalités, et ses mots sur les réalités tenaient ferme. » Les exploits de cette toute première gaulliste, entière, intrépide et insolente, vous réconcilient avec la France. Contre l'Angleterre, hélas.

Michel Bernard procède par glissements de points de vue successifs, le feu de l'action alternant avec des portraits sur le vif. Sans recourir aux dialogues, que semble refuser sa prose limpide et exacte, il parvient néanmoins à faire passer la voix poétique de Jeanne (et même son accent barrois), principal atout de la paysanne selon lui. Tout au long de cette formidable trajectoire historique, le récit ouvre quantité de fenêtres sur la campagne française aux paysages somptueux, pareils à des tapisseries (de belles enluminures de ce type enjolivaient déjà les précédents livres de l'auteur, sur Maurice Ravel et sur Claude Monet). C'est un roman en perspective cavalière, sensuel, sonore et rutilant comme un tableau de Paolo Uccello. Entraîné par la narration de châteaux forts en sanctuaires catholiques, on comprend que la geste de la « bonne Lorraine », jusqu'à sa mort sur le bûcher, se soit convertie en légende.

› Lucien d'Azay

SCIENCES HUMAINES

Dictionnaire critique de mythologie

Jean-Loïc Le Quellec et Bernard Sergent

CNRS Éditions | 1 554 p. | 39 €

Quoique immémoriale, la mythologie est une discipline assez neuve dans le champ des sciences. On peut remonter à environ deux siècles pour l'apparition de ce courant intellectuel tel qu'on le pratique aujourd'hui. L'intérêt d'une entreprise telle que ce dictionnaire monumental, qui n'a nulle part aucun équivalent, consiste à nous faire prendre conscience des acteurs qui ont participé à cette incroyable aventure, de leurs travaux, des avancées et du foisonnement universel autour des mythes. Ici on ne trouvera pas d'entrée relative aux divinités ou aux héros des différentes mythologies du monde, ni aux multiples aires géographiques. Trois axes priment dans cet ensemble : les mythes eux-mêmes (initiation, lune, ouverture, par exemple), les concepts (cru et cuit, déesse-mère, image mythique...) et aussi les mythologues, au premier rang desquels Georges Dumézil et Claude Lévi-Strauss, mais également des figures essentielles comme Arnold van Gennep, Ernest Renan, Walter F. Otto, Otto Rank, Henri Dontenville, Mircea Eliade ou Alfred Métraux, sans oublier Joseph Campbell, le fameux auteur de *Puissance du mythe*, même si la notice consacrée à ce dernier se révèle critique. L'érudition de Jean-Loïc Le Quellec, anthropologue et préhistorien, spécialiste des arts rupestres du Sahara, et de Bertrand Sergent, connu pour ses travaux sur le monde indo-européen, est à proprement parler stupéfiante.

Les auteurs nous convient à une plongée vertigineuse dans l'histoire et la géographie dont nous sortons éblouis. La mythologie doit enfin être prise au sérieux, avec sa logique propre. Dans les classes, le fait mythologique pourrait être enseigné afin de mieux comprendre l'humanité elle-même. Fort de ses partis pris et de ses orientations, le *Dictionnaire critique de mythologie* fait œuvre salutaire en offrant un tableau panoramique de cette science et met justement en valeur la richesse de l'école française en la matière – qui mérite d'être soulignée. > Charles Ficat

ROMAN

Rois d'Alexandrie

José Carlos Llop

Traduit par Edmond Raillard

Actes Sud | 208 p. | 20,80 €

José Carlos Llop poursuit sa veine autobiographique qu'il avait illustrée il y a deux ans avec *Solstice*. Cette fois, c'est à ses années estudiantines qu'il s'attelle avec ces *Rois d'Alexandrie* qui sont comme autant d'astres qui brillent dans sa vie. Que le ton nostalgique n'enlève rien à la force du texte, c'est une évidence, car chez Llop la précision et la qualité du style emportent tout. Il s'impose comme une des voix les plus importantes de l'Espagne contemporaine.

Entre Palma de Majorque, « ville africaine enveloppée de brume marine, au-delà de la poupe », et Barcelone, « ville somnambule », au début des années soixante-dix, le jeune José Carlos s'enivre de musique, de rock en particulier, qui déferlait sur l'Espagne, des Rolling Stones à Creedence Clearwater Revival, de Bob Dylan à Leonard

Cohen, de Jimi Hendrix à Neil Young – tout le livre abonde en références, au point qu'une playlist figure en fin de volume. La littérature, non plus, n'est pas loin. C'est l'Ezra Pound des *Cantos* qui a ses faveurs, « notre Virgile » écrit-il, et qui sert de référence en matière d'exigence poétique. L'auteur se souvient aussi de ses séjours à Paris dans le quartier de l'Odéon. Le franquisme touchait à sa fin. L'Espagne allait ouvrir un nouveau chapitre de son histoire. Llop était déjà monté à bord d'un train roulant à toute vitesse. Il s'agit maintenant de se retourner : « Les années ont passé. Toutes. Ou assez pour que tout à coup les autres vies apparaissent comme un masque du temps qui nous reste. [...] Face à cela, il n'y a pas d'autre bouée de sauvetage que l'écriture de la mémoire, entre l'impression et la fulgurance dans le brouillard. » Avec la grâce et le soin qu'on lui connaît, Llop rend hommage à une époque révolue. De ce monde enfui, il reste le souvenir de la fête avec ses airs entêtants dont on ne saurait se lasser pour la vie. › Charles Ficat

MÉMOIRES

Je voulais leur dire mon amour

Jean-Noël Pancrazi

Gallimard | 130 p. | 12,50 €

Lorsqu'un écrivain né dans un autre pays, sur un autre continent, retrouve les ciels et les soleils de son enfance après plus d'un demi-siècle de séparation, ses lecteurs peuvent se permettre d'attendre de lui un grand livre. Surtout lorsque cet écrivain a déjà rendu sa copie, comme Jean-Noël Pancrazi, artiste signalé qui jouit du reste de

son âge comme d'un épanouissement infini, simplement attaché à approfondir ses émotions partout où le portent ses pas. *Je voulais leur dire mon amour* est un cahier de retour au pays natal d'un genre un peu particulier dans lequel le romancier évoque ses retrouvailles avec l'Algérie à l'occasion d'un festival de cinéma méditerranéen organisé à Annaba, l'ancienne Bône des colons français, l'antique Hippone du Berbère saint Augustin. Aïe, aïe, aïe, bonjour les émotions!... À la poursuite du petit enfant qu'il fut, « qui courait sans fin, tête nue au soleil », Jean-Noël Pancrazi, né à Sétif, n'a pas besoin de chercher ses mots pour être poignant. Ce voyage de retour en Algérie, beaucoup l'ont fait comme lui. Tous ont été frappés par la gentillesse des Algériens, la délicatesse de leur accueil : « Bienvenue chez vous. » Oubliant assez vite le festival de cinéma qui a servi de prétexte à son voyage, c'est à cette cordialité à laquelle s'attache Jean-Noël Pancrazi à travers des rencontres de hasard sous les arbres de la grand-place d'Annaba, ville fleurie posée au bord de la mer. L'écrivain ne songe pas à saint Augustin : c'est Batna qui le fait rêver, une ville de l'intérieur, au sud-ouest de Constantine, la capitale des Aurès, où il a vécu autrefois. Batna est à quatre heures de voiture. Ses nouveaux amis sont-ils prêts à tenter le coup ? Un joli récit à ranger dans sa bibliothèque à côté de *l'Algérie, c'est beau comme l'Amérique* d'Olivia Burton et Mahi Grand (Éditions Steinkis, 2015), une bande dessinée qui met en scène une promenade sentimentale du même genre. › Sébastien Lapaque

RÉCIT

**L'Express de Bénarès.
À la recherche
de Henry J.-M. Levet**

Frédéric Vitoux

Fayard | 264 p. | 19 €

À l'instar de Paul-Jean Toulet, cependant plus connu que lui, Henry J.-M. Levet (1874-1906) fait partie de ces poètes dont on répète qu'ils sont le secret bien gardé des *happy few*. À force de le dire, il n'y a plus de secret et les *happy few* sont légion. Qui ne voit l'étoile de Levet continuer son ascension dans le ciel de la postérité? Un jour prochain, elle sera accrochée au firmament et on fera réciter ses vers aux enfants des écoles. Parmi les meilleurs écrivains et romanciers d'aujourd'hui, beaucoup savent par cœur l'une ou l'autre des fameuses *Cartes postales* du poète-diplomate à la biographie incertaine. Ainsi Charles Dantzig, qui a intitulé son premier roman « Confitures de crimes » en hommage à l'une d'entre elles, Jean-Luc Coatalem, Olivier Frébourg, Jérôme Leroy ou François Taillandier.

Frédéric Vitoux avait 17 ans lorsqu'il a découvert l'œuvre parfumée de Henry J.-M. Levet. Et ces vers enchanteurs qu'on se récite les nuits d'ivresse: « Ni les attraits des plus aimables Argentines, / Ni les courses à cheval dans la pampa, / N'ont le pouvoir de distraire de son spleen / Le Consul général de France à La Plata! » Voilà des images et des sonorités qu'on aime à 17 ans. Douze ans plus tard, Frédéric Vitoux publiait un premier roman intitulé « Cartes postales ». À l'autre bout de sa vie, l'académicien est parti à la recherche du « poète sans visage » dont l'œuvre resserrée aurait pu disparaître sans les soins ami-

caux de Valéry Larbaud et Léon-Paul Fargue. Levet, c'est toute une époque. Le temps des ambassades, des costumes de lin blanc, des crises de paludisme et du fameux « *Armand-Béhic* des Messageries maritimes ». Frédéric Vitoux se promène dans ce monde d'hier en pays de connaissance. Il connaît les hommes, les lieux, les fièvres. En rêvant au poète, il lui redonne non seulement un visage mais une histoire, traquant le mystère et la beauté « dans les silences de Levet, dans les pudeurs de Levet, dans les peurs de Levet, dans les déceptions, les découvertes de Levet et peut-être même dans les glorioles consulaires de Levet ». Embarquement immédiat. > Sébastien Lapaque

REVUE DES DEUX MONDES

97, rue de Lille | 75007 Paris
Tél. 01 47 53 61 50 | Fax 01 47 53 61 99
N°ISSN : 0750-9278
www.revuedesdeuxmondes.com
revuedesdeuxmondes@gmail.com
Twitter @Revuedes2Mondes

Rédaction

Directrice | Valérie Toranian
vtorianian@revuedesdeuxmondes.fr
Coordinatrice éditoriale | Aurélie Julia
ajulia@revuedesdeuxmondes.fr
Secrétaire de rédaction | Caroline Meffre
cmeffre@revuedesdeuxmondes.fr
Révision | Claire Labati

Revuedesdeuxmondes.fr

Responsable numérique | Antoine Lagadec
alagadec@revuedesdeuxmondes.fr

Comité d'honneur

Alexandre Adler | Nathalie de Baudry d'Asson |
François Bujon de l'Estang | Françoise
Chandernagor | Marc Fumaroli | Marc Lambron |
Alain Minc | François d'Orcival | Étienne Pflimlin |
Ezra Suleiman | Christian Jambet

Comité de rédaction

Manuel Carcassonne | Olivier Cariguel | Jean-Paul
Clément | Charles Dantzig | Franz-Olivier Giesbert
| Renaud Girard | Adrien Goetz | Thomas Gomart |
Aurélie Julia | Robert Kopp | Élise Longuet | Thierry
Moulonguet | Jean-Pierre Naugrette | Éric Roussel |
Eryck de Rubercy | Jacques de Saint Victor | Annick
Steta | Marin de Viry

Communication | partenariats | publicité

Responsable du développement et des partenariats
Marie Pagezy | mpagezy@revuedesdeuxmondes.fr
Directrice des relations extérieures de Fimalac :
Élise Longuet | elonguet@fimalac.com

Contact presse

Aurélie Julia | ajulia@revuedesdeuxmondes.fr

Société éditrice

La *Revue des Deux Mondes* est éditée par la
Société de la Revue des Deux Mondes
S. A. au capital de 2 545 074 euros.

Principal actionnaire

Groupe Fimalac

Directeur de la publication

Thierry Moulonguet

Imprimé par Groupe des imprimeries Morault
Commission paritaire : n° 0320D81194
La reproduction ou la traduction, même par-
tielles, des articles et illustrations parus dans la
Revue des Deux Mondes est interdite, sauf auto-
risation de la revue. La *Revue des Deux Mondes*
bénéficie du label « Imprim'Vert », attestant une
fabrication selon des normes respectueuses de
l'environnement.

Abonnements (9 numéros par an format papier + numérique)

France | 1 an › 89 euros | 2 ans › 165 euros |
Abonnement étudiant | 1 an › 65 euros
Étranger | 1 an › 129 euros

Service des abonnements

En ligne : www.revuedesdeuxmondes.fr/abonnement.
Par courrier : Revue des Deux Mondes |
4, rue de Mouchy | 60438 Noailles cedex |
Tél. : 01 55 56 70 94 | Fax. : 01 40 54 11 81 |
R2M@groupe-gli.com

Ventes au numéro

Disponible chez les principaux libraires (diffu-
sion PUF, renseignements : Ghislaine Beauvois |
01 58 10 31 34 | beauvois@puf.com, distri-
bution Union Distribution) et marchands de
journaux (renseignements : vente au numéro |
Gilles Marti | 01 40 54 12 19 |
gilles.marti@valmonde.fr).
Prix au numéro | France et DOM › 15 euros
Ce numéro comprend un bulletin d'abonnement
broché entre les pages 160 et 161.
Crédit photo de couverture | © Pierre Boulat/
Cosmos